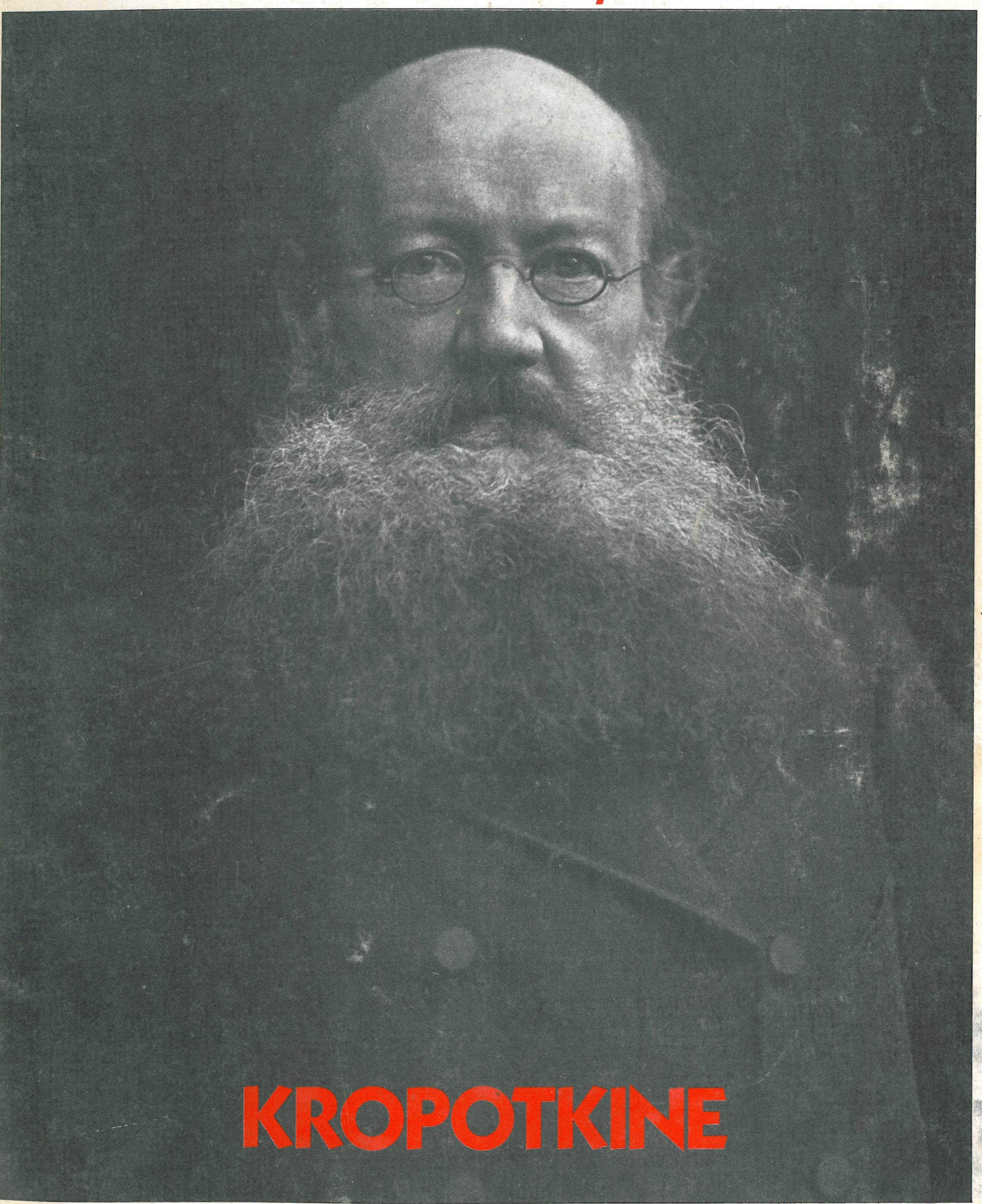
ITINERAIRE

Une vie, une pensée



KROPOTKINE

N° 3 — juin 1988 — 33 F.



Amis lecteurs

Nous voici donc arrivés au numéro 3 de *Itinéraire*. Moment critique bien souvent décisif pour l'avenir d'un périodique, nous franchissons ce cap avec un bilan somme toute satisfaisant.

La sortie du 2ᵉ numéro consacré à l'affaire Sacco et Vanzetti a en effet donné lieu, à notre plus grande satisfaction, à un accroissement de la demande plutôt encourageant, dans la perspective d'une évolution prochaine quant à la périodicité d'*Itinéraire*. Cet intérêt croissant nous a, en outre, confirmé la bienvenue de la formule donnée à la revue, traitant l'histoire de l'anarchisme au travers de gens qui ont su lui donner vie.

Néanmoins, et pour un soutien plus efficace, un effort reste à faire... en vous abonnant. Vous vous doutez bien qu'*Itinéraire* n'use — et n'usera — pas de « sponsoring » pour financer sa fabrication ! Nous nous permettons donc de faire appel à votre confiance afin d'alléger ses charges et de garder notre indépendance, nous permettant ainsi d'y travailler encore plus sereinement.

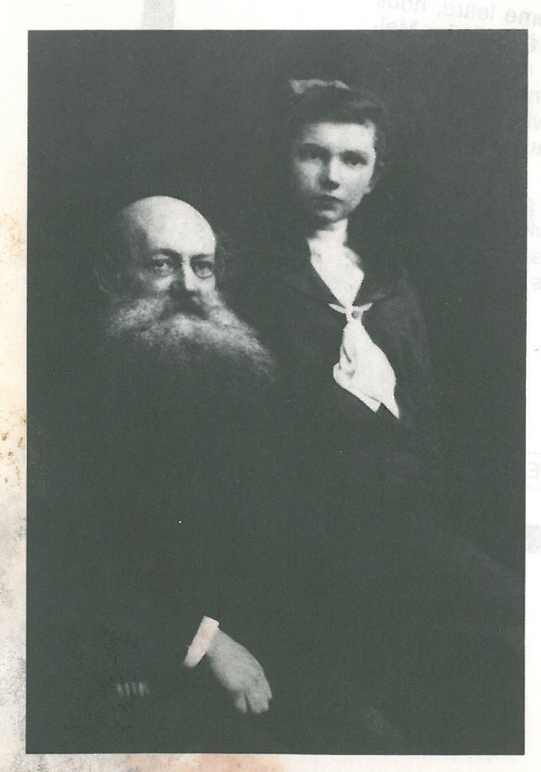
Toujours dans le même but, et après les 9 cartes postales sur la Révolution espagnole, encore disponibles, nous en avons édité une nouvelle série illustrant l'affaire Sacco et Vanzetti, au travers de 4 photos marquantes de l'époque. Elles vous attendent, prêtes à transmettre votre correspondance...

Lors du précédent numéro, dans cette même lettre, nous vous annoncions la parution d'un supplément à *Itinéraire*. Malheureusement, et ceci pour des raisons non seulement financières mais aussi techniques, nous avons dû en différer la parution. Rassurez-vous, le retard sera vite rattrapé, et le numéro que vous avez entre les mains aura lui aussi son supplément.

En espérant que vous prendrez autant de plaisir que nous à connaître, ou approfondir, ce que furent la vie et la pensée de Kropotkine, nous vous donnons rendez-vous pour nos prochaines parutions, consacrées à R. Rocker puis à P.-J. Proudhon.

REVUE ITINÉRAIRE • 1 BIS, AVENUE ÉMILIE • 77500 CHELLES

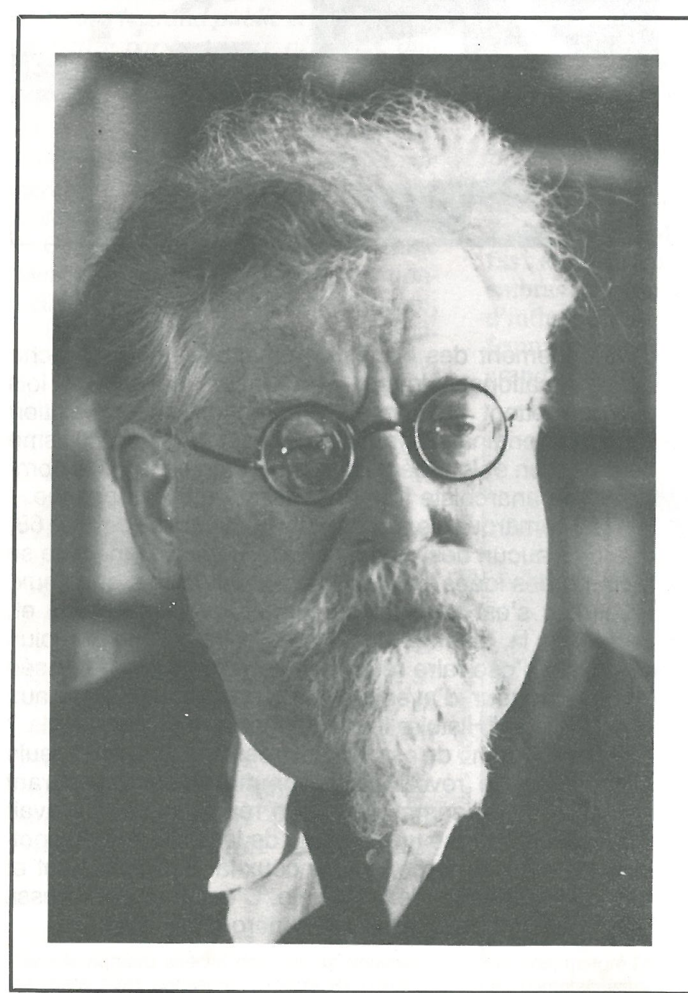
SOMMAIRE





Sophie Kropotkine

ITINÉRAIRE N°3 Juin 1988
1 bis, rue Emilie 77500 CHELLES
Directeur de la publication: Didier Roy
Administration: José Bolufer
Rédaction: Maurice Colombo, José Bolufer, Didier Roy, Alain Coatanoan
Commission paritaire: en cours
N° ISSN: 0986-6043
Dépôt légal: 2e trimestre 1988
Impression: Imprimerie du Sommet, tél.: 48.28.16.63



Le numéro 4 d'*Itinéraire* sera consacré à Rudolf Rocker, militant anarchiste allemand restant méconnu en France, né en 1873 et mort en 1958. Il nous permettra d'avoir une approche du mouvement anarchiste juif à Londres au début du siècle, un aperçu de l'Allemagne révolutionnaire de 1918 à 1933, la naissance de l'anarcho-syndicalisme organisé avec la création de l'A.I.T. en 1922, et une étude sur l'œuvre fondamentale de Rudolf Rocker: *Nationalisme et Culture.*

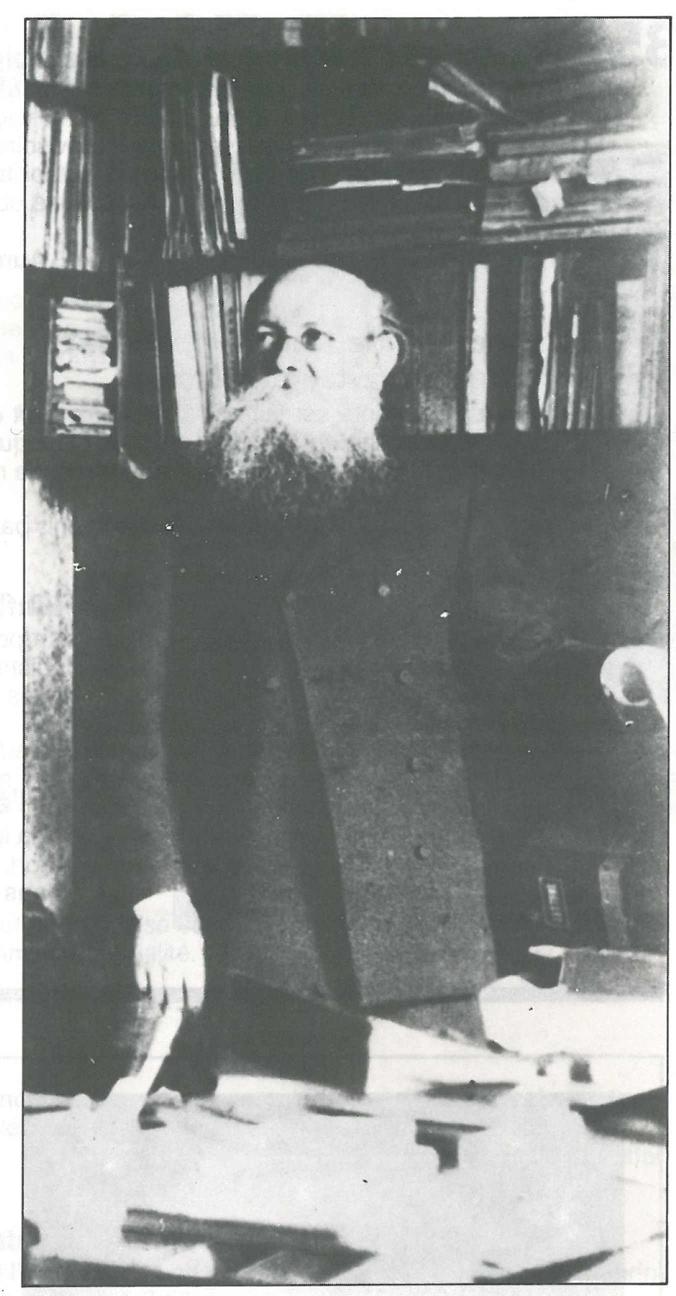
A paraître en décembre 1988

EDITO

Le temps n'est pas aux discours énonciateurs d'idées. La forme prend le pas sur le fond, le vernis sur la pensée. L'année 1988, dominée par l'actualité électorale, aura illustré ce propos. Dans un contexte dénué de tout débat de fond, l'air du temps est au vide idéologique, mieux à l'idéologie du vide. Vide où sont prêts à s'engouffrer tantôt les discours hyper-libéraux et racistes de l'extrême droite montante, tantôt le renoncement généralisé à l'identité socialiste sous couvert de réalisme. L'absence de perspectives, d'une alternative socio-économique nourrit la bête autant que les rivages de cet électoralisme creux où viennent s'échouer les gesticulations tactiques des discours politiciens répétitifs.

L'époque est toute de résignation, de laisser faire et penser les professionnels du spectacle consensuel. Dans ce présent assez nauséabond, il faut bien l'avouer, nous avons trouvé en Kropotkine un grand bol d'air frais. Sa relecture est vivifiante et tonique à plus d'un titre. Dans ce numéro 3 d'*Itinéraire*, le lecteur intéressé suivra Kropotkine dans sa vie et sa démarche. Sa vie d'abord, parce qu'elle s'inscrit à contre-courant du surdéterminisme de classe. Destiné à la noblesse par sa naissance, il choisira son camp, contre ses intérêts immédiats. A l'heure où l'appât du gain nous est resservi comme moteur de l'effort, l'intégrité du « Prince de l'Anarchie » est à méditer...

Pourquoi offrir un aperçu des spécificités de l'œuvre de Kropotkine en 1988 ? Méconnu, y compris dans les milieux libertaires où les intellectuels s'autorisent eux-mêmes et trouvent du neuf plus qu'il n'en cherchent ailleurs que dans leur espace politique, Kropotkine est abordé par sa contribution à son époque, la seconde moitié du XIXe siècle. Si certaines de ses thèses semblent avoir vieilli, sa démarche et l'essentiel de ses conclusions n'en demeurent pas moins d'une robustesse à l'épreuve du temps. L'analyse hautement scientifique — dans le sens expérimental du terme — des facteurs de développement des sociétés humaines, une recherche des implications éthiques — retour sur l'individu des lois qui permettent sa survie — et enfin une proposition sociétaire originale, synthèse dépassant le collectivisme bakouninien et le fédéralisme proudhonien dans le communisme anarchiste forment l'ossature de sa pensée.





Il est remarquable, en ce 20e anniversaire de Mai 68, que plus aucun des « leaders » (de Régis à Daniel) ne se réclame des idées de révolution. Sans doute, chez eux, révolution s'est toujours conjuguée avec marxisme et, partant de là, telle est la faillite du bolchevisme que plus personne n'ose faire référence à ce courant de pensée comme porteur d'avenir. Faut-il pour autant jeter aux oubliettes de l'Histoire le concept de révolution sociale ? Dictature, bain de sang, régression seraient seuls synonymes de révolution ? Comme si aucun courant révolutionnaire, comme si aucun révolutionnaire n'avait théorisé et pratiqué une éthique de la révolution. Kropotkine, et c'est sa force, est de ceux-là. Il répond haut et fort aux déserteurs de la Sociale. C'est pour cela, aussi, que nous lui consacrons ce numéro d'*Itinéraire*.

De la noblesse à l'anarchisme

L'intérêt de faire un article retraçant les principales étapes de la vie de Kropotkine est de faire ressortir les faiblesses mais aussi les qualités de cet homme. De montrer aux lecteurs que ce prince devenu anarchiste n'est qu'un homme, mais quel homme.

« *La caractéristique de Kropotkine était, selon moi, la bonté ; elle débordait de ses yeux, vous enveloppait, vous réchauffait à l'instant. D'autres diront que l'intelligence surtout pétillait derrière ses lunettes. Possible, peut-être cela dépendait-il de qui ou qui se présentait à son regard. En tous cas, semble-t-il, c'est la combinaison de ces qualités qui l'a mis sur la voie de l'*Entraide, *conception que l'on ne peut dire neuve puisque Espinasse avait écrit* Les Sociétés animales, *mais que Kropotkine a étendu, à la fois vulgarisé dans le grand public et fait presque admettre par la science officielle, qui, en Angleterre du moins, connaissait jusqu'alors seulement la lutte pour la vie à coups de becs et à coups d'ongles. J'estime ainsi que ses facultés et son caractère le rendaient particulièrement apte à traiter de l'éthique* »(1).

Cette citation de Paul Reclus résume bien cet être à la destinée exceptionnelle. Il y est question de son caractère, la bonté, mais également de ses facultés et de son intelligence. Kropotkine, savant reconnu, possédait une instruction encyclopédique et une ambition : la partager avec les gens du peuple pour qu'ils puissent accéder au « savoir » qui devait les aider à s'émanciper. « *La vie de Kropotkine était aussi simple qu'elle était belle. Travailleur acharné, fraternel avec ses amis, accueillant pour tous, sauf pour les interviewers dont il se défiait avec raison, il ne cessa jamais de mettre sa vie intime, comme sa vie militante, en complet accord avec ses idées. Savant d'une érudition encyclopédique, il avait appris la typographie et n'établissait aucune frontière entre l'activité manuelle et l'activité intellectuelle. Bien au contraire, il eût voulu que tout être humain pût être à la fois ouvrier, artiste et penseur* »(2).

Kropotkine était donc résolument du côté du peuple. Il avait pris le parti des pauvres contres les riches, des opprimés contre les oppresseurs, et cela durant toute sa vie, quelqu'en aient été les conséquences. Ses origines, pourtant, ne le prédestinaient guère à cette vie.

Le petit prince

Pierre Kropotkine est issu de l'une des plus vieilles familles de la noblesse russe. Dans son livre autobiographique, *Autour d'une vie*, il nous indique que son père possédait un parchemin stipulant que leur famille descendait d'un petit fils de Rostislav Mstislavitch le hardi, grand prince de Kiev, et que leurs ancêtres avaient été grands princes de Smolensk. En 1842, date de la naissance de Pierre, cette lignée ne joue plus un rôle important dans les affaires de l'Etat. Néanmoins, les Kropotkine passent pour être une famille riche. Le père possède environ 1 200 âmes(3). Militaire, et bien que ses fils auraient dû, tout comme lui, embrasser cette carrière, il n'eut pas d'influence sur eux. Sa mère est une femme douce et aimée de tous pour sa grande bonté. Elle est très estimée des serviteurs et, indéniablement, elle fut un modèle pour ses fils en ce qui concerne la tolérance, le respect d'autrui et l'intérêt pour les choses intellectuelles. Pierre ne l'a pourtant pas connu longtemps car elle mourut avant qu'il n'ait quatre ans. Il en garda cependant un tendre souvenir : « *Toujours vive et souvent insouciante, elle aimait beaucoup la danse, et les paysannes de notre village nous racontaient qu'elle contemplait souvent d'un balcon leurs rondes d'une lenteur pleine de grâce et qu'à la fin elle descendait y prendre part. Elle avait une nature d'artiste* »(4).


Tiré de « Kropotkine » de Fernand Planche.

Kropotkine à 4 ans.

Deux ans après la mort de Catherine Nicolaïevna Soulima(5), son père se remarie avec une des nièces de son supérieur hiérarchique, le général Timofeiev. Ce mariage de raison va bouleverser l'univers des enfants. Tout ce qui rappelle leur mère est enlevé, les bonnes russe et allemande sont remerciées. A la place, un précepteur français, M. Poulain, ancien officier de l'armée napoléonienne, est nommé ainsi qu'un étudiant russe. Pierre et Alexandre qui n'ont qu'un an de différence deviennent inséparables : « *deux têtes sous le même bonnet* ». Cette expression de M. Poulain(6) montre bien quelle complicité et quelle affection ils se portaient l'un à l'autre.

A l'âge de huit ans, Pierre est remarqué par l'empereur Nicolas Ier lors d'un bal donné en son honneur. Son inscription au Corps des Pages est ainsi décidée. De l'âge de 15 ans, et durant cinq ans, il sera l'hôte de cette école hors pair. Il s'y distingua autant par ses aptitudes à apprendre que par son caractère autonome et révolté. Il ne supporte pas, entre autres, les injustices et les brimades que subissent les plus jeunes. Cette école jouera un rôle important sur le devenir de Pierre. « *Ce fut effectivement pendant cette période passée au Corps des Pages*

(1) Extrait d'un article de Paul Reclus paru dans le numéro spécial des *Temps Nouveaux* de mars 1921 consacré à Pierre Kropotkine.

(2) Numéro spécial des *Temps Nouveaux*, op. cit. p. 7, extrait d'un article de C. Malato.

(3) Ame signifiait serf de sexe masculin. Les femmes, malgré l'obligation de servir, n'étaient pas comptabilisées.

(4) Pierre Kropotkine, *Autour d'une vie*, Editions Stock, Paris, 1971, p. 11.

(5) Nom de la mère de Kropotkine.

(6) Cité par Avakoumovitch et Woodkock, in *Le prince anarchiste*, Editions Calmann-Lévy, Paris, 1953, p. 30.

qu'il acquit la connaissance élémentaire d'un certain nombre de sujets sur lesquels il devait composer plus tard des ouvrages d'une vaste érudition. (...) De même, l'entraînement militaire pratique ne fut pas sans valeur effective pour le développement de son intelligence et de ses diverses aptitudes »(7).

Ces années d'études correspondent à une période d'effervescence dans la vie intellectuelle russe malgré la censure : « *Les années 1857 à 1861 furent des plus importantes dans l'histoire de l'évolution intellectuelle de la Russie. Tout ce qu'avait dit tout bas, dans l'intimité des réunions d'amis, la génération représentée dans la littérature russe par Tourguénev, Tolstoï, Herzen, Bakounine, Ogarev, Kavéline, Dostoïevsky, Grigorovitch, Ostrovsky et Nekrasov, commençait alors à percer dans la presse* »(8).



Tolstoï.

Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

N'ayant pas de relations à Saint-Pétersbourg, Kropotkine reste en dehors du mouvement radical de cette époque. Il passe alors ses dimanches et ses jours de congé chez une tante où se retrouve le gratin de la société. C'est pourtant dans cette maison qu'il lit pour la première fois *L'étoile polaire*, revue londonienne de Herzen.

Les débuts révolutionnaires

En 1860, Pierre édite sa première publication révolutionnaire. Celle-ci est manuscrite et destinée à trois de ses camarades, pages comme lui, susceptibles d'être intéressés. « *A cet âge, que pouvais-je être, si ce n'est constitutionnel ? — et mon journal montrait la nécessité d'une constitution pour la Russie.* »(9).

(7) *Le prince anarchiste*, op. cit., p. 32.
(8) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 129.
(9) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 131.

Deux des trois pages y répondent. Il deviendront amis et formeront un cercle où tous les grands événements seront discutés, la suppression du servage étant la question la plus importante du moment. Sur l'insistance d'une partie de sa famille(10), Alexandre II, le nouveau tsar, effectue un premier pas en vue de son abolition. Il espère que la noblesse demandera elle-même cette réforme mais, trop désireuse de conserver ses prérogatives, elle ne répond pas aux souhaits du souverain. L'idée pourtant ne cesse de prendre de l'ampleur : « *Tout le Pétersbourg intellectuel était avec Herzen, et surtout avec Tchernychévsky. Tout Pétersbourg, les salons comme la rue, avait si bien pris position qu'il était impossible de reculer. Les serfs devaient être affranchis* »(11). Le 17 mars 1861, le décret sur l'émancipation des serfs voit enfin le jour. Pourtant la joie retombe vite car les conditions sont draconiennes. L'impôt de rachat des terres, des maisons et des animaux est exorbitant. Il n'empêche que la fin du servage est un pas important dans la voie de la liberté. Bon nombre de gens instruits profitent de cette brèche et se tournent vers le peuple pour l'instruire. En effet, la majeure partie des paysans étant illettrée, comment espérer dans ces conditions qu'ils puissent influer durablement sur leurs destinées. L'alphabétisation doit leur en donner la possibilité.

A cette époque, Pierre est toujours au Corps des Pages. Etant le premier, il devient sergent, place enviée pour les privilèges qu'elle accorde mais surtout parce que le sergent devenait le page de chambre personnel de l'empereur. Cette place laissait prévoir une ascension rapide et sûre au sein de la cour. Kropotkine vécu donc aux côtés d'Alexandre II et put se faire une idée précise de ce qui se passait dans son entourage. Cela ne fit que confirmer ses impressions et le dégoûta à jamais de la vie de courtisan.

Fin 1861, le mécontentement des étudiants de Saint-Pétersbourg, Moscou et Kazan est réprimé avec une grande sévérité. C'est le début de la période dictatoriale du règne d'Alexandre II. En juin 1862, Pierre Kropotkine ayant fini ses études est nommé officier. C'est une nouvelle occasion pour lui de se faire remarquer lors du choix de son affectation. Il est le seul à choisir un régiment peu connu et loin de la capitale, les cosaques montés de l'Amour.

(10) Bien entendu, l'influence de la famille ne fut pas seule déterminante. D'autres facteurs aussi importants, sinon plus, ont pesé sur cette décision. Depuis 1850, les insurrections de serfs étaient de plus en plus difficiles à réprimer. De plus, la jeunesse était partisane de l'abolition, ainsi que bon nombre d'intellectuels.
(11) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 134.

Le 24 juin, il part donc pour la Sibérie. A son arrivée, il est reçu par le général Korsakof qui se déclare satisfait d'avoir autour de lui des hommes aux opinions libérales. Le vent de la réaction n'a pas encore atteint cette lointaine contrée. Il est d'abord affecté comme aide de camp du général Koukel à Tchita en Transbaïkalie. Cet homme, aux idées radicales, avait dans sa bibliothèque les meilleures revues russes et les collections complètes des publications révolutionnaires londoniennes de Herzen. En outre, il avait connu Bakounine pendant son exil et put raconter à Kropotkine bon nombre de détails sur sa vie. Kropotkine et Koukel devinrent amis. Le travail ne leur manquait pas : ils devaient élaborer des plans de réformes pour l'administration des provinces et des municipalités, pour l'organisation de la police, des tribunaux, des prisons et des déportations. Kropotkine devient ainsi le secrétaire de deux comités dont l'un s'occupe de la réforme des prisons. Tout ce travail ne servit à rien car l'autocratie écrasa toute velléité de réformes. En 1863, la Pologne se soulève contre le pouvoir russe et c'est le prétexte au renforcement de la réaction. Les Polonais sont massacrés et déportés en grand nombre.



Herzen.

Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

L'explorateur

Face à ces événements les convictions de Kropotkine se renforcent mais, n'étant pas encore anarchiste, il espère toujours un changement radical dans la politique menée par le tsar. L'heure d'entrer en conflit ouvert avec les autorités n'est pas encore arrivée. Avant cela il va se plonger dans ses recherches scientifiques en parcourant l'Extrême-Orient.

Sa première expédition importante est la traversée de la Mandchourie, à la recherche d'une route reliant la Transbaïkalie aux colonies russes sur l'Amour. N'ayant pas l'autorisation des autorités chinoises, il doit se déguiser en marchand(12). « *On m'offrit la direction d'une caravane marchande (...). Nul Européen n'avait jamais visité cette région, et un topographe russe, qui avait suivi cette route quelques années auparavant, avait été tué. Seuls deux jésuites, venus du sud au temps de l'empereur Kan-si, s'étaient avancés jusqu'à Merghen et en avaient déterminé la latitude.* »(13) Après quelques difficultés, la caravane arrive à destination et Kropotkine peut effectuer des études qui lui serviront pour ses travaux ultérieurs.

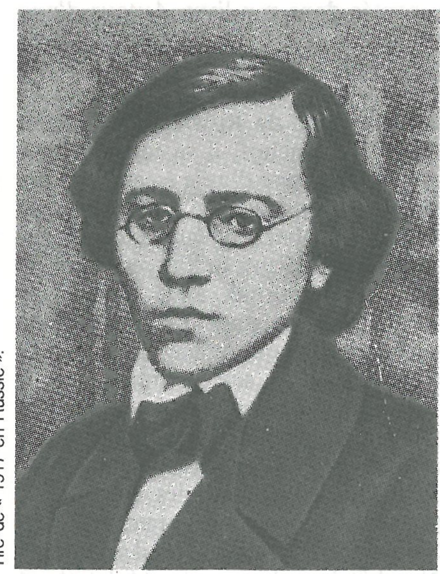
Parallèlement à ces découvertes, il explore le Sayan occidental. Il se rend compte de la structure des hautes terres sibériennes et il découvre une importante région volcanique sur la frontière chinoise. L'année suivante il entreprend un long voyage pour trouver un accès de communication directe entre les mines d'or de la province de Yakoutsk et la Transbaïkalie. « *Quant à moi, ce voyage me fut d'un grand secours pour découvrir la clef de la structure des montagnes et des plateaux de Sibérie.* »(14) Cette découverte, dont Kropotkine n'hésite pas à dire qu'elle est sa principale contribution scientifique, est bientôt suivie par la théorie de la glaciation et de la dessication(15). Cette théorie qui, selon lui, « *était alors une grave hérésie* »(16) n'en demeure pas moins une nouvelle preuve de l'importance de l'apport de Kropotkine dans le domaine des sciences.

Alors que ses travaux le poussent inéluctablement hors de l'armée, un événement précipite les choses et les décide, lui et son frère, à abandonner la carrière militaire. En 1866, les Polonais déportés en Sibérie s'insurgent et essayent de passer en Chine (un officier russe est tué lors d'un affrontement). Il n'y a guère d'espoir pour ces hommes affaiblis par les conditions inhumaines de la déportation et la révolte est matée (quelque cinquante insurgés sont jugés par un conseil de guerre, cinq d'entre eux seront condamnés à mort et exécutés). Kropotkine assiste aux audiences et rédige un compte rendu qui paraît intégralement dans un journal de Saint-Pétersbourg pour lequel il écrivait ordinairement. C'est par cet article que l'on a connu les brutalités commises contre les Polonais, aussi bien en Russie qu'à l'étranger.

(12) Le traité sino-russe accordait à la Russie la possibilité de commercer avec l'empire chinois et la Mongolie. La Mandchourie n'était pas mentionnée. De plus, il n'était question que de commerce et les autorités chinoises auraient refusé l'entrée d'un officier.
(13) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 213.
(14) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 220.
(15) Dessication ou assèchement. Pour plus de renseignements, lire *Autour d'une vie*, 4e partie, chapitre premier, pp. 244 et suivantes.
(16) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 244.

Voyage en Europe

De retour à Saint-Pétersbourg à l'automne 1867, Kropotkine entre à l'université, son rêve de toujours. Pendant cinq ans, son temps est entièrement absorbé par les études et les recherches scientifiques. La vie dans cette ville a bien changé. Alors que les années 50 étaient marquées par des hommes prêts à de grands sacrifices, ceux-ci quelques années plus tard ont été abattus par la répression ou sont devenus prudents. « *Les meilleurs écrivains — Tchernychevsky, Mikhailov, Lavrov — étaient en exil, ou étaient enfermés, comme Pisarev, dans la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul. D'autres, voyant la situation sous de sombres couleurs, avaient changé d'opinion et inclinaient à une sorte d'absolutisme paternel ; tandis que le plus grand nombre, tout en restant encore fidèles à leurs idées, mettaient tant de prudence à les exprimer que leur circonspection ressemblait presque à une trahison.* »(17)


Tiré de « 1917 en Russie ».

Tchernychevsky.

Devant la désaffection de leurs aînés, une frange de la jeunesse reprend le flambeau et se lance dans le mouvement « V Narod » (vers le peuple). « *Le populisme, qui était la marque essentielle des* narodniks, *amenait au sein de ce mouvement une grande variété de groupes, des anarchistes aux terroristes, depuis des penseurs tels que Bakounine jusqu'à Lavrof, avec même Dostoïevsky et quelques slavophiles assez rapprochés de la droite* »(18). Pourtant, jusqu'en 1872, Kropotkine n'a pas de contact avec ces cercles « narodniks », du fait de la différence d'âge avec les autres étudiants(19).

(17) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 254.

Ne pouvant se rendre utile dans cette effervescence, il décide de se rendre en Europe occidentale. Son père vient en effet de mourir et il se trouve en possession de fonds suffisants pour ce voyage.


Vera Figner en 1904.

L'Association internationale des travailleurs (A.I.T.), dont il avait déjà entendu parler, l'attire. Il décide donc de se rendre en Suisse, centre des sections les plus actives. De plus, ce pays est très ouvert aux étrangers ; rien qu'à Zurich, d'après Vera Figner(20), demeurent plus de 300 étudiants d'origine slave.

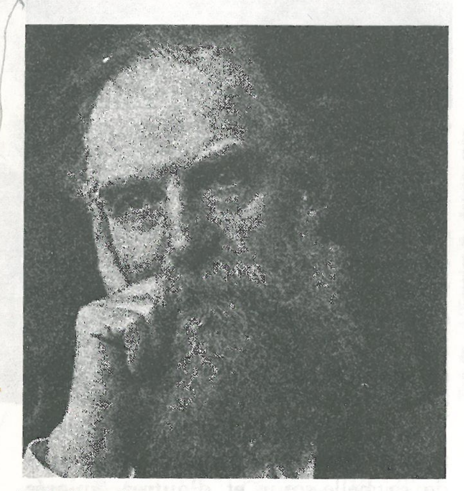
Arrivé à Zurich, il adhère à une section de l'internationale et, avec l'aide de sa belle-sœur et d'autres émigrés russes, il se lance dans l'étude de la littérature socialiste. Après Zurich, où il ne reste que quelques jours, il se rend à Genève. La scission entre libertaires et autoritaires n'est pas encore consommée, elle n'interviendra qu'en septembre 1872 au congrès de La Haye. Kropotkine prend donc contact avec la plus importante section genevoise. Celle-ci est tenue par les marxistes dont le principal leader s'appelle Outine. Kropotkine y reste cinq semaines puis, à cause d'un différent important(21), contacte la section libertaire. Nicolas Joukovsky lui conseille alors de se rendre dans le Jura où l'activité libertaire est plus intense.

(18) *Le Prince anarchiste*, op. cit., p. 67.
(19) Il y a un fossé entre les générations, les jeunes reprochent à leurs ainés leur comportement face à la répression. De plus, ces cercles sont très fermés et Kropotkine n'a aucun ami qui y participe.
(20) Vera Figner fut une des principales responsables du cercle La Liberté du peuple (Narodnaïa Volgia). Ses militants, de 1870 à 1890, commirent de nombreux attentats et, en mars 1881, assassinèrent le tsar Alexandre II.

Il se rend à Neuchâtel où il rencontre James Guillaume qui deviendra par la suite l'un de ses meilleurs amis. Il fait la connaissance également de Benoît Malon, ancien communard, qui lui raconte l'histoire de la Commune de Paris qui vient juste d'être écrasée. A Sonvilliers, il fait la connaissance et se lie d'amitié avec Adhémar Schwitzguebel. Ces différents contacts le marqueront ainsi que le comportement des ouvriers jurassiens pour lesquels il a une grande admiration.

Retour en Russie et prison

Peu de temps après son arrivée, Kropotkine donne sa démission du service civil qu'il avait rejoint après avoir quitté l'armée. Son désir le plus profond est de participer à l'œuvre révolutionnaire. Il sera satisfait lorsque, par l'intermédiaire de son ami Dimitri Klemens, il rentre dans le cercle Tchaïkovsky. C'est le plus important du



Tchaïkovsky.

mouvement radical et, si à ses débuts du moins, il n'a rien de révolutionnaire, les jeunes formés en son sein seront les révolutionnaires de La Liberté du peuple[22]. Kropotkine devient un propagandiste infatigable et, durant deux ans, il parcourt les quartiers populaires de Saint-Pétersbourg déguisé en paysan afin de rencontrer les ouvriers avec lesquels il passe des heures à discuter.

Cette propagande, qu'il fait sous le nom de Borodine[23] dure jusqu'à son arrestation en 1874. Presque tous les membres du cercle sont sous les verrous ou en fuite quand Kropotkine décide de quitter Saint-Pétersbourg. Avant cela, il soutient sa théorie sur la glaciation de la Finlande et de la Russie devant la Société de géographie. La discussion de sa thèse est repoussée d'une semaine, juste le temps nécessaire pour la police d'avoir la preuve que Kropotkine et Borodine sont le même homme.

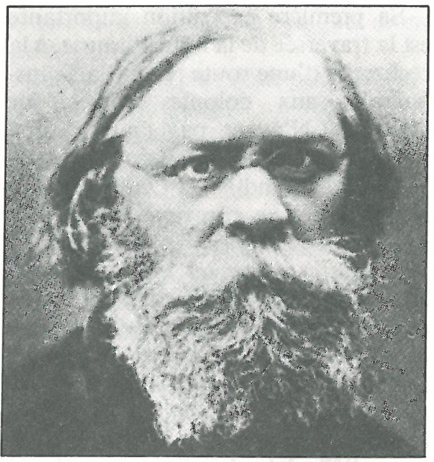
Dénoncé par un tisserand, il est arrêté et conduit à la si tristement célèbre forteresse Pierre et Paul. Son frère, installé à Zurich, revient pour le soutenir. Il réussit à lui faire parvenir de quoi écrire et la permission de poursuivre son travail scientifique. Il est lui-même arrêté peu de temps après, au début de 1875, et sans jugement exilé en Sibérie. Paradoxalement, alors que la répression bat son plein, des jeunes gens et des jeunes femmes, au mépris de tout danger, intensifient le mouvement « vers le peuple ». Les arrestations et les déportations augmentent en conséquence. Ces deux éléments influèrent sur l'état de santé de Kropotkine qui commence à souffrir du scorbut.

Sa sœur aînée, Hélène, réussit à le faire transférer dans une petite prison annexe de l'hôpital militaire de Saint-Pétersbourg. C'est de cette prison qu'il réussit à s'enfuir, grâce à l'aide de plusieurs de ses amis. Cette évasion rocambolesque est merveilleusement racontée dans son livre *Autour d'une vie*.

L'agitateur

S'enfuyant de Russie sous le nom d'Alexis Levachof, il va tout droit en Angleterre, terre d'asile à cette époque des révolutionnaires en cavale. A Londres, il collabore à *Nature*, où il rencontre James Scott Keltie, rédacteur en second du journal, avec lequel il se liera. Il fait également la connaissance de Lavroff[24] qui anime alors *Vpered* (*l'Avenir*). Par son intermédiaire, il rencontre de nombreux jeunes russes parmi lesquels Tcherkessof[25] qui, lui aussi, s'est évadé de Russie.

Le désir d'agir sur les événements pousse Kropotkine à retourner en Suisse. En décembre 1876, il séjourne à Neuchâtel où il rencontre Malatesta et Cafiero qui projettent pour l'année suivante une insurrection en Italie. Son activité en Russie, connue de James Guillaume et des ouvriers suisses, l'a rapproché des « Jurassiens ». Ses rapports avec eux et avec Paul Brousse qui, à cette époque, est encore anarchiste, le décident à s'établir dans le Jura.



Lavroff.

Commence pour lui une période d'activités intenses. Il se rend partout où c'est nécesssaire, à Verviers (en Belgique), à Genève, à Vevey où il rencontre Elysée Reclus. Il ne connaît que de réputation ce célèbre géographe, ami intime de Bakounine, qui vit en exil en Suisse, à la suite de sa participation à la Commune de Paris. A la Chaux-de-Fonds, il rencontre Spichiger, Puidy (lui aussi ancien communard) et Albarracin qui repart pour l'Espagne en 1877 afin de prendre part aux combats insurrectionnels[26].

En juin 1877, Kropotkine et Paul Brousse fondent un journal international[27] en vue d'effectuer une propagande vers la France, où le socialisme ne reprendra vraiment que vers 1880, après la signature de l'amnistie des communards. A l'automne 1877, il participe à deux congrès. L'un, tenu à Verviers, sera le dernier congrès international de la tendance bakouninienne de la Première Internationale. Le deuxième auquel il assiste s'intitule Congrès socialiste international. Les sociaux-démocrates allemands espèrent à ce congrès mettre sous la coupe de l'ex-conseil général de Londres le mouvement ouvrier international. Pourtant, malgré le peu de militants anarchistes présents, ils n'y parviendront pas. Contraint de quitter en catastrophe la Belgique car il risque d'être arrêté, Kropotkine se rend à

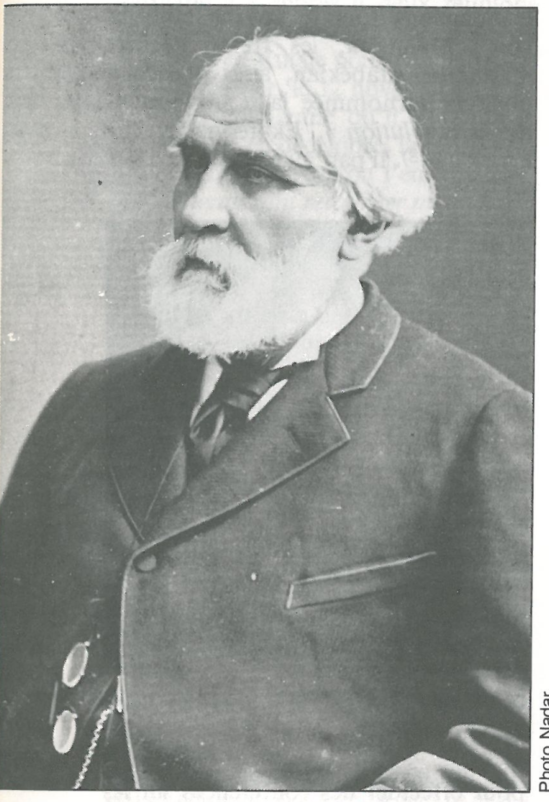
(21) Le *Journal de Genève* affirmait que les ouvriers du bâtiment avaient décidé la grève générale. Or, pour ne pas compromettre les chances d'élection de l'avocat Amberry (politicien accepté à l'AIT dans la section marxiste), Outine tenta lors d'une réunion de faire accepter une résolution contre cette décision.
(22) Cf note 20.
(23) Ne pas confondre avec un autre Borodine, marxiste, envoyé en Chine par Staline comme conseiller.

(24) Lavroff et Bakounine étaient les révolutionnaires les plus en vue du mouvement russe en exil. Kropotkine n'alla pas voir Lavroff dès son arrivée en Angleterre en partie parce qu'il considérait que celui-ci n'avait pas fait un article nécrologique suffisant lors de la mort de Bakounine en juillet 1876.

(25) Ce prince géorgien, avant de devenir anarchiste, participa, avec Karakazof notamment, à un groupe terroriste au début des années 60. Un autre mouvement important, le nihilisme, se produisit vers la même époque. Bien qu'influencé par ce mouvement, comme tous les progressistes de ce temps, Kropotkine n'eut pas de rapport réel avec lui. Nous n'avons donc pas cru bon d'aborder le sujet.
(26) La seule fois où Kropotkine faillit participer à un combat révolutionnaire de rue fut à l'occasion d'une conférence de la Fédération jurassienne en août 1877, à Saint-Imier. La police avait pour la seconde fois interdit le port du drapeau rouge. Bien décidés à passer outre, les manifestants armés et prêts à défendre leur drapeau réussirent à forcer le passage sans qu'il y ait effusion de sang.
(27) Il s'agit de l'*Avant-garde* qui parut jusqu'en décembre 1877.

Londres. Il commence alors à étudier la Révolution française au Britsh Museum.

Il part ensuite pour Paris où le socialisme renaît péniblement. Un groupe est reconstitué à Paris entre les anarchistes, dont l'Italien Costa, et les guesdistes (Guesdes étant à l'époque antiparlementaire). La répression ne tarde pas et Kropotkine ne peut s'échapper que de justesse, son ami Costa aura moins de chance et passera plus d'un an en prison. Pendant son séjour à Paris, il fait la connaissance de Tourgueniev, par l'intermédiaire de leur ami commun Lavroff.


Photo Nadar.

Tourgueniev.

Après un bref séjour à Genève, il part pour l'Espagne, et sera émerveillé par l'implantation de l'anarchisme dans ce pays. C'est au retour de ce voyage qu'il fait la connaissance de Sophie Ananief, avec laquelle il passera le restant de ses jours.

En 1879, Paul Brousse est expulsé de Suisse, et James Guillaume est obligé de partir en France pour trouver du travail. Il ne reste plus que Kropotkine pour éditer un journal pour la Fédération. C'est ainsi que naît *le Révolté* qui prendra en 1887 le nom de *la Révolte* et, pour finir, s'intitulera *les Temps Nouveaux* en 1895 après un an de non-parution. Jusqu'à cette année 1879, aucun attentat n'a été commis contre le tsar. Mais, à cause de la violence de la répression, l'empereur est pris pour cible. Déjà des fonctionnaires, dont un cousin de Kropotkine, et des mouchards ont été assassinés. Ce sera le tour d'Alexandre II en 1881.

En 1880, Kropotkine se rend à Clarens pour rejoindre Elysée Reclus qui lui demande de collaborer, pour la partie russe, à son gigantesque ouvrage sur la géographie mondiale. C'est là aussi qu'il écrit la célèbre brochure *Aux jeunes gens*. En juillet 1881, Kropotkine assiste à Londres à un congrès anarchiste. De retour, il est expulsé de Suisse, le conseil fédéral n'ayant pas eu l'audace de résister aux pressions internationales qui s'amplifièrent après la mort du tsar.

Après être resté deux mois à Thonon pour que Sophie ait le temps de passer son examen de bachelier ès sciences, le couple repart pour Londres. Il y reste un an. Dans cette ville, Kropotkine rencontre son vieil ami Tchaïkovsky et, comme le mouvement socialiste anglais vegète, ils décident, avec l'aide de quelques militants rencontrés au congrès de 1881, de faire de la propagande dans les milieux ouvriers.

Pendant l'été 1882, il effectue des conférences à Durham, Newcastle, Glasgow et Edimbourg. A l'automne, il se rend en France où le mouvement anarchiste a pris un certain essor entre 1881 et 1882. *Le Révolté* est bien accueilli et Kropotkine tient des réunions à Saint-Etienne, Vienne et Lyon où règne une grande effervescence, notamment chez les tisserands et dans les mines. Vers la fin de l'année 1882, soixante anarchistes dont Kropotkine sont arrêtés[28].

En janvier 1883, Kropotkine et trois de ses compagnons sont condamnés à 5 ans de prison, les autres inculpés de 1 à 4 ans. Un an plus tard, presque tous sont en liberté à l'exception des quatre plus lourdement condamnés qui ne seront libérés qu'en janvier 1886.

Ils sortiront en même temps que Pouget et Louise Michel[29] grâce à une amnistie. Cette amnistie avait été réclamée depuis bien longtemps par « *un grand nombre de savants anglais, qui, aussitôt après ma condamnation, avaient adressé une pétition au président de la République pour demander ma libération. Plusieurs collaborateurs de l'*Encyclopédie britannique, *ainsi que Herbert Spencer et Swinburne, avaient signé, et Victor Hugo avait joint à sa signature quelques mots éloquents. L'opinion publique en France avait accueilli très défavorablement notre condamnation* »[30].

(28) Des cartouches de dynamite avaient éclaté dans un café et un bureau de recrutement, et le bruit circulait que les anarchistes voulaient faire sauter la Vierge de la colline de Fourvière. C'est pour ces attentats que les anarchistes furent arrêtés mais, sachant qu'ils devraient passer devant une cour d'assises et seraient vraisemblablement acquittés, on résolu de les poursuivre comme membres de l'A.I.T. Ils passèrent ainsi devant un tribunal de simple police et, bien que l'accusation fut des plus fantaisistes, les condamnations seront lourdes.

(29) Louise Michel avait été condamnée pour vol. En mars 1883, à la fin d'une manifestation ouvrière, des pains avaient été volés dans deux boulangeries. Elle en fut accusée et sera condamnée en avril 1883.

Vie en Angleterre

Pendant ces trois années d'enfermement, Kropotkine donne à ses compagnons des cours de cosmographie, de géométrie, de physique, etc., et presque tous apprennent une langue étrangère. Certains cultivent un petit lopin de terre qui leur donne une assez grande quantité de légumes. C'est également pendant son emprisonnement (plus précisément en 1885) que Reclus édite les articles de Kropotkine, publiés dans *Le Révolté* entre 1880 et 1883, sous forme d'un livre portant comme titre *Paroles d'un révolté*. Dès sa sortie de prison, il écrit un livre sur les prisons russes et françaises, fruit de ses expériences en tant que détenu mais aussi des études qu'il avait entrepris lorsqu'il se trouvait en Sibérie en 1862.

Ne pouvant rester en France, le couple décide de séjourner à Londres, mais avant ils s'arrêtent chez Elie Reclus, anthropologue de renom, frère d'Elisée et, comme lui, ancien communard. Ils ne savent pas alors qu'il resteront en Angleterre pendant trente ans. A peine installés, ils apprennent la mort du frère de Kropotkine, Alexandre, qui s'est donné la mort. « *Un nuage de sombre tristesse enveloppa notre maison pendant de longs mois — jusqu'à ce qu'un rayon de lumière vınt le percer. Au printemps suivant, un petit être, une fillette, qui porte le nom de mon frère, vınt au monde et ses cris innocents firent vibrer dans mon cœur une corde nouvelle, inconnue jusqu'alors* »[31].

Le mouvement socialiste anglais, que Kropotkine avait laissé en 1882, a changé de physionomie. « *La Fédération démocratique, fondée comme élément radical en 1881, avait passé au socialisme en 1884 et était devenue la Fédération sociale-démocratique. Elle était dirigée par un ami de Kropotkine, H.M. Hyndman, mais sa politique était entièrement marxiste. La même année, avait été formée la Société Fabienne. Ce groupement réformiste, qui, plus tard, soutint le socialisme d'Etat, comprenait à ses débuts un certain nombre de membres partageant les idées libertaires. Et, l'année suivante, les membres les plus révolutionnaires de la Fédération sociale-démocratique se séparèrent de Hyndman et formèrent la Ligue socialiste dirigée par William Morris* »[32].

(30) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 475.
(31) *Autour d'une vie*, op. cit., p. 508.
(32) *Le prince anarchiste*, op. cit., p. 147.

Parallèlement, le mouvement anarchiste n'a cessé de prendre de l'ampleur. « *Un puissant courant anarchiste existait dans la Ligue socialiste, sous la direction de Mainwairing, de Kitz et de Lane. Ces deux derniers avaient pris part au congrès socialiste révolutionnaire de 1881, et Lane, homme assez âgé qui se rappelait la clôture des communes au début du siècle, publia en 1887 son* Manifeste anti-étatiste, collectiviste et révolutionnaire, *premier pamphlet anarchiste anglais, depuis Godwin et ses disciples immédiats* »(33).

Mme Charlotte Wilson, membre fondatrice de la Société Fabienne, influencée par le procès de Lyon, devient peu à peu une disciple de Kropotkine. Elle publie dans *Justice*, l'organe de la Fédération sociale-démocratique, deux articles sur le communisme anarchiste et la quatrième brochure de la Société Fabienne paraît avec un contenu analogue. En 1885, Henry Seymour, gagné aux idées de l'américain Benjamin Tucker, lance le journal individualiste *The Anarchist*. Dans l'East End, à Londres, les juifs anarchistes, la composante la plus importante du mouvement libertaire, font paraître à la même époque un journal en yiddish (*L'ami des travailleurs*). Le groupe Freedom, tout nouvellement créé, composé de Kropotkine et de sa femme, de Mme Wilson, du docteur Burns Gibson et de un ou deux autres compagnons, écrit des articles dans le journal de Seymour jusqu'en octobre 1886, date de parution du premier numéro de *Freedom*(34). C'est également à cette époque que Kropotkine recommence une série de conférences dans toutes les grandes villes d'Angleterre et d'Ecosse.

FREEDOM

A JOURNAL OF ANARCHIST SOCIALISM.

1er numéro de Freedom.

La fin de l'année 1887 est marquée par le jugement de l'affaire de Haymarket(35). Cinq militants anarchistes sont condamnés à mort, l'un se suicide et les quatre autres sont pendus. Les protestation, venues du monde entier, ne changent rien au jugement. A Londres, une grande assemblée se tient où prennent la parole entre autres William Morris, Bernard Shaw, Stepniak et Kropotkine. De 1887 à 1892, Kropotkine alterne les périodes d'activités militantes et les travaux scientifiques. Il fait la connaissance pendant ces années de nombreux hommes de sciences, d'écrivains et d'artistes.

En 1889 et 1890, il effectue à nouveau des tournées de conférences dans le pays sur des sujets très variés. *La morale anarchiste* paraît en 1890, suivi deux ans plus tard par *La conquête du pain*, composé d'articles écrits dans *Le Révolté* et *La Révolte* dont Jean Grave est devenu, depuis l'emprisonnement de Kropotkine, le gérant. L'année 1889 est marquée par la grève des dockers qui s'étend à tout le pays, constituant un moment fort pour le mouvement socialiste. Kropotkine va sur les docks encourager les grévistes et c'est là qu'il rencontre Tom Mann et Ben Tillet(36). Cette même année il reprend ses travaux sur la Révolution française avec des articles pour *La Révolte* et le *Nineteenth Century*, qui paraîtront en 1909 sous la forme d'un important volume. Il continue également à travailler sur l'aide mutuelle comme facteur d'évolution et propose à la revue *Nineteenth Century* une série d'articles. « *Lorsque Huxley publia, en 1888, son manifeste de lutte pour la vie (*Struggle for Existence and its Bearing upon Man*), qui, à mon avis, donnait une interprétation très incorrecte des faits de la nature, tels que nous les voyons dans la brousse et dans la forêt, je me mis en rapport avec le directeur de la revue* Nineteenth Century, *lui demandant s'il voudrait publier une réfutation méthodique des opinions d'un des plus éminents darwinistes* »(37).

Des Etats-Unis à la Russie

A partir de 1892, Kropotkine offre l'image d'un sage retiré à qui l'on rend visite pour demander conseil. Il participe pourtant à l'expédition d'écrits de propagande vers la Russie où le mouvement anarchiste, après avoir stagné, reprend de l'ampleur. Le dimanche est le jour réservé aux amis et beaucoup de compagnons font le voyage pour le voir : Malatesta, les frères Reclus, Alexandre Atabekian, ainsi que celle qui sera surnommée la « *grand-mère de la révolution* », Ekaterina Brechkovskaïa(38). Il part au Canada en 1897



Ekaterina Brechkovskaïa.

pour effectuer des conférences sur les dépôts glaciaires en Finlande et sur sa théorie de la structure de l'Asie. Après avoir parcouru ce pays, il se rend aux Etats-Unis où il fait des meetings à propos de l'anarchisme à Chicago, Philadelphie, Boston et New York. Grâce à l'argent collecté au cours de deux meetings à New York, John Edelman peut faire paraître aux Etats-Unis le premier journal anarchiste communiste en langue anglaise. Pendant son séjour, Kropotkine rencontre Johann Most avec lequel il a quelques différents, ainsi que Benjamin Tucker qui avait fortement critiqué les conceptions de Kropotkine à travers son journal *Liberty*.

En 1898, il écrit dans *L'Atlantic Montly*, journal américain, une série d'essais mensuels qui deviendront *Memoirs of revolutionist* (*Autour d'une vie*) en 1899. Il ne retournera aux Etats-Unis qu'en 1901 pour effectuer une nouvelle série de conférences. Ce devait être la dernière fois qu'il y mettait les pieds car, peu après son retour,

(33) *Le prince anarchiste*, op. cit., p. 148.
(34) *Freedom*, après plus d'un siècle, continue sa parution.

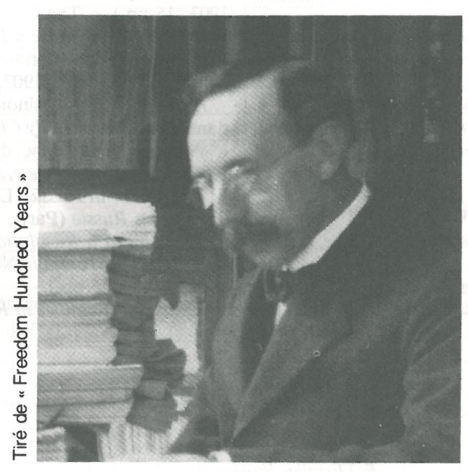
(35) En 1886, lors d'un rassemblement du mouvement anarchiste contre les brutalités policières pendant une grève, une bombe explose. La police tire sur la foule. Huit policiers et de nombreux civils sont tués. Cet événement est à l'origine du 1er-Mai.
(36) Ben Tillet et Tom Mann étaient des dirigeants socialistes. Tillet choisit la voie politique, tandis que Mann sans doute influencé par Kropotkine et les anarchistes fonda la Ligue syndicaliste d'éducation.
(37) Kropotkine, in *L'entraide, un facteur de l'évolution*, p. 13, Edition de l'Entraide, 1979.
(38) Née en 1844, elle est condamnée en 1878 à 5 ans de bagne, elle s'évade de Sibérie au bout de 2 ans. Arrêtée de nouveau, elle fait 4 ans de bagne. Après sa libération elle rejoint le mouvement révolutionnaire. Elle entre au Parti socialiste révolutionnaire dès sa création et sera rapidement élue au Comité central. Après la prise de pouvoir des bolcheviks elle s'exile et meurt à 94 ans en Tchécoslovaquie.

un Polonais du nom de Czolgosz(39) attentait à la vie du président Mac Kinley. Cet assassinat déchaîna la répression et une loi interdisant aux anarchistes de pénétrer sur le territoire sera votée. Il se rend à Bruxelles, en juin 1904, pour rendre visite à son ami Elisée Reclus qu'il trouve en très mauvaise santé. Celui-ci meurt un an après, en juillet 1905. Kropotkine perd avec lui un de ses plus chers amis.

En septembre 1905, il va en Bretagne où il rencontre James Guillaume, sans connaître de difficultés de la part de la police. La première révolution en Russie enthousiasme Kropotkine et il participe à Londres à deux réunions organisées sur ce sujet. Son désir de retourner en Russie pour combattre ne peut se réaliser, le 12 novembre il écrit à James Guillaume qu'il s'apprête à partir mais, en décembre, la répression des émeutes de Moscou l'en empêche. « *J'aimerais tant retourner maintenant en Russie, mais cela n'aurait d'autre résultat que de me faire arrêter dès la première semaine. Ah ! si j'étais seulement un peu plus jeune ! Dans ce cas-là je pourrais vivre dans la clandestinité* »(40).

Pendant les années qui suivent, Kropotkine passe la moitié de son temps en Angleterre, l'autre à Paris, Locarno (Suisse), ou Rapallo en Italie (les hivers anglais sont trop rigoureux pour lui, à son âge). En 1907, il ne participe pas au Congrès anarchiste international car sa position de soutien aux forces de l'Entente si une guerre venait à éclater(41), le sépare de la plupart de ses anciens compagnons qui ne le suivent pas. Il prefère donc ne pas assister à ce congrès.

Pendant l'hiver 1909, il reçoit à Rapallo la visite du rédacteur en chef Alfred Marsh. C'est cette année également que sa fille se marie avec Boris Lebedef(42), socialiste révolutionnaire.



Tiré de « Freedom Hundred Years »

Alfred Marsh.

En 1911, il écrit pour le nouveau journal des exilés russes *Rabotni-Mir* qui deviendra en 1913 l'organe de la Fédération communiste anarchiste et cessera de paraître en 1914. Il rend visite à Bertoni(43) au mois de mai 1913. Lors de leur entrevue, ils parlent longuement de la guerre prévisible. Durant les années 1915 et 1916, Kropotkine est gravement malade et doit être opéré par deux fois des voies respiratoires.

En 1916, Jean Grave lui rend visite et les deux hommes discutent de leur position commune à propos de la guerre. Ils décident de rédiger un texte qui prendra le nom de *Manifeste des Seize* du fait d'une erreur d'interprétation. On prit le nom d'une localité algérienne pour celui d'un signataire. Cet appel sera signé en fait par quinze anarchistes connus, dont bien sûr Kropotkine et Grave, mais également Malato, Cornelissen, Paul Reclus, Tcherkessof, etc.

En mai 1917(44), Kropotkine prend la décision de revenir en Russie. L'appel de la révolution est trop fort pour qu'il se soucie de sa santé. Il s'embarque donc et, partout où il passe, malgré ses précautions pour voyager incognito, il est chaleureusement accueilli. Malgré la persistance de sa position militariste jusqu'à la fin de la guerre, il conserve néanmoins intactes ses convictions. Il refuse, outré, le ministère que lui propose Kerensky et, quand Lénine est maître de la situation, il réitère son refus de participer à tout gouvernement. Il ne cesse de dénoncer la dictature qui s'instaure et, en but à des tracasseries de la part des bolcheviks, il meurt à Dmitrov entouré de ses plus fidèles amis.

Didier Roy

(39) Czolgosz se déclara anarchiste lors de son procès, bien que n'ayant aucun contact avec le mouvement.
(40) *Le prince anarchiste*, op. cit., p. 278.
(41) Cf. article de Georges Host dans ce même numéro.

(42) A ne pas confondre avec Nicolas Lebedef qui fut un militant anarchiste disciple de Kropotkine. Boris Lebedef, militant socialiste révolutionnaire fut coopté au Comité central du P.S.R. en 1909. Il écrivit *Souvenir d'un révolutionnaire russe dans l'armée française (1914-1916)*, Paris, 1917. A ce sujet, lire *Les socialistes révolutionnaires* de Jacques Baynac, Ed. Laffont.
(43) Luigi Bertoni publia en italien *Paroles d'un révolté* et *La grande révolution* dont le traducteur n'était autre que Benito Mussolini, à l'époque socialiste.

(44) Cf. à ce sujet l'article d'Aurore Kermadec dans ce numéro, intitulé « De l'autocratie tsariste à la dictature bolchevique ».

Eléments bibliographiques

Nous avons recensé ci-dessous quelques informations bibliographiques très incomplètes, issues en particulier d'un dossier spécial paru dans *le Monde Libertaire* n° 303 du 1er mars 1979 et du numéro spécial des *Temps Nouveaux* paru en mars 1921, un mois après la disparition de Pierre Kropotkine (ces derniers éléments ont été rassemblés par Max Nettlau).

La rédaction

Premiers écrits et publications géographiques et de science naturelle

« Le Prolétariat ouvrier en Angleterre et en France » (premier article paru dans la revue russe "Knijny Viestvik", à Pétersbourg, en 1861).

Série de *Correspondances de Sibérie* dans les journaux russes, 1862-1863.

Première Exposition agricole en Transbaïkalie, une brochure en russe, Ichita, 1862.

« Deux Voyages en Mandchourie en 1864 », dans les *Mémoires de la Société géographique russe*, VIII.

Tremblement de terre de 1862 dans les environs du lac Baïkal (en français), dans Rendiconti d. Acad., Napoli, 1865.

Reise im Olekminsk-Witinischen Gebiete, Semuer 1866, rapport provisoire dans *Petermann's Geograph. Mitteilungen*, Gotha, 1867, n° 5 et une note préliminaire russe sur le même sujet.

Série de 7 articles de sciences naturelles dans le journal russe *Birjevia Viedomosti*, 1867-1968.

« Geognostisches über den Kreis Meschewsk im Gouvernement Kaluga », dans le *Bul. de la Société des naturalistes*, Moscou, 1870.

Rapport de la Commission nommée par la Société de géographie pour l'organisation d'une expédition dans les mers polaires (en collaboration avec plusieurs savants russes).

« Lettres » écrites au cours du voyage géologique de Kropotkine en Finlande et Suède dans les *Nouvelles de la Société de géographie*, 1871.

Katalog der barometrisch bestimmten Hoehen in Ostsibirien, dans Geograph. Mitteilungen, 1872.

« Rapport sur l'expédition d'Olekminsk-Witim », dans les *Mémoires de la Soc. de géographie russe*, III, 1873.

« Orographie de la Sibérie », dans le même périodique, V, 1875 (2 articles) ; trad. française, Bruxelles, Université Nouvelle. Institut géographique de Bruxelles, 1904, 119 pp.

« Etudes sur la période glaciaire ». dans *les Mémoires de la Soc. de géographie*, VII, 1876 (résumé en anglais, lu devant la British Association, à Toronto (Canada), et publié dans les comptes rendus).

« The Orography of Asia » (*The Geographical Journal*, Londres, février-mars 1904; « The Desiccation of Eur-Asia » (*ib.*, juin 1904).

Collaboration à *Nature* (pendant plus de 20 ans, depuis 1876) et au *Geographical Journal*.

« What Geography ought to be » (art., *Nineteenth Century*, revue mensuelle, Londres, déc. 1885).

« Recent Science », dix-sept articles, *Nineteenth Century*, revue mensuelle, Londres, mai 1892 à 1901.

« Elisée Reclus », art., *The Geographical Journal*, sept. 1905.

Collaboration à l'*Encyclopaedia Britannica* pour la géographie de la Russie et articles de géographie dans *Chambers Encyclopaedia*.

Collaboration à l'*Encyclopédie Géographique* de Seebohm.

Ecrits politiques, économiques, scientifiques, historiques et littéraires.

Plan d'une organisation de la propagande révolutionnaire en Russie, écrit en 1873 ou 1874, saisi, inédit.

Collaboration au *Bulletin de la Fédération jurassienne* de l'Internationale (La Chaux-de-Fonds), *Arbeiter-Zeitung* (anarchiste, Berne), etc., 1877-1878.

La Révolution sera-t-elle collectiviste ? (Londres, 1913, 8 pp.).

Le Principe Anarchiste (*ib.*, 1913, 8 pp.).

La Science moderne et l'Anarchie (*ib.*, 1913, XI, 391 pp.) livre précédé d'une édition anglaise moins élargie : *Moderne Science and Anarchism* (Londres, Freedom Press, 1912, 112 pp.) et d'une édition russe antérieure encore (Londres, 1901, 64 pp.) dont *Modern Science and Anarchism* (Philadelphia, 1903, 94 pp.) est une traduction anglaise.

Collaboration intensive à *Freedom* (Londres, mensuel, octobre 1886, interrompue en octobre 1914). Les brochures anglaises sont des traductions ou autres versions des brochures françaises, mais en partie aussi tirées d'articles écrits pour *Freedom*, comme : « Socialism and Politics » (Londres, 1903, 15 pp.), « The Coming Revival of Socialism » (*ib.*, 1904, 24 pp.).

Collaboration suivie à *Listki « Chlêb i Volia »* (Pain et Liberté), journal anarchiste russe (Londres, 30 octobre 1906-5 juillet 1907). *Parijscaïa Komouna* (Londres, 1907, 32 pp.) en est tiré.

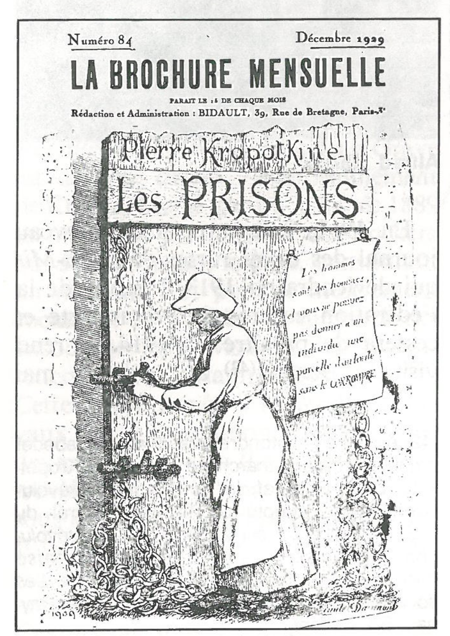
A partir de 1880, sinon avant, Kropotkine écrit sur la révolution russe dans le *Newcastle Daily Chronicle* (ou son édition hebdomadaire), les *Times*, le *Nineteenth Century*, déc. 1905 ; à l'occasion dans *The Speaker, The North American Review, The Forum, The Outlook* (New York), etc.

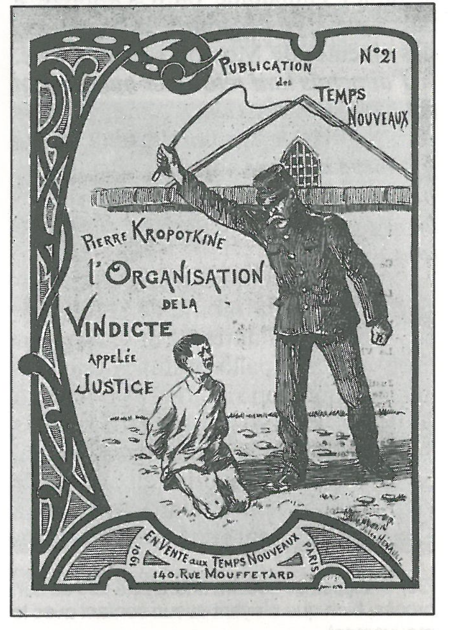
The Terror in Russia (Londres, 21 juillet 1909, 75 pp.) ; édition franç. *La Terreur en Russie* (Paris, VIII, 115 pp.).

Memoirs of a Revolutionist (Londres, 1899, XIV, 258, 340 pp.), extraits de l'*Atlantic Monthly* (New York), trad. franç. *Autour d'une vie* (Paris, 1902, XXI, 536 pp.).

Ideals and Realities in Russian Litterature (Londres, 1905, XII, 341 pp.).







Fondation et collaboration intensive au *Révolté* (22 fév. 1879, Genève ; Paris, 12 avril 1885), suivi de *La Révolte* (17 sept. 1887) et des *Temps Nouveaux* (4 mai 1895).

Brochures extraites du *Révolté*.

Le Procès de Solovieff (la vie d'un socialiste russe), Genève, 1879, 24 pp.

Idée anarchiste au point de vue de sa réalisation pratique. Conclusions... lues par le comp. Levachoff... 12 octobre 1879 (*ib.*, 4 pp., 4°).

Aux jeunes gens (Genève, 1881, 32 pp.), la brochure la plus répandue et traduite dans le plus grand nombre de langues.

La Vérité sur les Exécutions en Russie, suivie d'une *Esquisse biographique sur Sophie Perovskaia* (*ib.*, 1881, 29 pp.).

L'Esprit de Révolte (*ib.*, 1881, 34 pp.).

La Loi et l'Autorité (*ib.*, 1882, 31 pp.).

Ces articles et d'autres (qui plus tard et dans d'autres langues furent également publiés en brochures) forment : *Paroles d'un Révolté*, préface par Elisée Reclus (Clarens, 1er oct. 1885), Paris, s. a. [1885], X, 343 pp., 18°.

Le Gouvernement révolutionnaire, la Commune de Paris (Paris, 1880).

Déclarations des Anarchistes au procès de Lyon, 11 janvier 1883 (publié e. a. à Londres, en 1883, en feuilles, I p. 40).

L'Anarchie dans l'Evolution socialiste (Paris, 1887, 31 pp.)

Les Prisons (*ib.*, 1888, 59 pp.).

In Russian and French Prisons (Londres, 1887, IV, 387 pp.).

Le Salariat (Paris, 1889, 35 pp.).

Deuxième recueil d'articles : *La Conquête du Pain* (Paris, 1892, 297 pp.).

La Morale Anarchiste (Paris, 1891, 74 pp.).

L'Agriculture (*ib.*, 1893, 32 pp.).

Un Siècle d'attente (*ib.*, 1893, 32 pp.).

La Grande Révolution (*ib.*, 1893, 39 pp.).

Les Temps Nouveaux (*ib.*, 1894, 36 pp.).

L'Anarchie, sa Philosophie, son Idéal (*ib.*, 1895, 59 pp.).

L'Organisation de la Vindicte appelée Justice (Paris, 1901, 16 pp.).

Communisme et Anarchie (*ib.*, 1903, 18 pp.).

L'Etat, son rôle historique (*ib.*, 1906, 46 pp.), d'abord publié en anglais : *The State* (Freedom Pamphlet II), Londres, 1902, 42 pp.

La Guerre, l'Ordre, les Minorités révolutionnaires (Paris, 1912).

Articles de théorie anarchiste et ce qui s'y rattache, dans *The Nineteenth Century*.

The Scientific Basis of Anarchy (fév. 1887) ; *The Coming Anarchy* (août 1887), formant la brochure : *Anarchist Communism : its basis and principles (Freedom Pamphlet*, Londres, 1891, 35 pp.)

The Breakdown of our industrial system, The coming Reign of Plenty, The Industrial village of the Future, Brain Work and Manual Work, et *The Small Industries of Britain* (N.C., avril 1888 à août 1900) ; en livre : *Fields, Factories and Workshops* (Londres, 1901, IX, 250 pp.) : trad. franç. : *Champs, Usines et Ateliers* (Paris, XVII, 486 pp.), texte révisé et augmenté.

L'action anarchiste dans la révolution (Paris, 1914).

Mutual Aid, série d'articles (*N.C.*, sept. 1890 à juin 1896) ; en livre : *Mutual Aid* (Londres, 1904, XIX, 348 pp.) ; trad. franç. ; *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (Paris, 1906, XVII, 390 pp.).

A ce sujet se rattachent : *The Theory of Evolution and Mutual Aid* (*Nineteenth Century*, janvier 1910) ; *The Direct Action of Environment on Plants* (juillet 1910) ; *The Response of the Animals to their Environment*, et *Inheritance of acquired characters* (mars 1912).

Sur l'Ethique : *The Ethical Needs of the Present Day* (*Nineteenth Century*, août 1904) ; *The Morality of Nature* (*ib.*, mars 1905).

Etika (1922), publié en français en 1927 sous le titre *L'Ethique*.

La Grande Révolution, 1789-1793 (Paris, 1909, VII, 749 pp.) ; la traduction italienne (Genève, 1911) contient des changements aux pages 534-538 et en général une partie des éditions en livre, traductions, etc., donne des textes révisés, augmentés, etc. Traduction russe revue et augmentée, 1914.

Article étendu sur l'anarchisme (histoire et idées) dans *Encyclopedia Britannica*, supplément (Londres, vers 1912).

Il y a d'autres brochures, feuilles, etc., qui reproduisent quelques articles de Kropotkine sans sa participation ou avec un minimum de celle-ci. Ce qui est reproduit dans cette liste est produit avec son aide par un grand nombre de groupes, de journaux et d'éditeurs dont les principaux sont les suivants : L'Imprimerie Jurassienne, *Le Révolté*, etc. (Genève) ; *Les Temps Nouveaux* (Paris) ; Freedom Group (Londres), groupe russe Chlêb i Volia, revue *Nineteenth Century, Liberté, Rabotchii Mir* (Le Monde Ouvrier), etc., P.V. Stock éditeur, (Paris) et divers autres éditeurs à Londres et à Paris.

Autour d'une vie

ANNEES	ELEMENTS BIOGRAPHIQUES	EVENEMENTS HISTORIQUES
1842	Naissance à Moscou.	
1844		Parution des *Contradictions économiques* de P.-J. Proudhon.
1848		Révolutions en Europe.
1850	Bal impérial à Moscou.	
1851		Mort de Gogol.
1854	Vacances à Nikolskoie.	Guerre de Crimée.
1855	Rédaction d'une revue littéraire.	Mort de Nicolas 1er, le tsar-bourreau.
1857	Entrée au Corps des Pages à Pétrograd.	Edit sur l'abolition du servage.
1860	Découverte de l'œuvre de Herzen. Pierre Kropotkine devient constitutionnaliste. Il édite son premier journal clandestin.	
1861		Abolition du servage. Evasion de Bakounine de Sibérie.
1862	Fin des études secondaires. Nomination comme officier de cosaques en Sibérie.	Mouvement nihiliste en Russie.
1863	Approvisionnement des colonies de peuplement du fleuve Amour	Insurrection polonaise.
1864	Relevé de la rivière Soungari. Découverte de P.-J. Proudhon (Contradictions économiques).	Création de l' A.I.T.
1865		Mort de P.-J Proudhon.
1866	Exploration du massif montagneux du Vitim.	Attentat contre le tsar.
1867	Pierre Kropotkine et son frère Alexandre quittent l'armée. Pierre s'inscrit à l'université et poursuit ses études de géographie.	
1868	Découverte de la structure orographique de l'Asie orientale.	
1870		Guerre franco-prussienne.
1871	Expédition en Finlande.	La Commune de Paris.
1872	Voyage en Suisse : contacts avec l'A.I.T. Pierre Kropotkine se déclare définitivement anarchiste.	Congrès de La Haye : scission entre bakouninistes et marxistes.
1873	Publication des cartes de l'Asie orientale.	
1874	Adhésion au cercle révolutionnaire Tchaïkovsky. Intense activité clandestine. Arrestation.	
1875		Dissolution de l'A.I.T.
1876	Evasion spectaculaire d'un hôpital militaire.	Mort de Bakounine.
1877	Exil en Angleterre. Voyages en Suisse et en Belgique. Mariage avec Sophie.	Attentat de Vera Zassoulitch contre le ministre Trepov. Procès dit des « 193 ».
1878	P. Kropotkine devient un des animateurs de la Fédération jurassienne.	Guerre russo-turque.
1879	Edition du journal *Le Révolté*.	
1881	Expulsion de Suisse. Publication de *Aux jeunes gens*. Arrestation par la police français.	Attentat réussi contre Alexandre II.
1882	Procès de Lyon et emprisonnement à Clairvaux.	
1884		Loi sur les syndicats en France.
1886	Amnistie. Installation définitive en Angleterre. Collaboration régulière à *Nature* et au *Times*. Mort de son frère Alexandre.	Evénements de Haymarket.
1887	Création du journal *Freedom* (102 ans en 1988 !).	
1888	Naissance de sa fille Alexandra.	
1892	Publication de *La conquête du pain*.	Vague d'attentats anarchistes.
1894		Procès des Trente.
1896		Congrès de Londres. Scission définitive entre sociaux-démocrates et anarchistes.
1897	Tournée de conférences aux Etats-Unis.	
1899	Opposition à la guerres des Boërs.	
1900	Rapports au congrès anarchiste de Paris (interdit par la police).	
1901		Parution d'une revue *Les Temps Nouveaux* en Chine.
1902	Tournée aux Etats-Unis. Publication de *L'Entraide*.	
1904	Affaire Azev (P. Kropotkine est choisi comme membre d'un jury d'honneur pour décider de la culpabilité d'un indicateur policier, infiltré dans le mouvement social-démocrate).	Guerre russo-japonaise.
1905		Première révolution russe.
1906	Publication de *L'Etat, son rôle historique*.	
1907	Publication de *La grande révolution*.	Congrès anarchiste international à Amsterdam.
1909	Meeting pour Francisco Ferrer.	
1910	Publication de *Champs, usines et ateliers*.	Création de la C.N.T. espagnole.
1911		Révolution mexicaine. Révolution chinoise.
1914		Déclenchement de la Première guerre mondiale.
1916	Manifeste des Seize : Kropotkine appuie la « cause » des Alliés.	Réponse de Malatesta : *Aux anarchistes de gouvernement*.
1917	Retour à Petrograd.	Deuxième révolution russe.
1918	Rencontres avec Voline et Makhno.	
1920	Lettres à Lénine.	
1921	Décès à Dmitrov, en février. Création du musée Kropotkine à Moscou.	Insurrection de Cronstadt. Instauration de la N.E.P. (nouvelle économie politique). Naissance du fascisme en Italie.
1922	Publication de *L'Ethique*.	
1936	Fermeture du musée Kropotkine.	Le communisme libertaire est adopté comme finalité au congrès de la C.N.T. à Saragosse (mai) et révolution espagnole (juillet).

Les chemins de l'engagement

Pierre Kropotkine a lui-même décrit son itinéraire idéologique vers l'anarchie dans son autobiographie *Autour d'une vie*. On trouve dans trois chapitres les étapes de cette prise de conscience. Nous les avons reproduits succintement tout en conservant l'essentiel dans ce texte .

En Sibérie

Ayant été élevé dans une famille de propriétaires de serfs, j'entrai dans la vie, comme tous les jeunes gens de mon temps, avec une confiance très arrêtée dans la nécessité de commander, d'ordonner, de tracer et de punir. Mais lorsque, de très bonne heure d'ailleurs, j'eus à diriger de sérieuses entreprises et que j'eus affaire aux hommes, lorsque toute faute aurait entraîné après elle de graves conséquences, je commençai à apprécier la différence entre ce qu'on obtient par le commandement et la discipline et ce qu'on obtient par l'entente entre tous les intéressés. Le premier procédé réussit très bien dans une parade militaire, mais il ne vaut rien dans la vie réelle, lorsque le but ne peut être atteint que par l'effort sérieux d'un grand nombre de volontés convergentes. (...).

Entre dix-huit et vingt-cinq ans j'eus à élaborer d'importants projets de réforme, j'eus affaire à des centaines d'hommes dans la région de l'Amour, je dus préparer et exécuter d'audacieuses expéditions avec des moyens ridicules ; et si toutes ces choses se terminèrent avec succès, je l'attribue au seul fait que j'eus bientôt compris le peu d'importance du commandement et de la discipline dans une œuvre sérieuse. Il faut partout des hommes d'initiative ; mais une fois l'impulsion donnée, on doit mener l'entreprise, surtout en Russie, non pas militairement, mais d'une manière communiste, par l'entente entre tous. Je voudrais que tous ceux qui charpentent des plans d'organisation sociale pussent passer par l'école de la vie réelle avant de commencer à construire leurs utopies : nous entendrions alors beaucoup moins souvent parler de ces projets pyramidaux d'organisation militaire de la société.

Bien qu'alors je n'aie pas formulé mes observations en termes empruntés aux luttes des partis, je puis dire aujourd'hui que je perdis en Sibérie ma foi en cette discipline d'Etat. J'étais ainsi tout préparé à devenir anarchiste (...).

A Petrograd

A l'automne de 1871, comme je travaillais en Finlande, avançant lentement à pied, dans la direction de la côte, le long de la nouvelle voie ferrée, et cherchant attentivement où apparaîtraient les premières traces indubitables de l'ancienne mer post-glaciale, je reçus un télégramme de la Société de Géographie : « *Le Conseil vous prie d'accepter la charge de secrétaire de la Société* ». En même temps, le secrétaire sortant me priait instamment d'accepter la proposition.

Mes rêves étaient réalisés. Mais depuis quelque temps d'autres pensées et d'autres désirs s'étaient emparés de mon esprit. Je réfléchis sérieusement à la réponse à faire, et je télégraphiai : « *Remerciements les plus sincères, mais ne puis accepter.* » (...).

Mais, à cette époque, pendant mon voyage en Finlande, j'avais des loisirs (...).

Au milieu de mes travaux géologiques, certainement fort intéressants, je poursuivais une idée qui parlait plus fortement à mon cœur que la géologie, et qui obsédait mon esprit.

Je voyais quelle somme immense de travail fournissait le paysan finlandais pour défricher le sol et briser les dures mottes d'argile, et je me disais : « J'écrirai, je suppose, la géographie physique de cette partie de la Russie, et j'indiquerai au paysan la meilleure manière de cultiver ce sol. Ici, un extirpateur américain serait inappréciable ; là, certaines méthodes de fumure seraient indiquées par la science... Mais à quoi bon parler à ce paysan de machines américaines, quand il a à peine assez de pain pour végéter d'une moisson à l'autre, quand le fermage qu'il a à payer pour cette terre argileuse devient de plus en plus élevé à

Paysans Russes.



Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

mesure qu'il réussit à améliorer le sol ? Il ronge son biscuit de farine de seigle, dur comme pierre, qu'il cuit deux fois l'an. Avec ce pain il mange un morceau de morue terriblement salée et boit du lait écrémé. Comment oserais-je lui parler de machines américaines quand tout ce qu'il peut produire, il le vend pour payer sa ferme et ses impôts ? Ce dont il a besoin, c'est que je vive avec lui, pour l'aider à devenir le propriétaire ou le libre possesseur de cette terre. Alors il lira des livres avec profit, mais non maintenant. » (...)

La science est une excellente chose. Je connaissais les joies qu'elle procure et je les appréciais peut-être plus que ne le faisaient beaucoup de mes collègues. (...)

Mais quel droit avais-je à ces nobles jouissances, lorsque, tout autour de moi, je ne voyais que la misère, que la lutte pour un morceau de pain moisi ? Tout ce que je dépenserais pour pouvoir m'attarder dans ce monde de délicates émotions, serait infailliblement pris dans la bouche même de ceux qui faisaient venir le blé et n'avaient pas assez de pain pour leurs enfants. Cela devait être pris sur le nécessaire de quelqu'un, parce que la production totale de l'humanité est encore trop peu élevée.

Le savoir est une puissance énorme. Il faut que l'homme sache. Mais nous savons déjà beaucoup de choses ! Qu'adviendrait-il si ces connaissances — et rien que ces connaissances devenaient le bien commun de tous ? La science ne progresserait-elle pas alors par bonds, et l'humanité n'avancerait-elle pas à pas de géant dans le domaine de la production, de l'invention et de la création sociale, avec une rapidité que

Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

Le battage du blé chez les Tchouvaches de la Moyenne Volga.

nous pouvons à peine imaginer aujourd'hui ?

Les masses ont besoin d'apprendre ; elles veulent apprendre ; elles *peuvent* apprendre. (...)

Mais permettez-le leur, mais donnez-leur les moyens d'avoir des loisirs ! Voilà la direction dans laquelle je dois agir, voilà les hommes pour qui je dois travailler. Tous ces discours sonores où il est question de faire progresser l'humanité, tandis que les auteurs de ces progrès se tiennent à distance de ceux qu'ils prétendent pousser en avant, toutes ces phrases sont de purs sophismes faits par des esprits désireux d'échapper à une irritante contradiction.

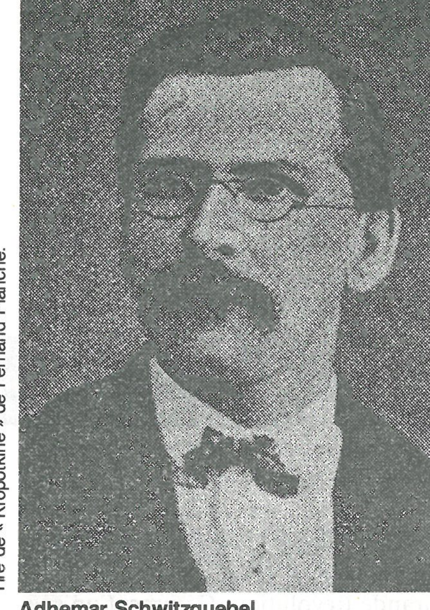
Et voilà comment j'envoyai à la Société de Géographie une réponse négative. (...)

En Suisse

De Neuchâtel j'allais à Sonvilliers. Dans un vallon des monts du Jura se trouve une série de petites villes et de villages dont la population de langue française s'occupait à cette époque exclusivement d'horlogerie : des familles entières travaillaient dans d'étroits ateliers. Dans l'un d'eux, je trouvais un autre homme influent du parti, Adhémar Schwitzguébel, avec lequel je me liai, par la suite, d'une étroite amitié. Il était assis au milieu de jeunes gens qui gravaient des boîtes de montre en or et en argent. On m'invita à prendre place sur un banc ou une table et bientôt nous fûmes tous engagés dans une conversation animée sur le socialisme, le gouvernement ou la suppression de tout gouvernement et sur les congrès en perspective.

Le soir, se déchaîna une violente tempête de neige qui nous aveuglait et glaçait le sang dans nos veines, tandis que nous nous rendions au prochain village. Mais malgré la tempête, une cinquantaine d'horlogers, des gens âgés pour la plupart, arrivèrent des bourgs et des villages voisins — quelques-uns éloignés de plus de dix kilomètres, pour assister à une petite réunion extraordinaire qui avait été fixée pour ce soir-là.

L'organisation même de l'industrie horlogère, qui permet aux hommes de se connaître parfaitement l'un l'autre, et de travailler dans leurs propres maisons, où ils ont la liberté de parler, explique pourquoi le niveau intellectuel de cette population est plus élevé que celui des ouvriers qui passent toute leur vie, et cela dès l'enfance, dans les fabriques. Il y a plus d'indépendance et plus d'originalité chez les ouvriers des petites industries. En outre, l'absence de distinctions entre chefs et membres dans la Fédération Juras-



Tiré de « Kropotkine » de Fernand Planche.

Adhemar Schwitzguebel

sienne faisait aussi que chaque membre de la fédération s'efforçait de se former sur toutes les questions une opinion personnelle et indépendante. Je vis là que les ouvriers n'étaient pas une masse menée par une minorité dont ils servaient les buts politiques ; leurs leaders étaient simplements des camarades plus entreprenants — des initiateurs plutôt que des chefs. La netteté de vue, la rectitude de jugement, la faculté de résoudre des questions sociales complexes, que je constatais chez ces ouvriers, principalement chez ceux qui étaient entre deux âges, firent sur moi une impression profonde ; et je suis fermement convaincu que si la Fédération Jurassienne a joué un rôle sérieux dans le développement du socialisme, ce n'est pas seulement à cause de l'importance des idées antigouvernementales et fédéralistes dont elle était le champion, mais c'est aussi à cause de l'expression que le bon sens des horlogers du Jura avait donné à ces idées. Sans eux, ces conceptions seraient restées longtemps encore à l'état de simples abstractions.

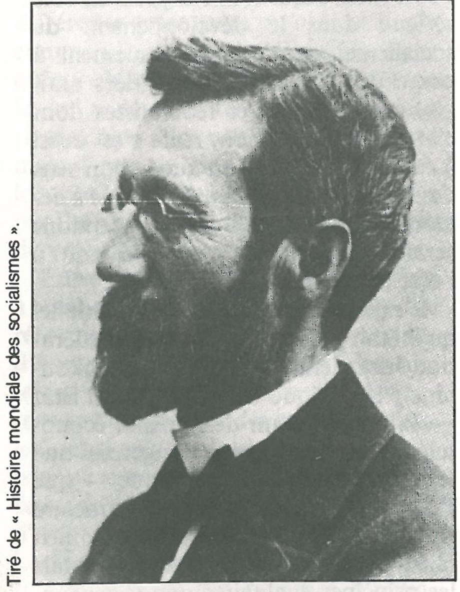
L'exposé théorique de l'anarchie tel qu'il était présenté alors par la Fédération Jurassienne, et surtout par Bakounine ; la critique du socialisme d'Etat — la crainte d'un despotisme économique, beaucoup plus dangereux que le simple despotisme politique — que j'entendis formuler là, et le caractère révolutionnaire de l'agitation, sollicitaient fortement mon attention. Mais les principes égalitaires que je rencontrais dans les montages du Jura, l'indépendance de pensée et de langage que je voyais se développer chez les ouvriers, et leur dévouement absolu à la cause du parti, tout cela exerçait sur mes sentiments une influence de plus en plus forte ; et quand je quittai ces montagnes, après un séjour de quelques jours au milieu des horlogers, mes opinions sur le socialisme étaient fixées. J'étais anarchiste. (...)

Pierre Kropotkine

1789-1793
La Grande révolution

On a peine à évaluer l'apport de Kropotkine à la connaissance de la Grande Révolution. Comment un spécialiste de sciences naturelles et de géographie, militant politique par ailleurs, et russe de surcroît aurait trouvé le temps et la capacité d'étudier la principale révolution française ? Pourtant les faits sont là, *La Grande Révolution* est un ouvrage essentiel, salué à sa sortie en 1909 et qui reste largement valable.

Kropotkine était déjà reconnu pour ses travaux lors du centenaire de la Révolution française et des historiens officiels, comme Aulard, ne manquaient pas de lui rendre hommage tout comme à James Guillaume (auteur du livre *Etudes révolutionnaires*, plus événementiel). Sans s'attarder


Tiré de « Histoire mondiale des socialismes ».

James Guillaume en 1900.

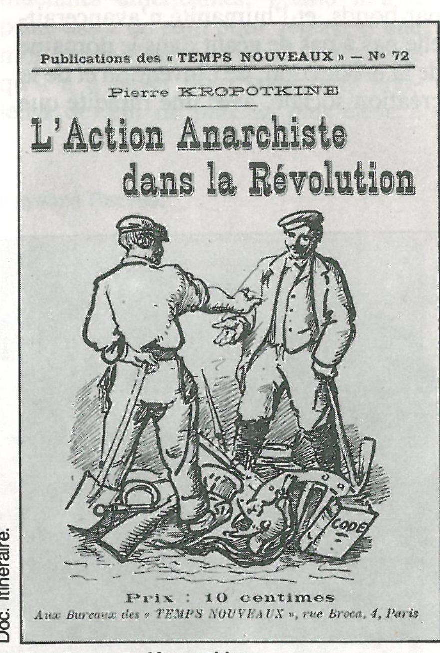
sur la correspondance, on peut se faire une idée du travail minutieux de Kropotkine par la lecture de ses brochures. Dans *L'esprit de révolte*, paru en 1881, il écrit par exemple « *Quant aux insurrections qui précédèrent la révolution et se succédèrent pendant la première année, le peu que j'ai pu en dire dans cet espace restreint est le résultat d'un travail d'ensemble que j'avais poursuivi en 1877 et 1878 au British Museum et à la Bibliothèque nationale, travail que je n'ai pas encore terminé, et où je me proposais d'exposer les origines de la révolution et d'autres mouvements en Europe* »(1). Kropotkine donne fréquemment des bibliographies sur la Révolution mais conseille d'aller aux sources. « Il n'y a qu'un moyen, celui de s'adresser aux archives ou, malgré l'extermination des papiers féodaux, ordonnée par la Convention, on finira certainement par trouver des faits très importants »(1).

Dès le début, Kropotkine se place parmi « *ceux qui cherchent les faits et non les conclusions formulées d'avance* »(2). En 1893 paraît une brochure de 39 pages, *La Grande Révolution* qui est une ébauche du futur livre. Celui-ci est publié en 1909 chez Stock (749 pages). Notons que Kropotkine ne cessera de parsemer ses essais théoriques de réflexions sur 1789 comme dans *L'action anarchiste dans la révolution* et ne considérera jamais son travail achevé. Au soir de sa vie, en 1918, il écrit encore de Russie : « *J'ai les yeux très fatigués par la correction des épreuves de* Mémoires d'un révolutionnaire *et de* La Grande Révolution ».

Le résultat est à la hauteur de la tâche, le livre a été salué par les révolutionnaires les plus divers. Aujourd'hui encore, il est tout à fait solide sur le plan scientifique, dans les limites où l'Histoire peut être une science. Nous n'avons pas l'intention de faire ici la paraphrase de *La Grande Révolution*, ou même de le résumer. Il nous semble plus intéressant de tenter d'en dégager les grands axes de réflexion et de les comparer avec les recherches plus récentes sur la Révolution.

Les raisons de l'intérêt de Kropotkine sont évidentes : le mouvement ouvrier de la seconde moitié du XIXe siècle est encore imprégné par le souvenir de 1789 (et de 1793). Que l'on songe, par exemple, aux multiples références que fait la Commune de 1871 (tout en affichant aussi des idées plus novatrices). Kropotkine n'hésite pas à souligner les prolongements de 1789 dans la Première Internationale : « *Il y a filiation directe depuis les Enragés de 1793 et le Babeuf de 1795 jusqu'à l'Internationale* »(3).

Le théoricien anarchiste va plus loin. Si la Révolution française n'a pas vraiment atteint le radicalisme souhaité, dans la pratique elle s'est rapprochée à certains moments de nos idées. « *On voit que les principes anarchistes qu'exprima quelques années plus tard Godwin, en Angleterre, datent déjà de 1789, et qu'ils ont leur origine, non dans des spéculations théoriques, mais dans les* faits *de la* Grande Révolution »(4). Cette tendance à annexer des événements qui ont eu lieu avant la naissance du mouvement anarchiste (5) se retrouve chez Jean Grave ou Proudhon. On peut la discuter car ne risque-t-on pas ainsi de manquer de recul et de ne pas tenir compte du contexte de l'époque ? L'historien moderniste F. Furet ne manque pas d'expédier Kropotkine en une simple note de



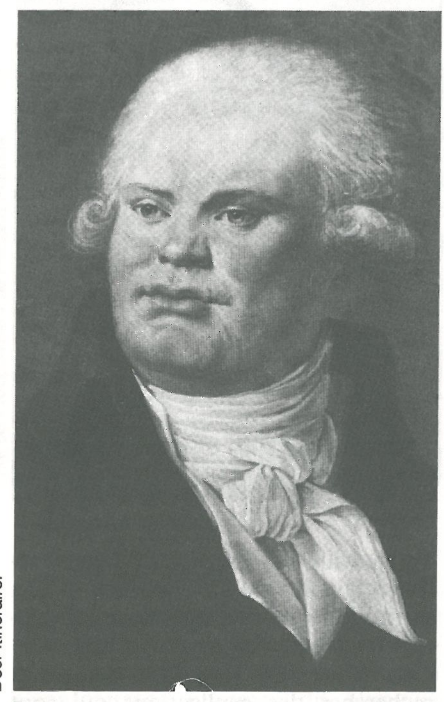
Doc. Itinéraire.

Brochure de Kropotkine.

(1) *L'Esprit de révolte*, in *Paroles d'un révolté*, Paris, Flammarion, 1978, p. 209.
(2) *Paroles d'un révolté*, op. cit., p. 210

(3) *La Grande Révolution*, Paris, Stock, 1909, p. 743
(4) *La Grande Révolution*, op. cit., p. 239.
(5) Godwin, à supposer qu'il soit le vrai fondateur de l'anarchisme comme le pense Kropotkine, écrit en Angleterre en 1793 et n'est qu'un précurseur.

bas de page : « *La référence "maternelle" est courante au XIX[e] siècle, on la trouve notamment chez Michelet et Kropotkine* »(6). Sans s'attarder sur ce que cette place donnée à Kropotkine a de condescendant, il faut combattre ce genre d'argument. Contrairement à toute une tradition républicaine chez les historiens qui considèrent la Révolution comme un « bloc » (le mot est de Clémenceau), Kropotkine ne traite pas ceux qui critiquent 1789 ou 1793 de parti-pris anti-national ou de contre-révolutionnaires. Bien au contraire, il ne cesse de critiquer les horreurs de la dictature jacobine tout comme la politique des notables. Ainsi, à propos de la Vendée qui semble être aujourd'hui la panacée de la polémique historique, Kropotkine écrivait déjà en 1914 : « *Les jacobins... donnaient le coup de grâce à la possession communale du sol, ils faisaient des lois draconiennes contre les Vendéens par milliers plutôt que de se donner la peine de comprendre leurs institutions populaires* »(7). Kropotkine ne cherche pas non plus à trancher entre Danton et Robespierre ou tout autre tribun, il préfère une analyse en profondeur. Son but, il l'explique très clairement : « *L'histoire parlementaire de la Révolution, ses guerres, sa politique et sa diplomatie ont été étudiées et racontées dans tous les détails. Mais l'histoire* populaire *de la Révolution reste encore à faire. Le rôle du peuple des campagnes et des villes dans ce mouvement n'a jamais été raconté ni étudié dans son entier* »(8). L'intention de Kropotkine est de faire progresser la connaissance historique, dans une perspective révolutionnaire.


Doc. Itinéraire.

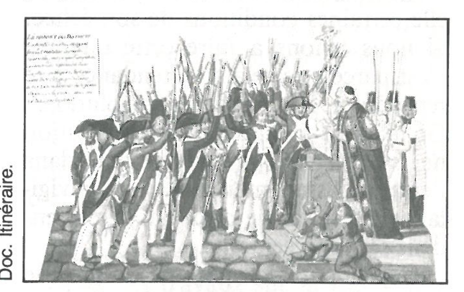
Danton

Il souligne le rôle trop négligé à son avis de la paysannerie. Pendant la Révolution anglaise, les paysans n'eurent pas l'audace de leurs successeurs français. C'est pourquoi l'Angleterre se limita à admettre les libertés individuelles, tout en réduisant les paysans à la misère par le consensus économique entre noblesse et bourgeoisie. Il en alla tout autrement en France : « *Le soulèvement des paysans pour l'abolition des droits féodaux et la reprise des terres communales, enlevées aux communes villageoises depuis le XVIII[e] siècle par les seigneurs laïques et ecclésiastiques,* c'est l'essence même, c'est le fond de la Grande Révolution. *Là-dessus vient se greffer la lutte de la bourgeoisie pour ses droits politiques. Sans cela, la révolution n'eût jamais eu la profondeur qu'elle atteignit en France* »(9).

Un processus de grignotement des terres communales (c'est-à-dire possédées par la communauté) avait commencé sous la monarchie, soit par endettement des communautés, soit par expropriation. La révolution bourgeoise voulut leur donner le coup de grâce. Le 1[er] août 1791, l'Assemblée autorisa la mise en vente de ces terres qui furent souvent raflées par les notables mais cela entraîna des luttes, celle des paysans pauvres contre les riches et même celle de villages contre les acheteurs venus des villes. Certaines études sont venues confirmer la thèse de Kropotkine. Nous nous permettons de préciser que ce mécontentement social a certainement joué dans le développement de la contre-révolution chouanne ou auvergnate dirigée contre les villes. Si les paysans luttèrent pour défendre leurs solidarités, ils contribuèrent aussi à détruire les droits féodaux. Car, comme le montre l'analyse des cahiers de doléances, la noblesse était prête à sacrifier ses privilèges de rang devenus archaïques mais pas ceux touchant à la terre(10). Il fallut l'irruption des paysans dans le cours révolutionnaire. Cet aspect a été longtemps négligé par les historiens pour qui le combat rural ne pouvait être que « dépassé », non inscrit dans le « sens de l'histoire ». Il est vrai que l'ostracisme que subit Kropotkine au XX[e] siècle chez les universitaires — ses contemporains étaient plus ouverts — a contribué à ce retard. On attribue, par exemple, la découverte de la « voie paysanne » au marxiste Georges Lefebvre entre 1924 et 1933 (« *On connaît le thème essentiel de l'œuvre de G. Lefebre en matière d'histoire agraire : l'existence, dans le cadre de la Révolution française, d'une révolution paysanne autonome par ses origines et ses procédés, par ses crises et ses résultats* »(11)), alors que Kropotkine ne disait pas autre chose des années auparavant ! Sans se faire des défenseurs acharnés du droit d'auteur, il serait bon que le penseur anarchiste retrouve la place qui lui est due.

Il est certain que le rôle des communautés villageoises doit être nuancé selon les régions. Kropotkine, lui-même, ne fait pas de généralisation : « *Tout cela, bien entendu, avec l'infinie variété des situations dans les diverses parties de la France* ». Le prolongement de la recherche de Kropotkine serait d'établir une géographie complète des situations paysannes dans la révolution.

Dans les villes, il y eut également un mouvement populaire moins radical peut-être, selon Kropotkine, mais qui s'est incarné dans la « révolution communaliste ». Evidemment il ne faut pas généraliser, Kropotkine cite surtout Paris et l'est de la France. Le 13 juillet, Paris s'était donné sa commune. Les assemblées locales d'électeurs prirent l'initiative de s'organiser sans attendre une loi municipale de la Convention. Les districts, complétés par les sections, se mirent à gérer une partie de la ville. « *Les districts devaient disparaître. Mais ils restèrent et s'organisèrent eux-mêmes, de leur propre initiative, comme organes permanents de l'administration municipale, en s'appropriant diverses fonctions et attributions qui appartenaient auparavant à la police, ou à la justice, ou bien encore à différents ministères de l'Ancien Régime* »(12). C'est ainsi que la Commune nommait les juges, répartissait l'impôt. Ce fut elle l'âme du 10 août 1792 qui renversa la monarchie. Cependant, il faut nuancer l'analyse un peu optimiste de Kropotkine qui fait de la Commune « *le vrai foyer et la vraie force de la révolution,*


Doc. Itinéraire.

Le serment des Districts.

(6) *Penser la Révolution française,* Paris, Gallimard, 1986, p. 118.
(7) *L'action anarchiste dans la révolution*, in *Oeuvres*, Paris, Maspéro, 1976, p. 273.
(8) *La Grande Révolution*, op. cit., p. 5.
(9) *La Grande Révolution*, op. cit., p. 124.
(10) L'historien moderniste G. Chaussinand-Nogaret est obligé de le reconnaître dans *La noblesse au XVIII[e] siècle*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 225, malgré son exhaltation du consensus social.
(11) A. Soboul, *Comprendre la Révolution*, Paris, Maspéro, 1981, p. 310.
(12) *La Grande Révolution*, op. cit., p. 234.

celle-ci ne conserva sa vigueur qu'autant que vécut la commune »(12). C'est vrai dans son principe, mais assez différent du point de vue social. Si la commune de l'An II (après le 10 août) se démocratisa dans sa composition sociale, l'intelligentsia jacobine rafla tous les postes-clés. G. Rudé note que « *les avocats et les journalistes, bien qu'en minorité, détenaient les postes importants* »(13), ce qui eut pour conséquence que « *à part les droits politiques formels, les sans-culottes avaient peu bénéficié de la révolution d'août. La nouvelle Commune, qui avait dirigé l'insurrection avec leur participation active, n'était pas de leur création ni créée à leur image* »(13).

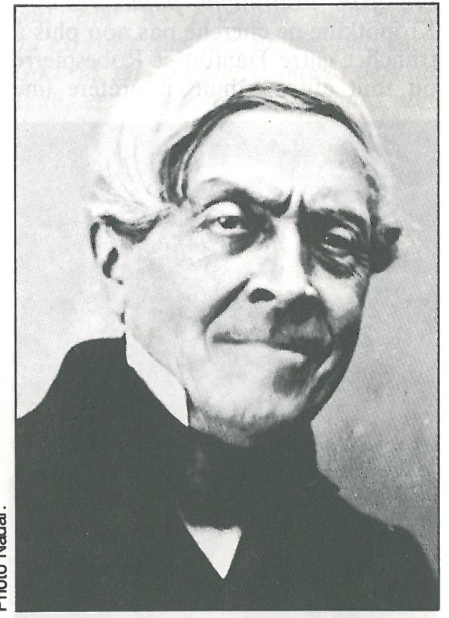
Une minorité de la Commune suivait Jacques Roux pour défendre les revendications populaires(14). La dictature de Robespierre s'accompagna d'un noyautage, les derniers responsables furent d'une médiocrité rare mais dociles. Ce fut d'ailleurs la seule structure qui prit parti pour Robespierre lors de sa chute. Quant aux sans-culottes, privés de la Commune puis des clubs, ils tentèrent d'échapper à l'appareil jacobin en développant les sociétés sectionnaires qui cherchèrent à se fédérer jusqu'à leur dissolution au printemps de l'An II. Kropotkine remarque avec justesse l'influence nocive de l'Etat. Le pouvoir limita les assemblées de sections, retira les fonctions administratives mais il tendit à faire de la lutte de l'Etat contre la Commune une lutte extérieure. Il faut bien admettre que celle-ci fut aussi victime de son recrutement social et de son auto-bureaucratisation, portant en elle certaines conditions de son échec. Si nous tenons à faire cette nuance, c'est parce que cela a eu tendance à se reproduire lors d'autres révolutions. Or la force créatrice d'une révolution ne se trouve pas seulement dans l'enthousiasme, mais aussi dans la vigilance à l'égard de ceux qui se prétendent ses représentants.

Cependant Kropotkine n'idéalise pas les idées de 1789 : « *Tandis que, chez la bourgeoisie instruite, les idées d'affranchissement se traduisaient par tout un programme d'organisation politique et économique, on ne présentait au peuple que sous la forme de vagues aspirations les idées d'affranchissement et de réorganisation économiques. Souvent ce n'étaient que de simples négations. Ceux qui parlaient au peuple ne cherchaient pas à définir la forme concrète sous laquelle ces desiderata ou ces négations pourraient se manifester. On croirait même qu'ils évitaient de préciser. Sciemment ou non, ils semblaient se dire :* "A quoi bon parler au peuple de la manière dont il s'organisera plus tard ! Cela refroidirait son énergie révolutionnaire, qu'il ait seulement la force de l'attaque, pour marcher à l'assaut des vieilles institutions. Plus tard on verra comment s'arranger". *Combien de socialistes et d'anarchistes procèdent encore de la même façon !* »(15).

Kropotkine étudie ces défauts idéologiques en citant les textes radicaux qui circulaient dans le peuple. A l'époque où Kropotkine écrit, on ne connaît pas Jacques Roux, Varlet, Claire Lacombe ou Sylvain Maréchal (et encore mal aujourd'hui, malgré les efforts méritoires d'historiens comme Dommanget). Dans *La Grande Révolution*, il nous les fait découvrir avec la documentation dont il dispose mais en se situant dans le débat sur les tendances primitives de « communistes » ou « anarchistes » (comme Sylvain Maréchal) qui seraient apparues en 1789. Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin d'établir un héritage. Depuis Kropotkine, le mouvement libertaire a de véritables points de référence, comme l'Ukraine ou l'Espagne 36. La Grande Révolution nous intéresse comme leçon et plus tellement comme filiation ! De toute façon, malgré sa méthodologie, Kropotkine reconnaît les faiblesses théoriques des militants de 1789. Le principal intérêt, note-t-il, c'est que certains comme les Enragés se radicalisaient dans l'action et non par des spéculations théoriques gratuites. Mais ce ne fut pas suffisant, « *tandis que la bourgeoisie marchait d'un pied ferme et décidé à la constitution de son pouvoir politique dans un Etat qu'elle cherchait à modeler à ses intentions, le peuple hésitait* »(15).

Au moment de tirer le bilan de la Grande Révolution, Kropotkine retient des aspects positifs. Il y a tout d'abord l'abolition du pouvoir absolu, la fin de l'arbitraire royal (qui n'est plus une base sociale). Proudhon avait lui aussi insisté sur cet acquis indiscutable de 1789(16). Mais ce qui semble tout aussi important à Kropotkine et dont on a oublié les conséquences pour le XIXe siècle, c'est l'abolition du servage. « *L'élan avait été donné et l'institution du servage avait reçu un coup mortel. On l'abolit en Italie et en Espagne, malgré le triomphe temporaire de la réaction. Grièvement atteint en Allemagne dès 1811, il disparut définitivement en 1848. La Russie se vit forcée d'émanciper ses serfs en 1861, et la guerre de 1878 mit fin au servage dans la péninsule des Balkans (...) Les historiens négligent ce fait. Plongés dans les questions politiques, ils n'aperçoivent pas l'importance de l'abolition du servage, qui est cependant le trait essentiel au XIXe siècle. Les rivalités entre nations et les guerres qui en furent la conséquence, la politique des grandes puissances, dont on s'occupe tant, tout cela dérive d'un grand fait : l'abolition de la servitude* »(17).

Malgré les réactualisations que l'on doit faire à lœuvre de Kropotkine (et qu'il n'a cessé de faire de son vivant), il faut connaître son apport. Kropotkine a longuement mûri cette étude générale de la Révolution française, tâche difficile en raison de la complexité de l'événement. Avec le recul, on s'aperçoit qu'il a été plus novateur, qu'il est moins dépassé que Michelet, Jaurès ou


Photo Nadar.

Michelet

Tocqueville par exemple. Sa perspective originale, la voie populaire et non institutionnelle de *La Grande Révolution* en fait encore un livre d'initiation. Cela n'empêche pas de continuer à rechercher des explications qui sont autant d'enseignements pour le mouvement révolutionnaire. A l'approche du bicentenaire, il reste un esprit de communion — même minimal — chez les démocrates. Mais les enjeux de 1789 se sont un peu atténués. On peut enfin débattre, critiquer sans se faire museler pour crime de lèse-nation. Kropotkine avait d'ailleurs commencé à le faire, mais avec les contraintes de son époque. 1789 n'est plus pour nous que ce qui aurait pu être. L'Histoire continue.

Yves Blavier

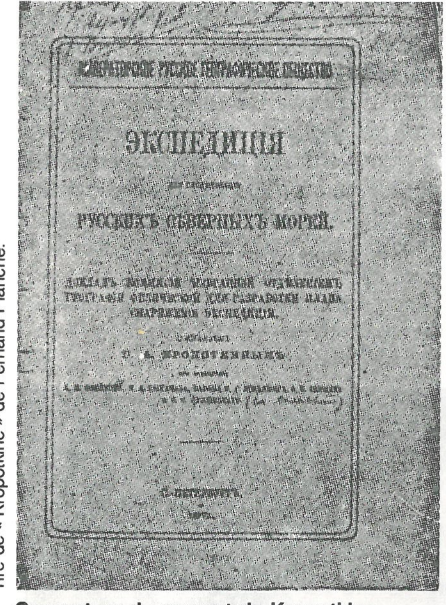
(13) G. Rudé, *La foule dans la Révolution française*, Paris, Maspéro, 1982, p. 135.
(14) Le 1er juillet 1793, la Commune condamna l'action de Roux et des Enragés qui furent arrêtés en septembre. Ce mois-là, la Commune donna l'ordre de réprimer une manifestation d'ouvriers du bâtiment en grève.

(15) *La Grande Révolution*, op. cit., pp. 17-18.
(16) *La révolution de 89 forme positivement une ère nouvelle dans le droit et dans l'histoire*, corr. XII, 7, cf. B. Voyenne, *Proudhon et la révolution*, Paris, Atelier Proudhon, 1986, pp. 8-13.

(17) *La Grande Révolution*, op. cit., p.741.

Kropotkine :
Un géographe novateur

Le théoricien et le militant anarchiste Pierre Kropotkine (1842-1922) fut un géographe réputé, comme son compagnon Elisée Reclus (1830-1905). Leurs contributions furent cependant oubliées par leurs pairs scientifiques. Les raisons en sont multiples, liées d'une manière générale à leur engagement politique.


ЭКСПЕДИЦІЯ
РУССКИХЪ СѢВЕРНЫХЪ МОРЕЙ.

Couverture du rapport de Kropotkine à la Société de géographie.

Tiré de « Kropotkine » de Fernand Planche.

Reclus reste le plus connu des deux parmi les géographes d'aujourd'hui. Il le doit à son œuvre immense, davantage consacrée à la géographie qu'à l'anarchisme proprement dit. Non que Kropotkine ait moins écrit : mais, incontestablement, ses travaux échapent à un champ académique trop précis. Kropotkine avait une marge de manœuvre beaucoup plus grande. Il fut moins soumis aux exigences des universitaires ou des éditeurs que Reclus (qui pratiqua de fait une certaine auto censure). Son objectif était donc plus large, politico-scientifique : « *Donner une base scientifique à l'anarchisme par l'étude des tendances apparentes dans la société qui puissent indiquer son évolution ultérieure* » (1905).

Plus que chez Reclus, on peut difficilement séparer chez Kropotkine la théorie géographique de la théorie anarchiste. C'est ce qui a accéléré sa marginalisation scientifique. C'est aussi ce qui en fait aujourd'hui toute la richesse, au moment où le champ de la réflexion épistémologique est définitivement ouvert à celui des idées politiques.

Du coup, Pierre Kropotkine est redécouvert par un certain nombre de chercheurs qui se revendiquent de la *géographie radicale.* A tel point que l'un des plus connus d'entre eux, Richard Peet, lui dédie un livre (« *Radical Geography* », 1977).

Une vision géographique élargie

– De la géographie physique classique...

La formation initiale de Kropotkine est celle de la géographie physique. Elle s'accomplit en trois temps : d'abord sur le terrain au cours de son séjour en Sibérie en tant qu'aide de camp du gouverneur militaire de la région, de 1862 à 1867. Ensuite à Saint-Pétersbourg auprès de la Société russe des géographes, dont il refuse d'ailleurs le poste de secrétaire en 1874 par respect pour son engagement politique récent. Enfin, lors de son exil en Europe à partir de 1876, il continue d'écrire des articles sur la question, notamment par l'intermédiaire des géographes anglais avec lesquels il est très lié. Il n'adhère pas pour autant à la Royal Geographical Society (rien que le titre !).

Selon le géographe S.R. Potter, l'apport théorique de Kropotkine est triple dans le domaine de la géographie physique : l'orographie asiatique (Kropotkine suppute même l'existence d'un archipel dans l'océan Arctique qui sera confirmée), la dessication eurasienne et la glaciation. Pour la géographe Olga Alexandrovskaya, « *Kropotkine peut à bon droit être considéré comme le fondateur de la "théorie glaciaire", c'est-à-dire la théorie de la glaciation quaternaire continentale (...) Sa section "Sur les fondements de l'hypothèse de la période glaciaire" dans les* Etudes sur la période glaciaire *est de première importance scientifique (...) Son analyse d'ensemble est encore valide aujourd'hui* ».

– ...à la géographie humaine pluridisciplinaire...

La collègue soviétique est beaucoup plus discrète sur les autres aspects géographiques des travaux de Kropotkine. Car celui-ci ne s'en tient pas seulement à une approche étroitement géophysique. Sa vision est large.

Il répugne même à tout étiquetage formel. C'est particulièrement net dans l'article pédagogique qu'il écrit sur « L'enseignement de la physiographie » (1893, *Geographical Journal*). Partant du concept et de la discipline proposés par Huxley (la physiographie : une sorte de sciences naturelles complètes), il en arrive finalement à la géographie pure et simple, même s'il privilégie, dans ce cas précis, l'aspect géo-physique.

Le cadre où Kropotkine publie ses travaux montre bien, au-delà du thème proprement dit, qu'il a une approche globale des choses. Des écrits comme *L'aide mutuelle*, *Champs, usines et ateliers* ou *La science moderne et l'anarchie*, plus connus des anarchistes que ses écrits classiquement géographiques, sont d'abord publiés dans la revue scientifique, pluridisciplinaire et libérale *Nineteen Century*, aux côtés d'articles sur « Les ressources du Canada ». Ils seront ensuite réédités sous forme de livre.

Avec ses travaux sur la Révolution française ou sur les communes du Moyen Age, Kropotkine pourrait être considéré comme un historien. Avec ses travaux sur l'entraide dans les communautés animales, il pourrait être considéré comme biologiste. Avec ses écrits de propagande : essayiste, politologue. Avec son *Ethique* : philosophe. Kropotkine est tout cela mais ce qui fait indiscutablement le lien, c'est son approche géographique, son souci constant de localiser, spatialiser les phénomènes, d'établir concrètement le lien entre l'homme et la nature. Là où les marxistes échouent à force d'historicisme absolu, de moulinette dialecticienne et de déterminisme géographique posé comme condition préalable

(la forme sociale dépend du mode de production, lequel est déterminé par « l'environnement naturel », cf. Marx dans *Le Capital*), Kropotkine réussit une approche inter-relationnelle.

Il se fonde sur la méthodologie scientifique fondamentale dite inductive/déductive (traitements des faits, élaboration d'une théorie, vérification, réutilisation ; cf. le célèbre pasage dans *La science moderne et l'anarchie*, 1913). Il opère un va-et-vient constant entre la diversité et la similitude des faits, ce qui lui permet d'établir des typologies géographiques : « *La première chose qui frappe le géographe lorsqu'il regarde la Terre comme un tout, ce n'est pas tant la diversité des paysages et leurs caractères particuliers que les types bien définis de certains types de paysages et de vues* » (*On the teaching of physiography*, 1893).

– ...et globale.

« *Le divorce entre les sciences humaines — l'histoire, l'économie, la politologie, la morale — et les sciences naturelles fut entièrement accompli par nous-mêmes, surtout au cours de notre siècle, et par l'école qui garde les étudiants de l'Homme en totale ignorance de la Nature, les étudiants de la Nature en ignorance de l'Homme. Cette séparation artificielle disparaît cependant chaque jour. Nous retournons à la Nature. Nous retournons à l'esprit des Grecs qui considéraient l'Homme comme une partie du Cosmos, vivant la vie comme un tout et trouvant le plus grand bonheur dans cette vie* » (ibid.).

Kropotkine ajoute plus loin : « *Les géographes ont particulièrement contribué à détruire les écrans qui séparaient les deux branches de la science, isolées l'une de l'autre par l'Université* ». Et de citer Humboldt et Reclus. Pour Kropotkine, c'est la géographie qui opère le lien nécessaire. Non pas la synthèse desséchante et impossible des marxistes (comme l'a si bien démontré Proudhon avec sa dialectique sérielle), mais la richesse et la globalité du réel.

La conception fondamentale des rapports entre l'homme et la nature

Bob Galois a donc entièrement raison lorsqu'il appréhende la géographie de Kropotkine d'après la conception que celui-ci a de la nature. Il est cependant délicat de lui attribuer après-coup des qualificatifs comme « organiciste » ou « holiste » qui sont anachroniques et qui renvoient à des terminologies scientifiques — et des querelles d'école — particulières.

La question des rapports entre la nature et l'homme (l'individu, la société) est fondamentale dans toutes les sciences, et singulièrement en géographie où elle constitue le premier domaine empirique. C'est de ses observations sur le terrain, sur les populations animales en Sibérie, que Kropotkine acquiert l'intuition de « l'aide mutuelle » (ou « entraide ») comme facteur d'évolution. Il développera cette théorie par la suite en l'étendant du règne animal au règne humain.

– Une nature sociale et morale.

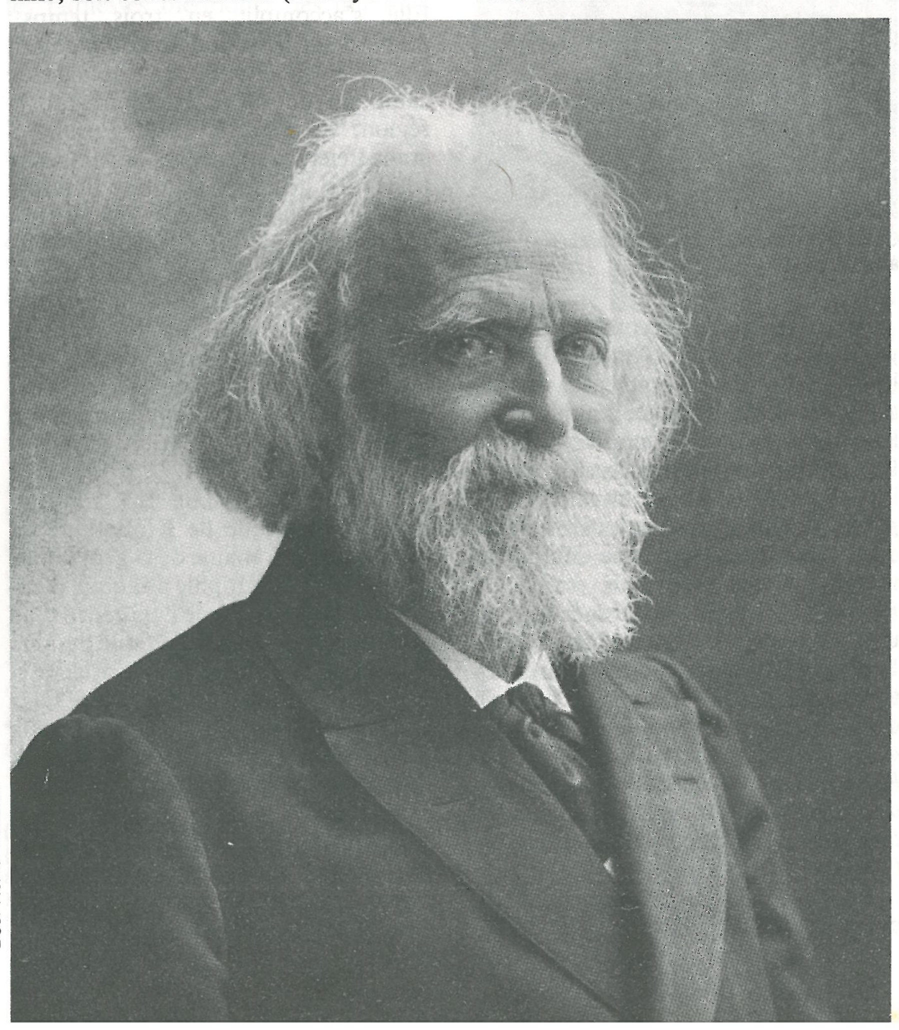
Pour Kropotkine, la nature n'est ni bonne ni mauvaise, elle est. Elle est d'abord sociale. « *Loin d'avoir été créée par l'homme, la société existait bien avant l'homme, chez les animaux* » (*La science moderne et l'anarchie*, 1913, p. 40). « *L'homme n'a pas créé la société. La société est antérieure à l'homme.* » (*L'Etat, son rôle historique*, 1906). Elle est en quelque sorte « naturelle ».

Kropotkine définit ainsi le cadre bio-géographique de l'individu et de la société. Il ne fait pas des trois éléments des oppositions irréductibles mais des champs de force. Il précise d'ailleurs que l'accent mis sur l'entraide ne signifie pas qu'il n'y ait pas d'autres facteurs d'évolution. C'est un contrepoids aux théories élitistes de « la lutte pour la vie » que certains zélateurs avaient tiré, en la déformant, de la théorie darwinienne et avaient appliqué à la société humaine.

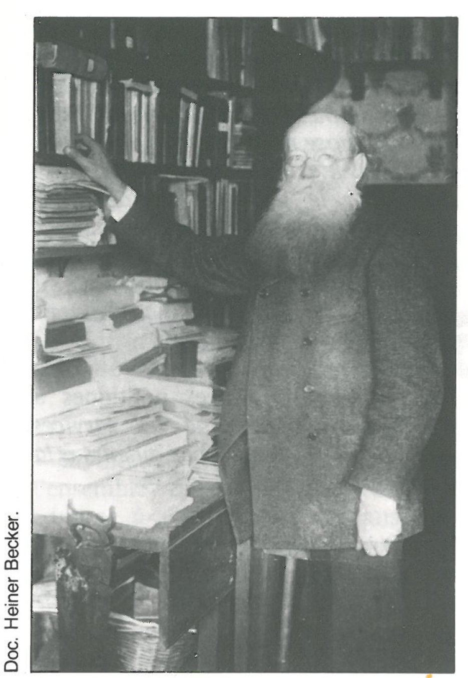
De nombreux chercheurs contemporains ont confirmé la thèse de Kropotkine, soit consciemment (Ashley Montagu), soit inconsciemment (M. Wheeler, Emerson, R. Tocquet) — sous des termes parfois différents comme « coopération » (W.C. Allee, zoologiste), « altruisme » (R.L. Trivers, généticien), « appétition sociale » (E. Rabaud, biologiste), « harmonie naturelle et principe de coexistence » (Imanashi Kenji, biologiste et anthropologue) — pour ne citer que ceux-là.

Plus que de rapports homme-nature chez Kropotkine, il faudrait donc parler, en reprenant la magnifique expression d'Elisée Reclus, de « *nature prenant conscience d'elle-même* » à propos de l'homme. L'homme est à la fois un sujet et un objet de la nature. Leur fonctionnement est similaire. De même que toutes les transformations de la nature ont des impacts sur chacun de ses éléments, tous les actes de l'homme sont interdépendants de ses autres actes et ont des répercussions sur la société entière. La conséquence est claire sur le plan politique : « *Il est impossible de réformer une chose sans altérer l'ensemble* » (*La conquête du pain*, 1912), « *c'est en considérant la société comme un tout, que tout service intimement connecté qu'elle rend à un individu est un service rendu à la société toute entière* » (« The coming anarchy », *Nineteenth Century* , août 1887).

Elisée Reclus



Doc. Heiner Becker.


Doc. Heiner Becker.

Pierre Kropotkine

– Relativité du déterminisme géographique.

Concrètement, les activités humaines ne sont donc que partiellement guidées par les conditions physiques. C'est en dernière instance l'homme (individu ou société) qui décide, d'autant plus que progressent les connaissances scientifiques et techniques.

« *Au cours de cette évolution, les produits naturels de chaque région et ses conditions géographiques seront sans doute* l'un *des facteurs qui détermineront le caractère des industries qui s'y développeront. Mais (...) nous nous apercevons qu'en fin de compte c'est le facteur* intellectuel *(l'esprit d'invention, la faculté d'adaptation, la liberté, etc.) qui domine les autres.* » Dans *Champs, usines et ateliers* (1901), d'où est tiré cet extrait, Kropotkine ne cesse de développer de manière sous-jacente cette problématique : il n'y a pas de déterminisme géo-physique absolu. Avec sa conséquence : le malthusianisme tel qu'il est conçu par les classes dirigeantes n'est qu'une conséquence de la désorganisation économique, écologique et géographique actuelle. Il n'a pas fondamentalement lieu d'être.

La commune et la fédération, unités géographiques

La thèse principale de *Champs, usines et ateliers* vise la division socio-spatiale du travail. Ajouté aux précédents, cet aspect fait de l'ouvrage une référence préférentielle des géographes radicaux, soucieux d'équilibres régionaux et d'aménagement égalitaire du territoire. C'est le cas de Richard Peet et, surtout, de Myrna Margulies Breitbart.

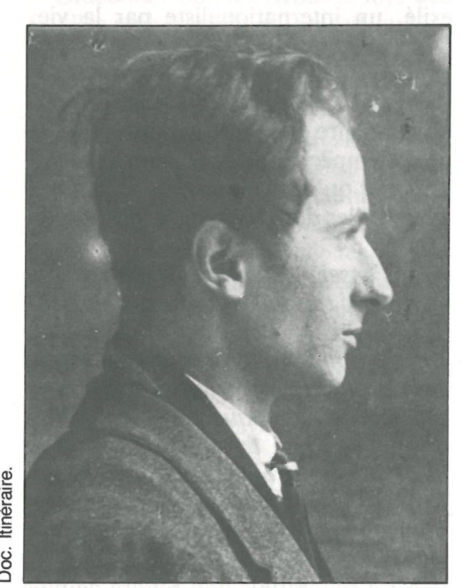
D'une manière générale, l'œuvre kropotkinienne est traversée par l'attaque contre la division socio-spatiale du travail et par ses incidences sur la décentralisation, le communalisme, le fédéralisme.

• La commune n'est rien sans la fédération.

Pour Kropotkine, l'unité sociale et spatiale minimale (unité géographique dans le langage contemporain), c'est la commune. Là, l'organisation autogestionnaire élimine non seulement l'extorsion de la plus-value faite par le patronat mais également le système qui en est à l'origine grâce à une organisation fondée sur la consommation, une production supprimant au maximum la dichotomie entre agriculture et industrie, et s'appuyant sur l'autosuffisance, sur la circulation de l'information.

La commune kropotkinienne est le fondement d'un système décentralisé. Mais sans le relais fédéraliste, elle n'est rien. Ce relais opère à trois niveaux : fédération économique (l'idée de Proudhon, réactualisée sous sa forme de tactique révolutionnaire par l'organisation syndicale), fédération communale (ou géographique) et fédération de groupes affinitaires (dans le domaine de la science, de la culture, etc.).

Contrairement à ce qu'interprètent certains géographes (Richard Peet, K.R. Olwig, voire M. M. Breitbart), le système kropotkinien n'est pas que décentralisation. La relation centre-périphérie fonctionne dans les deux sens, suivant le principe cher à Bakounine. Camillo Berneri ne s'y est pas trompé lorsqu'il intitule son livre : *Pierre Kropotkine, fédéraliste* (1949). Affirmer, comme le fait le géographe Edward Relph, que Kropotkine « *fut l'un des premiers et plus forts avocats de l'Etat minimum* » est donc un non-sens vis-à-vis de cet an-archiste. Cette interprétation, placée entre des références à l'anarcho-capitaliste Robert Nozick et au jésuite défroqué Ivan Illitch, témoigne d'une confusion idéologique. Elle dénote la force des théories réactionnaires du « *small is beautiful* ».


Doc. Itinéraire.

Camillo Berneri

• La commune kropotkinienne enracinée dans l'histoire.

Kropotkine inspirera les analyses ou les utopies urbanistes de plusieurs personnalités : Patrick Geddes (1854-1932, qui fréquentait Reclus et Kropotkine ; influencé, d'après W. Iain Stevenson, par la théorie de l'entraide, en particulier dans son livre *Cités en évolution*, et par l'ouvrage *Champs, usines et ateliers*), Lewis Mumford (né en 1895, qui se réfère au communalisme médiéval et, surtout, au même ouvrage), Paul et Percival Goodman, Ebenezer Howard (1850-1928) et ses « cités-jardin ». A cette importante différence prêt que souligne avec justesse M. M. Breitbart : « *Kropotkine ne croyait pas que les transformations spatiales pussent se substituer à la révolution sociale* ».

La théorie communaliste (et fédéraliste) de Kropotkine n'est pas pur idéal ou théorie abstraite. Elle est enracinée dans une analyse de l'histoire. C'est sa force. Dans pratiquement tous ses écrits (en dehors des textes spécialisés en géographie physique), Kropotkine n'eut de cesse de se référer à la grande époque des associations libres du Moyen Age européen et de les étudier : communes, guildes, jurandes, hanses, conjurations, franchises, mutualités, chartes municipales, bref les mille et unes formes de regroupement social libre et volontaire.

Contrairement à ce que pensent de nombreux chercheurs (même s'il y a un changement récent grâce à l'effort de certains médiévistes), le Moyen Age n'est pas une période d'obscurantisme pour Kropotkine. Un Kropotkine d'ailleurs partagé entre son admiration pour la philosophie des Lumières (précurseur selon lui de la science moderne) et pour la commune médiévale (précurseur de l'organisation libertaire future, en tout cas réincarnée par certaines réalisations de la Révolution française, cf. ses nombreux travaux à ce sujet, voire par la Première Internationale).

• La géographie de l'Etat, la conception du progrès.

L'approche de Kropotkine semble donc plus celle d'un historien mais elle reste géographique à deux niveaux : dans la conception du progrès et dans celle de l'Etat.

Pour Kropotkine, la réapparition de

l'Etat (sur le modèle de son ancêtre : l'empire romain) est relativement récente (au XVI[e] siècle précise-t-il dans *La science moderne et l'anarchie*). Elle se fait au détriment du communalisme médiéval. Historiquement épisodique, bio-géographiquement superfétatoire (la théorie de l'entraide), moralement condamnable (les conséquences éthiques de l'entraide au niveau politico-sociétaire), l'Etat n'est pas justifiable. Il est condamnable.

Pire, il est déjà condamné. Le progrès va dans un autre sens. On peut bien sûr douter que cette vision parousiaque qui fait paradoxalement écho au matérialisme dialectique historique des marxistes (l'inéluctabilité du socialisme). Malatesta avait d'ailleurs vu juste lorsqu'il relevait le « *fatalisme théorique* » et « *l'optimisme excessif* » de Kropotkine.



Malatesta

Mais l'analyse scientifique de l'Etat moderne faite par Kropotkine porte loin en géographie. Il faut se rappeler qu'à la fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e] de nombreux géographes comme Ratzel, Kwejellen, Huntington, etc., avaient une conception organiciste de l'Etat. Ils le considéraient comme un produit naturel de l'homme et de la nature, issu d'un territoire physique précis et adapté à celui-ci.

Kropotkine se bat d'abord contre la confusion Etat et société, caractéristique de la pensée allemande (ce n'est pas un hasard si Ratzel, géographe influent, est allemand et si ses théories seront utilisées par le national-socialisme). Il aborde la question géographique de l'Etat de manière indirecte, par le biais de la réalité sociétaire des hommes et celui de l'entraide. Il n'évalue donc pas vraiment le rôle des conditions géophysiques dans la formation des unités politiques, tout en sous-entendant implicitement la relativité de leur déterminisme.

• **L'internationalisme géographique.**

Kropotkine se place en définitive à un niveau supérieur : éthique. Les préjugés nationaux ou raciaux sont non seulement absurdes, a-scientifiques, mais nuisibles. Les frontières sont non seulement incommodes mais meurtrières. Elles ne peuvent correspondre qu'à une réalité conjoncturelle, politique et autoritaire. L'Etat qui les dessine est l'ennemi géographique et social.

Comme le souligne S.R. Potter, « *la vision du monde de Pierre Kropotkine est immense — le monde est son village* ». Là se rejoignent la politique et la géographie. La connaissance du monde et de ses habitants conduit le géographe Kropotkine vers la fraternité universelle et les moyens que celle-ci réclame. La nature est diverse mais une (« l'écosystème », dans le langage contemporain). L'homme aussi.

Jim Mc Laughlin, qui symbolise la nouvelle (et récente) approche qu'ont les géographes vis-à-vis de Kropotkine, vise enfin juste lorsqu'il relie l'anti-social-darwinisme de Kropotkine à son anti-étatisme et qu'il conclut par l'opposition entre anarchisme et nationalisme.

Rappelons qu'il ne s'agit pas que de théorie pure : le géographe Kropotkine est, comme Reclus, un voyageur, un exilé, un internationaliste par la vie. C'est le cœur qui parle avec la raison.

Avec Kropotkine, la vieille géographie scolaire en prend un coup et on ne peut s'empêcher de sourire en lisant les critiques qu'il lui porte près d'un siècle avant celles des géographes héritiers de Mai 68 :

« *L'enseignement de la géographie était placé très bas : la géographie politique, ou ce qui en tenait lieu, n'était qu'une simple collection de noms et un thème entièrement subordonné ; et la géographie physique une collection d'informations, trop abstraites, trop incohérantes, trop vagues, trop superficielles pour être en même temps d'aucune utilité dans l'éducation* » (1893).

« *La géographie doit rendre de plus importants services. Elle doit nous enseigner (...) que nous respirons tous le même air, quelle que soit notre nationalité (...), la géographie doit être — dans la mesure où l'école peut faire quelque chose pour contre-balancer les influences hostiles — un moyen de dissiper (...) le préjudice et de créer d'autres sentiments plus valeureux pour l'humanité* » (1885).

Contrairement à ce qu'écrit son ami le géographe Keltie (1840-1927) dans une nécrologie, il est décidément difficile de prétendre que la consécration de Kropotkine à ses idées politiques a « *sérieusement diminué les services qu'il aurait pu rendre par ailleurs à la Géographie* ».

Philippe PELLETIER

Eléments bibliographiques :

– Alexandrovskaya Olga, 1983, « *Piotr Alexeivich Kropotkin* », in *Geographers, biobibliographical studies*, T.W. Freeman éd., vol. 7, pp. 57-62.
– Berneri Camillo, 1949, *Pietro Kropotkine federalista*, Napoli.
– Breitbart Myrna Margulies, 1981, « *Peter Kropotkin, the Anarchist Geographer* », in *Geography, Ideology and Social Concern*, D.R. Stoddart éd., London, Basil Blackwell, 241 pp., pp. 134-153.
– Cappelletti Angel J., 1978, *El pensamiento de Kropotkin — ciencia, ética y anarquia*, Madrid, Zero-Zyx, 346 pp.
– Galois Bob, 1977, « Ideology and the idea of nature : the case of Peter Kropotkin », in *Radical Geography — alternative viewpoints on contemporary social issues*, R. Peet éd., London, Methuen, 388 pp., pp. 66-93.
– Keltie John Scott, 1921, « Obitury — Prince Kropotkin » in *The Geographical Journal*, 57 pp., pp. 316-319.
– Kropotkin Peter, 1885, « What geography ought to be », in *Nineteen Century*, vol. 18-106, pp. 940-956.
– Krapotkin P. (sic), 1893, « On the teaching of physiography », in *Geographical Journal*, vol. 2, pp. 350-359.
– Laveix Francis, 1979, préface de *L'entraide, un facteur d'évolution*, Paris, l'Entraide.
– Mac Laughlin Jim, 1986, « State-centered social science and the anarchist critique : ideology in political geography », in *Antipode*, 18-1, pp. 11—38.
– Olwig Kenneth Robert, 1980, « Historal geography and the society/nature "problematic" : the perspective of J.F. Schouw, G.P. Marsh and E. Reclus », in *Journal of Historical Geography*, 6-1, pp. 29-45.
– Peet Richard, 1978-1979, « The geography of Human Liberation », in *Antipode*, 10-3 et 11-1, pp. 126-134.
– Potter S.R., 1983, « Peter Alexeivich Kropotkin », in *Geographers, biobibliographical studies*, T.W. Freeman éd., vol. 7, pp. 63-70.
– Relph Edward, 1981, *Rational landscapes and humanistic geography*, London, Croom Helm, pp. 206-209.
– Stevenson Iain Wain, 1978, « Patrick Geddes », in *Geographers, biobibliographical studies*, T.W. Freeman et P. Pinchemel éd., vol. 2, pp. 53-65, Mansell.
– Stoddart David Ross, 1966, « Darwin's impact on geography », in *Annals of the Association of American Geographers*, 56-4, pp. 683-698.
– Stoddart David Ross, 1975, « Kropotkin, Reclus, and "relevant" geography », in *Area*, 7-3, pp. 188-190.

de l'Entraide à l'Ethique

Etymologiquement, la morale est l'ensemble des règles de conduite admises à une époque et dans une société déterminées. Cela sous-entend non seulement une connaissance du bien et du mal, mais encore un lien avec les aspirations intellectuelles et sentimentales du groupement qui lui a donnée naissance ainsi qu'un lien direct avec les besoins économiques et les conditions particulières liées à l'environnement dans lequel évolue ce groupement.

On peut donc, d'emblée, affirmer qu'il n'y a pas « une » morale, mais « des » morales. Mais qu'elle est l'origine de la morale ? Divers courants de pensée ont tenté de répondre à cette question fondamentale. Certaines écoles ont prétendu qu'elle se trouvait dans l'homme.

Toujours est-il que dans la lente évolution qui va du préhomme au primitif puis à l'homme civilisé, le facteur moral s'est imposé comme une condition *sine qua non* d'existence, de survivance et de progrès. Ce facteur moral se traduit essentiellement par l'entraide. L'entraide est le fait dominant de la nature. Elle y est largement répandue parce qu'elle donne aux espèces animales qui la pratiquent des avantages tels que le rapport des forces s'en trouve complètement changé. Elle constitue la meilleure arme dans la grande lutte pour l'existence que les animaux mènent constamment contre le climat, les orages, les tempêtes, etc. Elle exige constamment de nouvelles adaptations aux conditions sans cesse changeantes de la vie. Pierre Kropotkine a admirablement décrit ce trait essentiel de la nature dans son ouvrage : *L'Entraide, un facteur d'évolution*(1).

Ses observations du monde animal l'ont progressivement conduit à s'intéresser à l'homme. Plus Kropotkine étudie de près l'homme primitif, plus il constate que c'est de la vie des animaux avec lesquels il vit en étroite communauté que l'homme primitif reçoit les premières leçons de défense des siens, d'abnégation au profit du groupe, d'amour illimité pour sa progéniture, de l'utilité de la vie en société en général. Kropotkine s'est également aperçu que les notions de « vertu » ou de « vice » ne sont pas seulement humaines mais zoologiques. Son étude des sociétés animales et humaines lui a révélé que l'évolution de la morale comporte trois stades successifs :

- le premier est commun aux hommes et aux animaux, c'est l'instinct de sociabilité, manifesté dans les actes d'entraide ;
- le second évolue sur cet instinct : des liens de sympathie, de bienveillance se créent, donnant naissance à toute une série de règles morales dans lesquelles se trouvent les notions de justice et d'égalité entre les hommes. Il s'agit là de la morale élémentaire ;
- le troisième stade est la générosité, c'est-à-dire le stade le plus élevé de l'évolution morale.

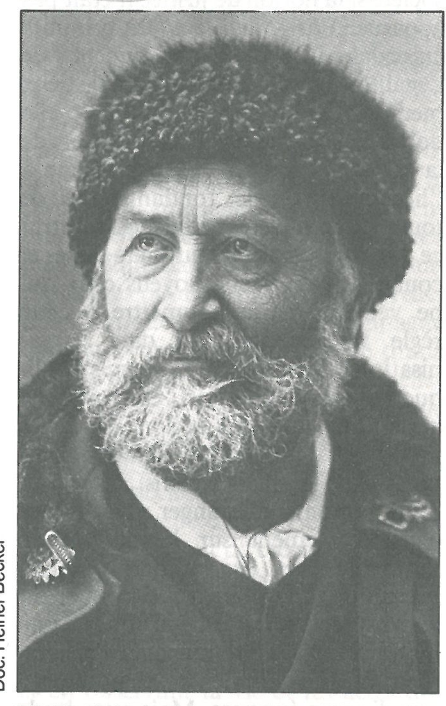
Mais avant de nous lancer dans une analyse plus approfondie de la morale, de ce qu'elle serait en société anarchiste, voyons plutôt comment ont cheminé les idées morales.

(1) Cf. *L'Entraide*, P. Kropotkine, éditions de l'Entraide.

Les idées morales des peuples primitifs

Grâce aux objets retrouvés lors des fouilles archéologiques, on sait que les hommes les plus primitifs de la période glaciaire et lacustre vivaient déjà en société, dans des grottes ou dans des fentes de rochers ; qu'ils chassaient ou pêchaient en commun à l'aide de leurs outils primitifs. Cette cohabitation et cette collaboration supposent donc l'existence de certaines règles de morale. L'homme primitif avait déjà réussi à distinguer le « moi » du « nous » collectif et ainsi élaboré les premiers éléments de la morale. Sa tribu était une entité dont il n'était qu'une partie. Il savait aussi que s'il était livré à lui-même, la nature hostile l'engloutirait. Aussi a-t-il appris à contrôler sa volonté suivant celle des autres. Ce qui est la base fondamentale de toute morale. Cette « éducation » de l'homme se poursuivra au fil des siècles.

Donc, du moment qu'une communauté existe, il se crée nécessairement des formes de vie, des usages, des mœurs qui, une fois reconnus utiles et devenus des procédés courants de la pensée, se transforment d'abord en habitudes instinctives, puis en règles de vie. Voilà donc constituée une éthique propre que les anciens, les gardiens de la coutume de la tribu, placent sous la sauvegarde des superstitions et de la religion ; c'est-à-dire sous la garde des ancêtres morts(2).


Doc. Heiner Becker

Elie Reclus

Les règles de vie ne sont pas toutes les mêmes chez les peuplades primitives. L'environnement, le climat, la présence ou non de voisins influent grandement sur l'élaboration de ces règles. Mais d'une façon générale, on peut affirmer que ces peuplades possèdent des « codes » non écrits, sauvegardés par la tradition, qui se scindent en trois grandes catégories de règles. Les premières maintiennent les formes

(2) Cf. Elie Reclus (frère d'Elisée) et son ouvrage : *Les primitifs* pour cette croyance que *« la grande multitude des morts surveille les vivants »*.

établies pour assurer la recherche des moyens de subsistance du clan entier et pour chacun de ses membres en particulier. Elles déterminent les bases de la jouissance des biens appartenant au clan (eaux, forêts, terrains de chasse, embarcations, conservation du feu...). Les secondes fixent les droits et les rapports personnels (par ex. : les mariages, l'éducation, les soins prodigués aux vieillards, aux nouveaux-nés) et le règlement des conflits aigus (actes de violence au sein même du clan, conflit avec des clans voisins risquant de tourner à la guerre). Les troisièmes forment les prescriptions — scrupuleusement observées — relatives aux superstitions, aux rites religieux liés à la chasse, aux saisons, aux voyages, etc.

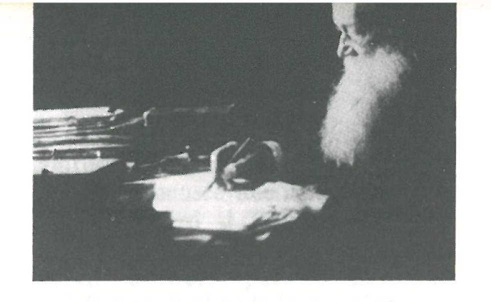
Au fur et à mesure de l'évolution de la vie sociale, la notion d'équité dans les relations mutuelles prend une place de plus en plus grande. Dans chaque société, les désirs et les passions des individus se heurtent à ceux d'autres individus également membres de la société. Ces conflits auraient fatalement mené à la désagrégation de la société si la notion de justice n'était pas apparue. Par « justice », les primitifs entendaient le « rétablissement de l'égalité violée »(3). Si l'égalité de deux membres de la société est lésée, elle doit être rétablie par l'intervention de la société. La vie du clan enseigne à l'homme la règle fondamentale de toute vie en société: ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, et contraint par divers moyens ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette règle. Malheureusement, dans l'organisation du clan, cette règle ne s'applique pas au-delà du clan. On voit donc apparaître une distinction entre les rapports à l'intérieur du clan et les rapports avec les clans voisins.

La notion « d'étranger » va influer considérablement sur l'évolution de l'humanité et les transformations importantes (guerres, découvertes, progrès techniques, scientifiques...) ne manqueront pas de marquer l'ensemble des idées morales de chaque pays aux diverses époques. Mais cette étude de l'évolution de la morale en rapport avec les modifications de la vie sociale serait trop longue a développer ici(4).

Toujours est-il que, dès les temps les plus reculés, des penseurs se sont posés la question de l'origine des sentiments moraux et des idées morales qui empêchent les hommes de commettre des actes nuisants à leurs congénères ou, en général, affaiblissant les liens sociaux.

(3) *L'Ethique*, P. Kropotkine, éditions Stock.

(4) On s'aperçoit que l'éthique (c'est-à-dire la science des idées et des doctrines morales) touche à une autre science, la sociologie (c'est-à-dire de la vie et de l'évolution des sociétés).



Les penseurs grecs

Les peuplades primitives ont élaboré un mode de vie social essentiellement fondé sur la coutume, c'est-à-dire l'habitude de vivre comme autrefois. La crainte des changements et l'inertie de la pensée forment ainsi le facteur principal des règles sociales établies. Quiconque voudrait s'en écarter tomberait aussitôt sous la vengeance des ancêtres et des esprits peuplant l'univers. Cette intimidation, mise au point par les sorciers pour conserver la coutume — et par là même leurs pouvoirs — va appeler toute une série de rites sacrés : on adore les puissances naturelles, on leur offre des sacrifices. La morale se fonde alors sur une espèce de « terreur sacrée » : l'adoration de ces forces devient une religion qui fixe et sanctifie les notions morales.

Les anciens Grecs ont longtemps vu dans le déchaînement des forces de la nature un signe des dieux. Il suffit de s'intéresser à leur mythologie ou de relire les grands classiques que sont *L'Iliade* ou *L'Odyssée*. Mais dès le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, des penseurs ont cherché à fonder les notions morales non plus sur la seule crainte des dieux, mais sur la compréhension par l'homme de sa propre nature : respect de soi-même, sentiment de la dignité, connaissance de quelque but supérieur, intellectuel et moral. Plusieurs écoles se sont formées : les unes ont expliqué d'une façon naturelle le cosmos tout entier et, par conséquent, l'élément moral chez l'homme. Pour celles-ci, la connaissance découle de l'observation et de l'expérience. D'autres affirment que l'origine et la vie de l'univers ne peuvent pas avoir d'explication naturelle car le monde visible est une création des forces surnaturelles, c'est-à-dire des « entités » se trouvant en-dehors de ce qui est accessible à l'observation humaine. L'homme connaît l'univers par la spéculation abstraite : la métaphysique, qui a engendré de multiples écoles.

Parmi les nombreux philosophes qu'à abrités la Grèce antique, nous ne citerons que les plus célèbres sans entrer dans le détail de leur pensée : Protagoras, Socrate, Platon, Aristote, Epicure, les stoïciens. En dépit de leurs divergences dans les explications de la morale, tous les penseurs grecs ont été d'accord sur un point : ils ont reconnu les inclinations naturelles et la raison de l'homme pour source de ses aspirations morales.

Cette recherche philosophique s'est opérée du temps où les cités grecques étaient florissantes et prospères. Une vague d'invasions, des guerres successives plongèrent peu à peu ce « berceau de civilisation » dans la décadence. Et ce fut l'avènement d'une nouvelle puissance : de Rome, s'étendit dans toutes les directions l'Etat centralisé et pillard, où le bien-être des classes supérieures reposait sur le travail des peuples conquis, réduits en esclavage. Dans de telles conditions, il fallait s'attendre à un soulèvement, à une protestation.

La doctrine judéo-chrétienne

Cette protestation prend la forme du christianisme, « *la religion des pauvres s'insurgeant contre la débauche des riches* »(5). On connaît les enseignements du Christ : mépris du pouvoir et de la richesse, amour pour tous les hommes, amis et ennemis, égalité entre les hommes, etc. De tels arguments ne pouvaient que séduire les populations exploitées et meurtries par les guerres.

Cependant, à la différence des religions précédentes, le christianisme ne s'appuie pas sur des divinités vindicatives ou cruelles pour terrifier les hommes, mais « crée » un « homme-dieu-idéal » : le Christ aime tous les hommes sans distinction de race, de rang social. Il va jusqu'à l'acte d'abnégation le plus sublime : mourir sur la croix pour racheter les péchés de l'humanité. Voilà donc l'exemple à suivre. Historiquement, l'existence de ce charpentier de Galilée, Jésus, est controversée. Sans doute s'agit-il d'un agitateur quelconque qui a réussi à s'imposer comme guide moral d'une poignée d'opprimés. Mais, à la mort du chef, des disciples continuent de répandre son enseignement et forment la première « Eglise », c'est-à-dire un gouvernement d'« élus ». Comme dans les autres religions, il se crée au sein du christianisme un noyau d'hommes se voulant les gardiens de la doctrine du Christ. Et l'on voit ainsi des glissements s'opérer : à la bonté et au pardon préconisés par le fondateur du christianisme succèdent la cruauté et la persécution. Des alliances sont signées avec les rois. Si les premiers chrétiens sont morts persécutés, le christianisme n'en est pas moins devenu religion d'Etat. Les représentants de l'Eglise deviennent propriétaires de serfs et de terres. Le pouvoir de l'Eglise croît et, par son influence et sa richesse, elle aide à la constitution des Etats naissants. Pour punir toute résistance à

(5) Beaucoup de similitudes existent entre le christianisme et le boudhisme. Il semble que le christianisme n'ait été qu'une fome dérivante du boudhisme (NDA).

S'il y a un ordre cosmique d'où provient l'attitude morale

son pouvoir, elle crée l'Inquisition, dont on sait depuis à quels horribles méfaits celle-ci s'est livrée.

Nous voici donc loin de la forme primitive de la doctrine chrétienne qui avait introduit des éléments nouveaux de la morale. Si la fraternité et l'entraide sont communs à l'esprit de nombreux groupements, il n'en est pas de même pour la vengeance. Dans les tribus anciennes, réparation devait être faite. Mais les chrétiens, eux, doivent renoncer à la vengeance. Or, l'Histoire nous montre que ce principe est très vite répudié. Il en va de même du principe d'égalité. N'ont-ils pas usé et abusé de la formule « *égaux et frères... en Jésus-Christ* » ? Les *Epitres* de Paul dans le *Nouveau Testament* érigent en vertu chrétienne fondamentale l'obéissance aux autorités établies. Les maîtres doivent traiter leurs esclaves « *avec douceur* ». Soutenant l'esclavage et prônant une soumission servile au pouvoir en place, l'Eglise va geler la société et empêcher tout essor moral pendant onze siècles, jusqu'aux premières insurrections dans les villes aux XI[e] et XII[e] siècles(6). Et il faudra quinze siècles pour que certains écrivains, rompant avec la religion, se décident à reconnaître l'égalité des droits comme base de la société civile.

Pendant mille ans, l'Eglise affirme que ce que l'homme a de moral en lui provient, non pas de la nature qui ne peut que le pousser au mal, mais exclusivement de la révélation divine. Toute recherche des sources naturelles de l'élément moral chez l'homme est systématiquement écartée. La science grecque devient hérétique. Au XI[e] siècle, avec les révoltes des villes, naît le mouvement rationaliste. On redécouvre la géométrie, l'astronomie, la physique, la philosophie. C'est là Renaissance, d'abord dans les sciences, puis dans la vie en général et aussi dans les recherches sur l'essence et les bases de la morale. Abélard, Roger Bacon s'essaient à des explications rationnelles. Giordanno Bruno est brûlé à Rome par l'Inquisition pour avoir publié un livre en faveur de la thèse de Copernic(7). Galilée est contraint sous la torture à renier ses travaux. Le penseur et savant anglais, François Bacon, fonde une nouvelle méthode de recherche scientifique : la méthode inductive. Cette méthode part d'une étude minutieuse des faits de la nature pour en tirer ensuite les conclusions, alors que la méthode déductive part de spéculations abstraites faites à priori. Une telle transformation des sciences a naturellement des répercussions sur la science de la morale. C'est le point de départ d'une éthique rationaliste, c'est-à-dire fondée sur des bases scientifiques.

(6) Cf. *L'Etat, son rôle historique*, P. Kropotkine. kine.

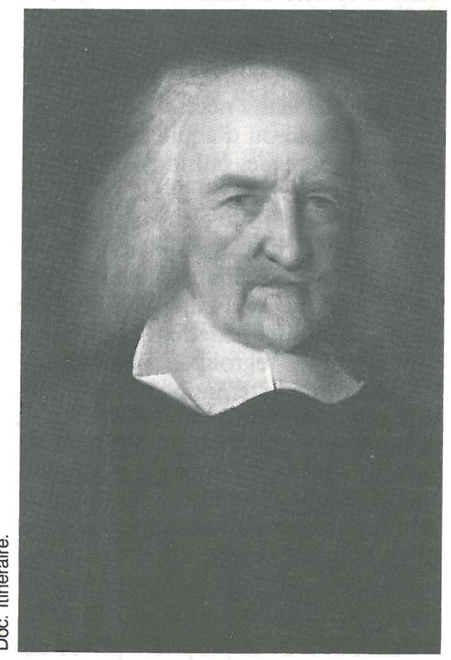
(7) Contrairement à ce qu'affirmait l'Eglise, Copernic avait démontré que la terre n'était pas le centre de l'univers.

Les doctrines morales dans les temps modernes XVII[e] et XVIII[e] siècles

Il existe une certaine parenté entre la philosophie grecque et la science des temps modernes. Les deux tendances de l'éthique apparues dans la Grèce ancienne se rencontrent chez divers penseurs jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle et la plupart cherchent volontiers une explication surnaturelle à l'origine de la morale, appuyés en ce sens par l'Eglise, qui clame haut et fort que le « *monde est plongé dans le mal* ».

Cependant, malgré les obstacles dressés par l'Eglise et l'Etat, la tendance nouvelle de l'éthique, qui cherche la source des idées morales dans l'homme et dans la nature qui l'environne, poursuit son chemin. Elle rend de plus en plus évident que les idées morales sont nées et se sont développées de façon absolument naturelle et font partie du sentiment social propre à l'homme et à la plupart des animaux.

Sans entrer dans le détail, nous ne citerons que les noms des savants, penseurs ou philosophes qui ont marqué cette période : Hobbes, Cumberland, Spinoza, Locke, Clarke, Shaftesbury, Leibniz, Hume et Smith. Ces hommes ont principalement marqué le courant anglais. En france, nous retiendrons les noms de Montaigne, Descartes, Gassendi, Bayle, La Rochefoucauld, La Bruyère, Helvétius, les Encyclopédistes, Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Condorcet(8).



Doc. Itinéraire.

Thomas Hobbes

(8) Relire les pages de *L'Ethique* pour connaître ces différentes théories.

Toutes les doctrines morales nées et développées au cours de cette période s'efforcent de donner à l'origine de la morale une explication naturelle, purement scientifique. Elles réfutent toutes les prétentions de l'Eglise à rattacher la morale à la religion. Toutefois, des gens comme Hobbes et ses disciples n'admettent pas que la morale puisse découler de la nature même de l'homme. Ils la considèrent comme prescrite par une puissance extérieure. Et ainsi ils remplacent l'Eglise par l'Etat. Ce qui revient à dire que l'homme ne trouve son salut que dans un pouvoir central, strictement organisé qui empêche la lutte incessante entre les individus. Les autres considèrent que seule une large liberté de l'individu et une large possibilité accordée aux hommes de former entre eux des accords de toutes sortes permettra d'établir dans la société un ordre des choses nouveau, fondé sur le principe d'une juste satisfaction de tous les besoins.

Les doctrines morales au XIX[e] siècle

A la fin du XVIII[e] siècle, la terreur de la Révolution française et le bouleversement général qui accompagne l'abolition des droits féodaux, tout comme les guerres qui font suite à la révolution, amènent de nombreux penseurs à chercher de nouveau les bases de l'éthique dans des principes surnaturels plus ou moins déguisés. La réaction politique et sociale s'accompagne dans le domaine philosophique d'une résurrection de la métaphysique. Celle-ci se manifeste d'abord en Allemagne avec Kant. Sa doctrine se situe à mi-chemin entre la philosophie spéculative des siècles précédents et la philosophie naturelle du XIX[e] siècle. Kant se fixe comme but de créer une éthique rationnelle absolument distincte de l'éthique empirique. Il pense découvrir les lois fondamentales de la nature, non pas en étudiant la nature humaine et en observant la vie et les actes des hommes, mais par la pensée abstraite. Il arrive ainsi à la conviction que c'est le sens du devoir qui constitue la base de la morale et non le sentiment d'utilité ou de sympathie et de bienveillance. L'éthique de Kant convient particulièrement à tous ceux qui, tout en doutant du caractère obligatoire des prescriptions de l'Eglise et des *Evangiles*, se refusent pourtant à se placer du point de vue des sciences naturelles. Mais, en définitive, l'éthique de Kant, si élevée soit-elle, ne répond pas à la question principale de l'éthique : l'origine du sentiment du devoir. Kant affirme que c'est la raison qui nous impose une loi morale et que le respect de cette loi est suscité par quelque

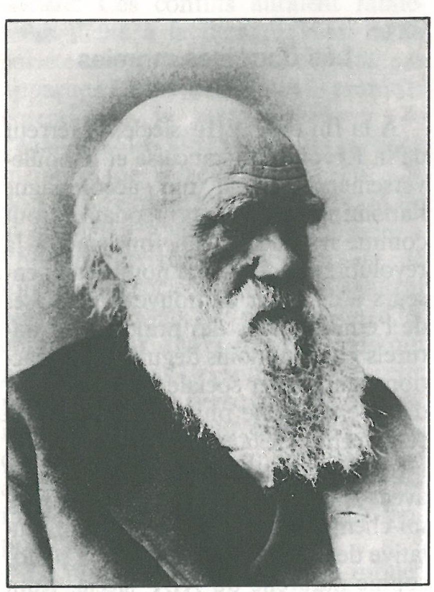
« divinité ». Kant, pour proche qu'il soit de la métaphysique, ne contribue pas moins par sa réflexion à ébranler les fondements de l'éthique traditionnelle de l'Eglise et prépare le terrain pour une éthique nouvelle, purement scientifique.

D'autres penseurs allemands occupent dans l'histoire de la philosophie une place importante, tels Fichte, Schelling et Hegel. Tous penchent en faveur d'une philosophie métaphysique.

Au cours du XIXe siècle apparaissent trois nouveaux courants dans l'éthique :

• le positivisme, élaboré par A. Comte, avec comme représentant en Allemagne, Feuerbach ;

• l'évolutionisme, c'est-à-dire l'idée du développement graduel des êtres vivants, des institutions sociales et des croyances, y compris les idées morales de l'homme. Darwin crée cette théorie, peaufinée par la suite par Spencer et Huxley(9) ;

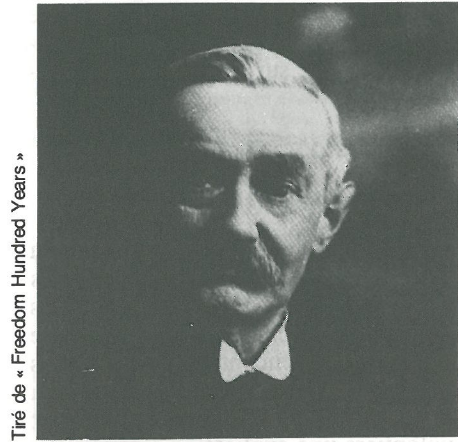


Darwin

• le socialisme, c'est-à-dire la doctrine de l'égalité politique et sociale des hommes. Cette doctrine naît de la Révolution française et des théories économiques apparues à sa suite, sous l'influence du développement rapide de l'industrie et du capitalisme en Europe.

Ces trois doctrines exercent une forte influence sur l'évolution de la morale au XIXe siècle. Mais il n'existe encore aucun système éthique fondé sur les données de toutes ces doctrines à la fois.

(9) Cette théorie a longtemps été mal interprétée dans le but de justifier le capitalisme et les excès engendrés par le système d'exploitation de l'homme par l'homme. Le darwinisme, ce n'est pas seulement la lutte pour l'existence de chacun contre tous, mais aussi des notions d'entraide, de ce que Darwin lui-même appelait « *la prédominance en l'homme de la sympathie sociale sur l'égoïsme personnel* » (NDA).



Tiré de « Freedom Hundred Years »

W.C. Owen

Beaucoup de penseurs à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle commencent à entrevoir dans la justice la base de l'élément moral chez l'homme. Cette notion a du mal à s'imposer car, à côté de la notion de justice, existe le désir de dominer les autres et d'exercer son autorité. L'éthique moderne a donc pour tâche principale de rechercher, par l'étude philosophique, ce qu'il y a de commun entre ces deux catégories de sentiments contraires qui existent dans l'homme. L'éthique moderne doit nous aider à trouver non pas un compromis ou un accord entre eux, mais une synthèse de ces sentiments.

Les éléments pour cette nouvelle compréhension de la morale existent déjà. L'importance de la sociabilité et de l'entraide dans l'évolution animale et dans l'histoire de l'humanité peut être admise comme une vérité scientifique établie, exempte d'hypothèses. On peut ensuite considérer comme prouvé qu'à mesure que l'entraide devient, dans la société humaine, un usage établi, pratiqué pour ainsi dire instinctivement, cette pratique même conduit à développer le sentiment de la justice, avec son corollaire nécessaire : le sentiment d'égalité ou d'équité, et la capacité de contenir ses pulsions au nom de cette égalité.

Les idées de justice et d'égalité économiques se manifestent dans le socialisme dont les fondateurs sont Saint-Simon, Owen et Fourier. En même temps, ces idées pénètrent les milieux ouvriers qui se regroupent pour former l'Association internationale des travailleurs (A.I.T., 1864-1879). Trois propositions essentielles marquent ce mouvement, à la fois intellectuel et révolutionnaire :

• l'abolition du salariat, celui-ci n'étant autre chose que la forme moderne de l'esclavage antique et du servage ;

• l'abolition de la propriété privée des moyens de production, d'échange et de distribution ;

• la suppression de l'Etat.

La réalisation de ces trois points est nécessaire pour l'établissement de la justice sociale.

Celui qui se rapproche le plus de la conception de la justice comme base de la morale est Pierre-Joseph Proudhon. Le mérite de Proudhon est d'avoir nettement dégagé la notion fondamentale qui découle de l'héritage de la Révolution française : la notion d'égalité, et par conséquent de justice, et d'avoir démontré que cette notion a toujours été la base de toute société, donc de toute éthique. Déjà dans un de ses premiers écrits(10), Proudhon identifie la justice avec l'égalité en citant l'ancienne définition de la justice : « *Est juste ce qui est égal, est injuste ce qui est inégal* ». Il aborde ce problème à diverses reprises dans son ouvrage *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère* et dans *Philosophie du progrès*, mais c'est surtout dans son œuvre parue en 1858, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, qu'il révèle l'importance énorme de l'idée de justice.

Proudhon se refuse absolument à construire sa philosophie du droit et de la morale sur une base religieuse ou métaphysique. Il faut, dit-il, étudier la vie des sociétés et en déduire ce qui leur sert de fil conducteur. Jusqu'alors, aucune doctrine n'avait osé proclamer l'égalité des hommes et l'égalité des droits économiques. Proudhon s'y est attaché, déjouant la censure napoléonienne. Il considère le sentiment de la dignité comme l'essence de la justice et la base fondamentale de la morale toute entière. « *Sentir, affirmer la dignité humaine, d'abord dans tout ce qui nous est propre, puis dans la personne du prochain, et cela sans retour d'égoïsme comme sans considération aucune de divinité ou de communauté : voilà le droit. Etre prêt en toute circonstance à prendre, et au besoin contre soi-même, la défense de cette dignité : voilà la justice* »(11).

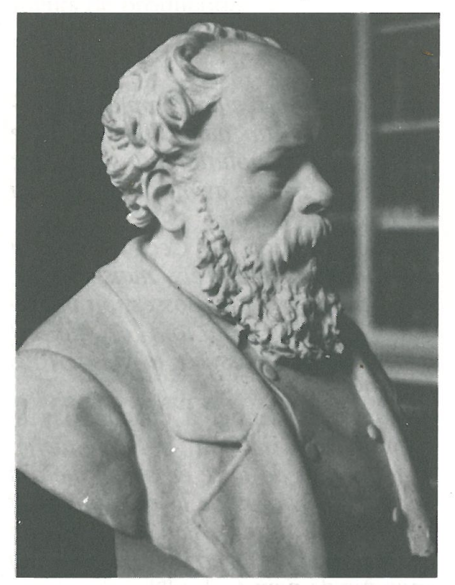
Proudhon considère que l'origine du sentiment de justice est un produit de l'évolution des sociétés humaines. Etudiant les contradictions dans l'histoire de l'humanité entre la notion de justice, inhérente à l'homme, et l'injustice sociale (maintenue par les autorités et les églises), il conclut que, même si la notion de justice est innée à l'homme, il aura fallu des siècles pour que l'idéal de justice devienne un principe fondamental de la législation, notamment dans la *Déclaration des droits de l'homme* de 1789.

Mais Proudhon trouve déjà utile de compléter la justice par l'idéal, c'est-à-dire par l'aspiration à des actes d'un

(10) *Qu'est-ce que la propriété ?*, P.-J. Proudhon, éditions Garnier-Flammarion.

caractère idéal, ce qui fait, dit-il, que notre conception de la justice s'étend et s'affine sans cesse.

Proudhon a laissé derrière lui une œuvre considérable et des réflexions pertinentes qui forment les premiers jalons de l'anarchisme. Et surtout, depuis la parution de *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, il est devenu impossible de bâtir une éthique sans prendre pour base l'égalité des droits de tous les citoyens.



P.J. Proudhon

Enfin, nous concluerons en citant M.-J. Guyau. Ce penseur français cherche à fonder l'éthique sur des bases purement scientifiques. Il expose sa théorie dans un ouvrage essentiel : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*(12). Il se propose de déterminer la porté, l'étendue et les limites d'une morale exclusivement scientifique, c'est-à-dire fondée sur les faits biologiques et sociologiques et non sur les sentiments et les préjugés ou sur une quelconque contrainte extérieure ou un devoir imposé du dehors. Guyau s'attache à dénoncer la confusion qui existe entre sanction morale et sanction sociale. D'une façon générale, on peut dire que cette étude de la morale préfigure ce que sera la morale en société anarchiste.

La morale en société anarchiste

L'anarchie est la forme que revêt une société fonctionnant sans autorité. C'est un projet social global qui cherche à promouvoir une civilisation réellement différente.

Les sociétés de type autoritaire se caractérisent essentiellement par trois aspects : leur forme politique (l'Etat), leur forme économique (la propriété) et leur forme morale (la religion).

Les anarchistes opposent à ce type de sociétés, une société sans Etat, fédéraliste, et gérée directement par les individus et les groupements sociaux, dont la règle économique est la suivante :

- l'égalité économique et sociale de tous les individus ;
- la possession collective ou individuelle des moyens de production et de distribution, excluant toute possibilité pour certains de vivre du travail des autres ;
- l'abolition du salariat et du système d'exploitation de l'homme par l'homme.

La base éthique d'une telle société ne peut être qu'une morale libre de toute obligation oppressive et de toute sanction répressive, se fondant sur l'entraide et la fraternisation de tous les groupes humains.

Nous avons vu, en introduction de cette étude, que chaque division, chaque groupement constitué a sa morale propre ainsi que des notions bien différentes du bien et du mal. La morale anarchiste a ceci de particulier : elle n'ordonne rien, elle refuse absolument de modeler l'individu selon une idée abstraite, tout comme elle refuse de le mutiler par la religion, la loi ou le gouvernement. Elle veut laisser la liberté pleine et entière à l'individu.

Beaucoup ne verront là que douce utopie. Mais comme l'écrivait très justement Gaston Leval : « *L'utopie précède presque toujours les créations rationalisées. Dans le domaine social, elle n'est pas seulement fruit de l'imagination, elle est fille des sentiments les plus nobles sans lesquels tout est avili* »(13).

Les anarchistes n'ont pas la prétention de changer la nature humaine. Ils n'espèrent qu'une chose : c'est que, avec une meilleure éducation, une conception plus saine des rapports des individus entre eux, les causes de friction iront en diminuant.

Car en société anarchiste, comme dans n'importe quelle société, des conflits surgiront. Cependant, la société libertaire reposant sur la parfaite égalité économique et sociale, la plupart des délits actuels n'auront plus de raison d'être. En outre, le fédéralisme permettant la libre association, il se formera au sein de la société une multitude de sociétés particulières. Chacun pouvant choisir le groupement qui lui plaît ou organiser avec ceux qui pensent comme lui une association reflétant leurs conceptions, les divergences ne pourront jamais atteindre un stade aigu et les difficultés s'arrangeront à l'amiable entre les intéressés.

Reste le cas des individus, qui malgré les facilités qu'offre l'organisation libertaire de la société, constituent un danger pour leur entourage. On s'efforcera de les rééduquer pour les rendre à la vie sociale.

Nous voyons déjà les critiques fuser de toutes parts : le projet anarchiste est certes attrayant mais irréalisable car seuls des êtres exceptionnels pourraient composer cette société. Pourquoi ?

Nous avons vu que tout homme normalement constitué éprouve le besoin impérieux de « faire quelque chose d'utile » pour lui-même, pour ses semblables, pour la société. Si la morale anarchiste présente des lacunes et des imprécisions, elle n'en témoigne pas moins de l'effort constructif en vue d'une société libre, égalitaire et fraternelle. Elle est une des conditions « *d'élévation à plus d'humanité* » comme le disait G. Leval, à qui nous laissons le soin de conclure : « *Luttons pour plus de justice, pour la pratique de la fraternité, l'amélioration des relations humaines, le fonctionnement toujours perfectible d'une société humanisée. Que notre éthique soit aussi esthétique, celle de l'homme intégral, atteignant la plénitude de sa personnalité, dans l'harmonie et la noblesse de ses facultés les meilleures.* »

Martine
liaison Bas-Rhin
de la Fédération anarchiste

On peut lire également

Pierre Kropotkine, *L'Etat, son rôle historique*, brochure éditée par la liaison du Bas-Rhin de la F.A.

Gaston Leval, *L'humanisme libertaire*, éditions du groupe Humanisme libertaire, et *Pratique du socialisme libertaire*, éditions du groupe Humanisme libertaire.

Jean Barrué, *Morale sans obligation ni sanction ou morale anarchiste*, éditions Les Cahiers du Vent du Ch'min.

Jean Grave, *En société anarchiste, comment se conduira l'individu ?*, éditions La Rue.

Elisée Reclus, *L'homme et la Terre*, éditions Librairie Universelle, Paris.

Michel Bakounine, *Oeuvres complètes*, éditions Champ libre.

Pierre-Joseph Proudhon, *Philosophie du progrès*, Fonds Marcel Rivière, reprint Slatkine et *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère* (3 tomes), éditions du groupe Fresnes-Anthony de la F.A., Collection Anarchiste.

Volonté Anarchiste, *Les anarchistes et le problème social*, éditions du groupe Fresnes-Anthony de la F.A.

(11) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, édition de 1870, Tome I, p. 216.
(12) *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, M.-J. Guyau, éditions Fayard.
(13) *Eléments d'éthique moderne*. G. Leval, édition Civilisation libertaire.

La Conquête du pain

« *L'anarchie mène au communisme, et le communisme mène à l'anarchie, l'un et l'autre n'étant que l'expression de la tendance prédominante des sociétés modernes, la recherche de l'égalité. (...) C'est la synthèse des deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges : la liberté économique et la liberté politique.* »(1).

La réflexion sur le communisme anarchiste est amorcée, en 1876 et 1880, au sein des sections suisses et italiennes de l'Association internationale des travailleurs (A.I.T.) à partir des thèses publiées par J. Guillaume dans *Idées sur l'organisation sociale*(2). C'est sous l'influence de militants tels que Dumartheray, Brousse et Reclus qui avaient participé aux débats les années précédentes, que Kropotkine s'y rallie(3). Il en devient alors le propagandiste infatigable.

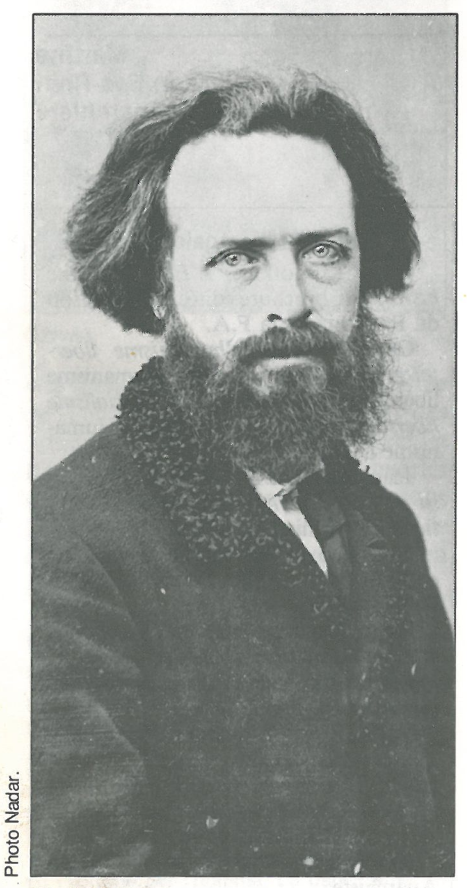
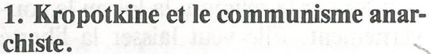


Photo Nadar.

Elisée Reclus

Lors du congrès de la Fédération jurassienne de 1880, Kropotkine, soutenu par Reclus et Cafiero, propose l'adoption des principes du communisme anarchiste. Il présente ainsi sa position(4) reprise dans la « Résolution sur la question du programme », adoptée par le congrès : « *Nous voulons le collectivisme avec toutes ses conséquences logiques : non seulement au point de vue de l'appropriation collective des moyens de production, mais aussi de la jouissance et de la consommation des produits.* »(5).



1. Kropotkine et le communisme anarchiste.

Le programme de Kropotkine repose sur trois axes fondamentaux :

– la primauté des besoins : « *Que tout soit à tous, en réalité comme en principe, et qu'enfin dans l'histoire il se produise une révolution qui songe aux besoins du peuple avant de lui faire la leçon sur ses devoirs.* »(6) ;

– l'expropriation : « *Ceci ne pourra s'accomplir par décrets, mais uniquement par la prise de possession immédiate, effective, de tout ce qui est nécessaire pour assurer la vie de tous (...)* »(6) ;

– assurer l'essentiel à chacun par le communisme intégral : « *Notre tâche, à nous, sera de faire en sorte que dès les premiers jours de la révolution, et tant qu'elle durera, il n'y ait pas un seul homme sur le territoire insurgé qui manque de pain (...).* »(6).

2. La primauté des besoins.

Pour Kropotkine, il est nécessaire de repenser complètement l'organisation de l'activité économique si l'on veut que la révolution puisse répondre aux aspirations du plus grand nombre. « *On dira, peut-être, (...) qu'avant de satisfaire des besoins il faut créer ce qui peut les satisfaire ; qu'il faut produire pour consommer. Mais avant de produire quoi que ce soit, ne faut-il pas en sentir le besoin ? (...) N'est-ce pas aussi l'étude des besoins qui devrait gouverner la production ? Il serait donc, pour le moins, tout aussi logique de commencer par là et de voir ensuite, comment il faut s'y prendre pour subvenir à ces besoins par la production. (...) Mais dès que nous l'envisageons à ce point de vue, l'économie politique change totalement d'aspect (...) on peut la définir, l'étude des besoins de l'humanité et des moyens de les satisfaire avec la moindre perte possible des forces humaines.* »(6).

Ce renversement de perspective de l'activité économique réintroduit un facteur fondamental de rupture avec la logique productiviste du système économique capitaliste : en finir avec la division de l'homme en deux entités séparées et contradictoires, le producteur et le consommateur. Dès lors, le problème d'une gestion de l'économie qui satisfasse véritablement les besoins du plus grand nombre ne se pose plus

(1) P. Kropotkine, *La conquête du pain*, Editions du Monde libertaire, Paris, 1975.

(2) « *Il s'agissait d'une étude très réfléchie, tenant compte de l'évolution. Entre le collectivisme (rétribution selon le travail fait) et le communisme (la libre consommation), Guillaume insistait sur les quantités disponibles, limitées ou abondantes, qui permettraient de passer d'une consommation limitée à une liberté plus grande de la consommation. Il ne promettait pas un communisme immédiat, mais un communisme auquel on serait parvenu en créant l'abondance.* » (J. Guillaume, *Histoire de l'Anarchisme*).

(3) P. Kropotkine, « La commune de Paris » (article paru dans *Le Révolté* du 20 mars 1880).

(4) Kropotkine précise que lorsque l'Internationale adopta le terme de collectivisme, « *(...) [elle] disait ainsi qu'elle voulait la mise en commun du capital social, et la liberté complète des groupes d'introduire telle répartition des produits du travail qu'ils trouveraient le mieux approprié aux circonstances. (...) Aujourd'hui, cela signifierait (...) la mise en commun des instruments de travail, mais la jouissance individuelle des produits. D'autres vont encore plus loin et cherchent à limiter le capital social qui devrait être mis en commun : ce ne serait que le sol, les mines, les forêts, les voies de communication. (...) Il serait temps de mettre fin à ce malentendu et pour cela il n'y a qu'un moyen : c'est d'abandonner le mot de collectivisme et de se déclarer franchement communistes, en faisant ressortir la différence qui existe entre notre conception du communisme anarchiste et celle qui fut répandue par les écoles mystiques et autoritaires d'avant 1848.* » (cf. *Le Révolté* du 17 octobre 1880).

(5) Cf. compte-rendu du congrès de La Chaux-de-Fonds, paru dans *Le Révolté* du 17 octobre 1880.

seulement en termes de répartition plus équitable entre tous ou, éventuellement, de réorientation partielle de la production ; il dépend en fait :

– de la mise en oeuvre de la production, « *avec la moindre perte possible de forces humaines, de la plus grande somme possible des produits les plus nécessaires au bien-être de tous.* »(6) ;

– de la manière dont seront répartis les fruits du travail collectif ;

– du statut de la propriété des instruments de production.

3. Echange inégal et travail forcé.

Avant d'analyser plus avant les propositions de Kropotkine, il est nécessaire de revenir sur l'analyse qu'il fournit de l'organisation capitaliste de la production et des liens qui unissent le travail et la valeur des marchandises produites.

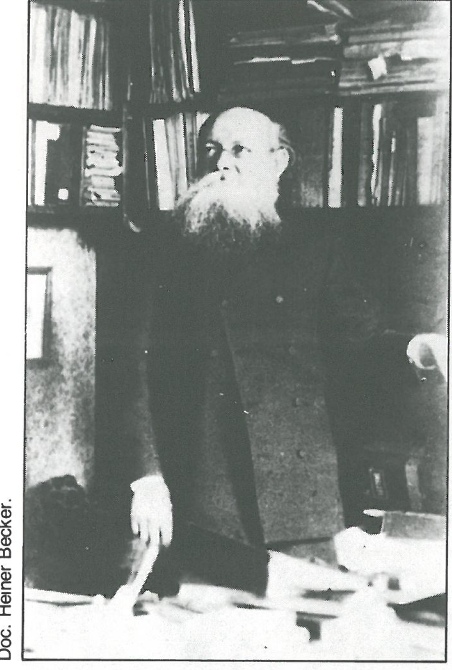
Kropotkine constate que la relation entre valeur et travail est une relation complexe, car si l'on peut « *dire qu'en général la valeur d'échange*(7) *grandit, si la quantité de travail nécessaire est plus grande, [peut-on en conclure] que par conséquent ces deux quantités sont proportionnelles, que l'une est la mesure de l'autre (...). [Et] si c'était ainsi sous le régime de l'échange primitif, ce n'est plus le cas sous le régime capitaliste. (...) Le régime capitaliste du travail forcé et de l'échange en vue du profit détruit ces simples rapports...* »(8).

L'organisation capitaliste de la production se caractérise donc par :

• l'échange en vue du profit : en effet, les « *capitalistes entendent recevoir, non une quantité de travail en rapport avec le taux de salaire qu'ils paient, mais bien, indépendamment du niveau de ce salaire, le maximum de travail que puisse fournir l'ouvrier. En un mot, ils prétendent acheter non une quantité de travail, égale à la somme qu'ils déboursent, mais la force de travail intrinsèque de l'ouvrier.* »(9) ;

• le travail forcé : l'échange capitaliste entre quantité de travail et salaire se caractérise aussi par le fait qu'il s'impose aux travailleurs — sans possibilité de refus. Trait caractéristique du capitalisme, le régime du travail forcé repose sur la dépossession d'une classe sociale entière des instruments de production, dépossession qui contraint cette classe à accepter l'échange inégal sous peine de mourir de faim. En effet, « *la "plus-value" existe seulement parce que des millions d'hommes n'ont pas de quoi se nourrir, à moins de vendre leur force et leur intelligence à un prix qui rendra le profit net ou la plus-value possible.* »(10)

Pour Kropotkine, « *le mal est dans ce qu'il peut y avoir une "plus-value" quelconque, au lieu d'un simple surplus non consommé par chaque génération (...). Mais ce mal durera tant que ce qui est nécessaire à la production sera la propriété de quelques-uns seulement.* »(11)


Doc. Heiner Becker.

Pierre Kropotkine

4. L'expropriation.

L'une des premières tâches de la révolution, pour Kropotkine, devra donc être la mise en commun des instruments de production. « *L'expropriation doit porter sur tout ce qui permet à qui que ce soit — banquier, industriel ou cultivateur — de s'approprier le travail d'autrui. (...) Nous ne voulons pas dépouiller chacun de son paletot ; mais nous voulons rendre aux travailleurs tout ce qui permet à n'importe qui de les exploiter : et nous ferons tous nos efforts pour que, personne ne manquant de rien, il n'y ait pas un seul homme qui soit forcé de vendre ses bras pour exister, lui et ses enfants. (...) Il y a en effet, dans nos sociétés, des rapports établis qu'il est matériellement impossible de modifier si on y touche seulement en partie. Les divers rouages de notre organisation économique sont si intimement liés entre eux qu'on n'en peut modifier un seul sans les modifier dans leur ensemble (...). Tout se tient dans nos sociétés, et il est impossible de réformer quoi que ce soit sans ébranler l'ensemble. Du jour où on frappe la propriété privée sous une de ses formes — foncière ou industrielle —, on sera forcé de la frapper sous toutes les autres. Le succès même de la révolution l'imposera.* »(11)

5. Le travail est fait social.

Abordant le problème de la répartition du produit collectif fondé sur le travail de chacun, Kropotkine fournit un certain nombre de remarques qui mettent en évidence :

• l'iniquité d'une hiérarchie des salaires fondée sur une hiérarchie objective basée sur des différences de qualification : « *Si l'ingénieur , le savant et le docteur sont payés aujourd'hui dix ou cent fois plus que le travailleur (...) ce n'est pas en raison de leurs "frais de production". C'est en raison d'un monopole de l'éducation ou du monopole de l'industrie. [Ils] exploitent tout bonnement un capital — leur brevet (...). L'échelle des salaires est un produit très complexe des impôts, de la tutelle gouvernementale, de l'accaparement capitaliste, du monopole — de l'Etat et du capital en un mot.* »

• la difficulté à évaluer l'utilité sociale d'un travail donné : «*La durée de temps donnée à un travail quelconque ne donne pas la mesure de l'utilité sociale du travail accompli. Car, dès qu'il y a échange, la valeur d'un objet (...)* » dépend surtout du degré de satisfaction des besoins de la société prise dans son ensemble. « *La valeur est fait social (...), elle a un double aspect : le côté peine et le côté satisfaction, l'un et l'autre conçus dans leur aspect social et non individuel.* »(12)

6. Le communisme intégral.

L'utilité sociale du travail de chacun ne peut donc être évaluée, car « *il ne peut y avoir de mesure exacte de la valeur (...) par rapport à la production (...). Ce serait ignorer jusqu'à quel point tout travail de l'homme est le résultat des travaux antérieurs et présents de la société entière* »(13). En définitive, aucune distinction ne peut être faite entre les oeuvres de chacun. Une chose demeure : placer les besoins au-dessus des oeuvres et reconnaître le droit à la vie d'abord, à l'aisance ensuite, pour tous ceux qui prendront part à la production. « *En un mot : prise au tas de tout ce que l'on possède en abondance ! Rationnement de tout ce qui doit être mesuré, partagé !* »(13).

(6) *La conquête du pain*, op. cit.
(7) Celle-ci, en régime capitaliste, se matérialise par le prix de vente des marchandises (NDA).
(8) P. Kropotkine, *La science moderne et l'anarchie*.
(9) E. Pouget, *Le sabotage*.
(10) P. Kropotkine, *L'Anarchie, sa philosophie, son idéal*.
(11) *La conquête du pain*, op. cit.
(12) *L'Anarchie, sa philosophie...*, op. cit.
(13) *La conquête du pain*, op. cit.

Il va de soi que ce que Kropotkine définit ici est un principe, au même titre que Ricardo ou Proudhon définissaient la valeur des biens par la quantité de travail contenue en eux.

Photo Nadar.

P.J. Proudhon

7. Approfondir les apports de Kropotkine.

Dans l'expression de sa conception du communisme anarchiste, Kropotkine ne parvient pourtant pas à éviter certains travers qui en limitent la portée. « *Son oeuvre n'a pas le caractère de théorie générale qu'on lui a attribué* »(14). En effet, son analyse sociale postule une croyance exagérée dans les bienfaits de la science moderne — mais c'est là le travers d'une époque —, elle procède par trop d'une approche issue des sciences naturelles, et méconnaît gravement la spécifité de la démarche des sciences sociales : « *bien que très sévère avec le fatalisme marxiste, [il tombe lui-même] dans le fatalisme mécaniste bien plus paralysant.* »(15).

Trop souvent aussi, il n'approfondit pas les concepts qu'il utilise. Cette absence de développement systématique est lié, dans une certaine mesure, à « *sa propre conception anarchiste dans laquelle l'élan vital populaire constitue l'âme de la révolution... [De plus,] certaine hâte, certaines lacunes, certaines simplifications de problèmes complexes ne sont pas seulement dus à sa forme d'esprit, mais aussi à l'impossibilité matérielle de développer ses propres points de vue* »(16) qui ont presque toujours été écrits pour des journaux ou des brochures de propagande. La volonté d'être accessible à tous l'amène aussi — et trop souvent — à multiplier les exemples précis pour fonder son argumentation, ce qui aujourd'hui donne indéniablement un cachet vieillot à ses ouvrages.

Il nous faut aussi ajouter que ces travers furent accentués par l'attitude des anarchistes de l'époque dont « *beaucoup ont cru posséder enfin un système définitif et irréfutable* »(17) : « *durant de nombreuses années (...), la plupart d'entre eux ne firent, sur le plan de la théorie et de la propagande, qu'étudier et répéter Kropotkine.* »(18)

Il n'en demeure pas moins que les concepts du communisme anarchiste développés par Kropotkine représentent un apport fondamental pour l'anarchisme. Il importe donc de dépasser une élaboration de la pensée qui se prête difficilement à la conceptualisation et le piège des vulgarisations simplistes, afin d'en sortir les concepts-clefs.

Philippe Boubet

(14) M. Nettlau, *Histoire de l'Anarchie*.
(15) E. Malatesta, *Pierre Kropotkine, souvenirs et critiques d'un vieil ami.*

(16) C. Berneri, *Pierre Kropotkine fédéraliste*.
(17) *Histoire de l'Anarchie*, op. cit.
(18) *Pierre Kropotkine, souvenirs...*, op. cit.

Kropotkine et la guerre

« *Si grands qu'ils soient, les hommes ne sont que des hommes, ils peuvent avoir des périodes de faiblesse, de manque ou d'absence de clairvoyance sur un problème capital, ou particulièrement ardu. Alors semble s'écrouler l'échafaudage qu'au prix de mille difficultés et sacrifices ils avaient ingénieusement construit.* »

Fernand Planche
et Jean Delphy(1).

Le 31 juillet 1914, le leader socialiste Jean Jaurès est assassiné à Paris. Le lendemain, l'ordre de mobilisation générale est placardée sur les murs de France. Plutôt que d'enclencher le processus d'une grève générale, menace si souvent brandie, les leaders syndicalistes et socialistes s'empressent de reprendre les arguments de la bourgeoisie et, le 5 août, sur la tombe du tribun socialiste, Léon Jouhaux rallie officiellement la C.G.T. à l'Union sacrée.

La guerre est là

Au même titre que les autres composantes du mouvement ouvrier, les anarchistes seront surpris et dépassés par les événements, par le déferlement du nationalisme et du patriotisme. Impuissance, désarroi furent les sentiments qui prédominèrent. « *Nous avons été vaincus avant même de nous battre* », constate Luigi Fabbri. Cependant, dès décembre 1914, le premier à réagir en France est Sébastien Faure qui imprime un « Appel aux socialistes, syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes », intitulé *Vers la paix*.

En février 1915, dans un manifeste publié à Londres en français, anglais et allemand, et titré *L'Internationale anarchiste et la guerre*, l'opposition antimilitariste des anarchistes est réaffirmée par trente-six compagnons parmi lesquels figurent des noms aussi connus que L. Bertoni, A. Berkman, E. Goldman, E. Malatesta, F.D. Nieuwenhuist, A. Schapiro, P. Vallina.

(1) F. Planche et J. Delphy, *Kropotkine*, Editions S.L.I.M., Paris, 1948, p. 125.

Doc. Itinéraire.

Emma Goldman.

« *Rejetant comme falacieuse toute distinction entre guerre offensive et guerre défensive, les signataires estimèrent que le rôle des anarchistes n'était pas de soutenir l'une ou l'autres des parties en présence mais de* " continuer à proclamer qu'il n'y a qu'une seule guerre de libération : celle qui est menée par les opprimés contre les oppresseurs. D'appeler à la révolte des esclaves contre les maîtres " »(2).

Mais la lutte des anarchistes (sans oublier les autres révolutionnaires) qui s'opposèrent à la guerre n'est pas le thème de cet article. Qu'il soit seulement dit que nous n'avons pas à rougir de l'attitude majoritairement antimilitariste de ceux qui nous ont précédé et que le lecteur peut se référer à bien des ouvrages(3). Hélas ! le virus patriotique n'épargna pas tous les libertaires et l'on vit des militants (non des moindres) apporter une caution aux massacres décidés par les bourgeoisies nationales.

Charles Malato s'écriera, dès le 5 août 1914, dans *La Bataille syndicaliste* devenu l'organe des militants ouvriers ralliés à l'Union sacrée : « *Debout, pour la liberté universelle !* » et ne cessera d'exalter le rôle des soldats de l'Entente qui, « *à la pointe de leur baïonnettes* » apportent la liberté « *aux peuple éveillés* ». Un Charles Albert affirme à ceux qui rejoignent le front : « *Partez sans amertume, partez sans regret, camarades ouvriers qu'on appelle aux frontières pour défendre la terre française (...), c'est bien pour la révolution que vous allez combattre* ». James Guillaume en Suisse, Ricardo Mella en Espagne, Jean Grave en France, et surtout Pierre Kropotkine à Londres prirent eux aussi position en faveur des alliés.

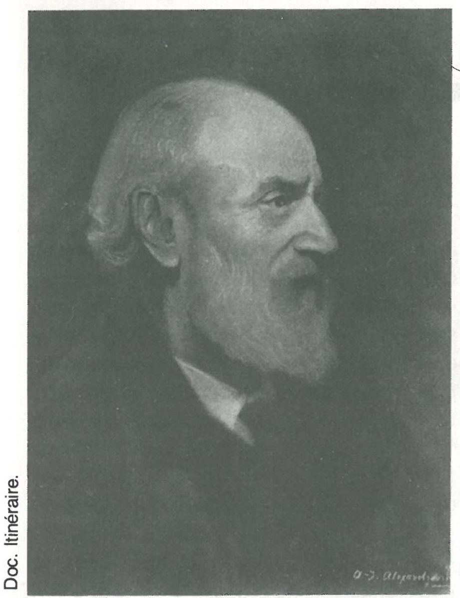
Comment et pourquoi l'auteur du chapitre « La Guerre » (dans *La science moderne et l'anarchie*) ne réfuta-t-il pas les arguments du Kropotkine du *Manifeste des Seize* ? Que peut-on ajouter, aujourd'hui encore, à la démonstration que ce sont toujours des rivalités pour des marchés et pour le droit à l'exploitation de nations sous-industrialisées qui sont la cause des guerres modernes ? « *En Russie, comme en Angleterre, en Allemagne comme en France, on ne se bat plus pour le bon plaisir des rois ; on se bat pour l'intégrité des revenus et l'accroissement des richesses de messieurs les Très Puissants Rothschild, Schneider, compagnie d'Anzin, pour l'engraissement des barons de la haute finance et de l'industrie.* »

Le 14 mars 1916 paraît dans *La Bataille syndicaliste* un manifeste dit des Seize — bien que n'étant signé que par quinze militants car une confusion

(2) Gaetano Manfredonia, « Les anarchistes dans la tourmente » in *Magazine libertaire* n° 4, « Les libertaires face à l'armée et à la guerre ».

(3) Citons entre autres : « Malatesta et la Première Guerre mondiale », double page réalisée par G. Manfredonia in *le Monde libertaire* ; Louis Lecoin, *Le cours d'une vie*, édition de l'auteur, 1965 ; Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France*, tome II, pp. 9-23 ; Michel Auvray, *Objecteurs, insoumis, déserteurs*, chap. 6, pp. 147-165. Cf également les rapports de police consacrés à l'activité des militants anarchistes pendant la guerre : « Le comité d'action internationale » (B.N., A.N. F7/13371), « Les anarchistes et la paix » (B.N., A.N. F7/13371), « Dans les milieux anarchistes » (B.N., A.N. F7/13372).

fit prendre le nom d'une ville pour celui d'un signataire —, daté du 28 février et approuvé, entre autres, par Jean Grave, Kropotkine, A. Laisant, C. Cornelissen, C. Malato, P. Reclus, Ichikawa et W. Tcherkesoff. Ce texte


Doc. Itinéraire.

C.A. Laisant, signataire du Manifeste des Seize.

s'élève contre les tentatives ou projets de paix[5] et prône une attitude militariste jusqu'au-boutiste : « *Parler de paix, tant que le parti (pangermaniste, N.D.A.) qui, pendant quarante-cinq ans, a fait de l'Europe un vaste camp retranché, est à même de dicter ses conditions, serait l'erreur la plus désastreuse que l'on puisse commettre. Résister et faire échouer ses plans, c'est préparer la voie à la population allemande, restée saine, et lui donner les moyens de se débarrasser de ce parti* ».

Le « Manifeste des Seize »

Jean Grave revendique le titre de promoteur de ce manifeste[6], mais sans aucun doute Kropotkine en est l'inspirateur réel et le rédacteur. En effet s'il s'agit d'un revirement surprenant en ce qui concerne la plupart des militants signataires, il en est bien autrement pour Kropotkine qui avait depuis longtemps développé de telles thèses. Le 2 septembre 1914, il écrivait à Jean Grave : « *Dans quel monde d'illusions vivez-vous pour parler de paix ? Mais pensez donc d'abord... à reconquérir la Belgique, livrée à feu et à sang, à défendre Paris... Ne laissez pas ces atroces conquérants de nouveau écraser la civilisation latine et le peuple français... Ne laissez pas imposer à l'Europe un siècle de militarisme... il faudra se défendre comme des bêtes féroces* »[7].

Dire que ce manifeste constitua un traumatisme pour le mouvement libertaire français et, dans une moindre mesure, pour le mouvement international, demeure en-dessous de la réalité. De nombreux compagnons y répliquèrent et, le premier, Malatesta (par un article paru dans *Freedom*, puis en brochure sous le titre *Anarchistes de gouvernement*)[8]. Vous pourrez lire ci-après les passages essentiels de cette réponse qui développe la nécessaire attitude antimilitariste des anarchistes. Nous n'aurons donc pas la prétention de faire mieux pour réfuter les thèses des signataires du *Manifeste des Seize* et essaierons plutôt d'expliquer et de comprendre leursraisons.

Dès 1905, à la suite d'un article paru dans *Le Temps*, Kropotkine avait développé ses positions « bellicistes » : « *Si les Allemands viennent envahir la France, marchant, comme ils sont sûrs de le faire, à la tête d'une forte coalition (...), alors la grève des conscrits ne suffira pas. Il faudra faire comme faisaient les sans-culottes en 1792, lorsqu'ils constituèrent dans leurs sections la commune révolutionnaire du 10 août, culbutèrent la royauté et l'aristocratie, levèrent l'impôt forcé sur les riches, forcèrent la Législative de faire les premiers décrets effectifs sur l'abolition des droits féodaux et la reprise par les paysans des terres communales, et ils marchèrent défendre le sol de France tout en continuant la Révolution. C'est aussi ce que Bakounine et ses amis essayèrent de faire à Lyon et à Marseille en 1871* »[9].

Ces phrases, quelques onze ans plus tôt, contiennent l'essentiel des motivations de ceux qui signèrent le *Manifeste des Seize* : échec du mouvement ouvrier pour s'opposer à la guerre déclenchée ; références déphasées à la révolution de 1789, à la Première Internationale et à la Commune de Paris ; mirage du moindre mal ; primauté de la question nationale sur la question sociale.

En effet, si la Première Guerre mondiale était prévisible, si l'on avait beaucoup parlé des moyens d'y faire face, concrètement et d'un point de vue international peu de choses avait été envisagé : l'ensemble des antimilitaristes se trouvèrent donc, le jour venu, désemparés. « *Pour la famille anarchiste, comme pour les autres familles socialistes, la résistance à la guerre ne fut à l'origine que le fait d'isolés et c'est l'ensemble, masses et militants, qui se rallia... ou se tut* »[10]. La même situation se retrouvera en 1939, et risque de se reproduire à l'avenir.

Tentatives d'explications

Dans ces conditions, quoi d'étonnant à ce que certains se tournent vers la politique du moindre mal : choisir le camp le plus démocratique, celui qui offre une illusion de liberté plus grande. Luigi Fabbri concluait ainsi le problème : « *Le moindre mal sera toujours aussi néfaste pour les peuples, pour le prolétariat, pour la liberté, et gros des mêmes horribles conséquences pour l'avenir ; et aussi pour laisser toute leur responsabilité aux gouvernants et aux classes dominantes, évitant tout acte de complicité, avec ceux-là ou celles-ci, et tâchant au contraire, de nous préparer et d'être en situation de tirer le meilleur parti des événements pour notre cause révolutionnaire* ».

Il ne s'agit pas de se situer « *au-dessus de la mêlée* » pour attendre des jours meilleurs mais, au contraire, de construire les opportunités qui vont dans un sens révolutionnaire : campagne défaitiste, insurrection, maquis... (cf. l'exemple de la « makhnovtchina »). Ainsi se retourne l'argument de Marie Goldsmith[11] : « *Si la participation (à la guerre) viole les principes pacifistes et antimilitaristes, la non-résistance aux armées d'inva-*



(4) Conférence de Zimmerwald mais, également, toute l'activité pacifiste des militants anarchistes.
(5) Il raconte lui-même, dans son livre *Quarante ans de propagande anarchiste* (Flammarion, 1973, réédition du titre original *Le mouvement libertaire sous la IIIe République*), comment il obtint à force d'insistance, la signature de Kropotkine ; la première objection de celui-ci était, dit-il, que « *trop vieux pour aller combattre, il ne nous convenait pas d'avoir l'air d'y pousser les autres* ».
(6) J. Maitron, *Pierre Kropotkine et le Manifeste des Seize*, Actes du 76e congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1951.
(7) Signalons également le texte des internationalistes parisiens, *Un désaccord. Nos explications* ; la parution le 2 avril 1916 du premier numéro de *C.Q.F.D.*, fondé pas S. Faure et Mauricius, « *journal d'"union sacrée" en vue de la libération de tous les asservis et de tous les exploités* », qui eu un succès notable malgré les efforts de Dame Censure.
(8) J. Maitron, Actes du 76e congrès, op. cit.
(9) *Le mouvement anarchiste en France*, op. cit.
(10) Amie de jeunesse de Pierrot, collaboratrice de *Plus loin*, fondé en 1925 par les partisans du manifeste.
(11) G. Woodkock et I. Avakoumovitch, *Pierre Kropotkine, le prince anarchiste*, Editions Calmann-Lévy, Paris, 1953.



Jean Grave, signataire du Manifeste des Seize.

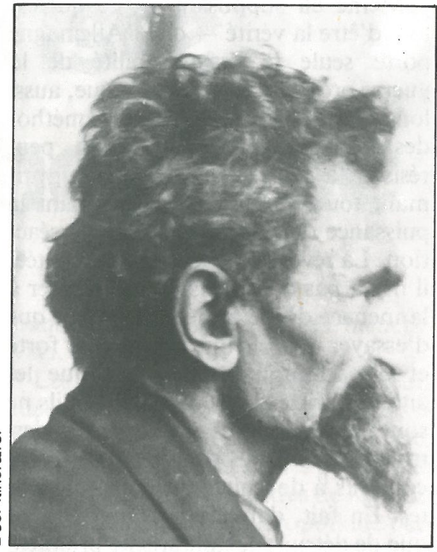
sion constitue une violation au moins aussi grande du principe primordial de la résistance à l'oppression, un abandon au moins aussi grand de l'esprit de révolte ».

Le mirage du moindre mal, c'est également choisir les alliés et l'hypothétique développement du socialisme libertaire contre la victoire de l'Allemagne et du socialisme autoritaire. En tant qu'ancien adhérent de la Première Internationale, de militant révolutionnaire russe, Kropotkine se souvient de l'influence allemande dans le développement du marxisme et la perpétuation de l'autocratisme russe. « *Par la présence de ses armées elle (l'Allemagne) avait mis obstacle au libre développement en France de la tendance libertaire ; elle avait été* " l'aide et la protection principale de la réaction " *dans l'Europe orientale et principalement en Russie* ». « *Il était fermement convaincu qu'il y aurait après la guerre des changements importants en Russie, et c'était là l'une des principales raisons qu'il avait de lui donner son appui. Il ne se trompait pas ; les changements vinrent, nous le verrons, sous l'impulsion de la guerre ; mais en réaction contre elle.* »(12).

Les dirigeants bolcheviks, quant à eux, furent heureux d'en tirer parti contre les anarchistes pris dans leur ensemble, en attaquant leur « *chef égaré* ». Citons Lénine, pour ses « *anarchistes-patriotes* » et ses « *anarchistes-chauvins* »(13), le « *vieux fou* » de Staline et le « *sénile anarchiste Kropotkine* » de Trotsky(14). Ils auraient dû pourtant, simple question de convenance, se souvenir des écrits de Marx et de sa célèbre lettre à Engels du 20 juillet 1870 : « *Les Français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation du pouvoir d'Etat sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. (...) La prépondérance, sur le théâtre du monde, de la classe ouvrière allemande sur la française, signifierait du même coup la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon* »(15). Le patriotisme et le nationalisme sont véritablement les choses les mieux partagées au monde !

Les continuelles références de Kropotkine à la guerre de 1870 révèlent bien que son analyse est faussée par la comparaison avec une situation qui n'est pas semblable et Jean Maitron, fort justement, insiste sur ce point : « *Sans vouloir solliciter abusivement les âges, on peut dire que les tenants de l'union sacrée étaient, dans leur ensemble, tant par leur âge que par leur filiation idéologique, plus proches de la Commune de Paris et de la Première Internationale* " *antiautoritaire* " *que les* " *résistants* " *à la guerre* ».

Ces influences se ressentent également lorsque Kropotkine déclare que la tâche essentielle du moment est de chasser les envahisseurs de la Belgique et de la France, après seulement pourrait commencer l'attaque contre les maux essentiels : le capitalisme et l'Etat. Ce choix stratégique lui fait abandonner l'antimilitarisme parce qu'il estime que les questions nationales doivent être résolues avant la question sociale. Aujourd'hui encore, dans les milieux libertaires, peut-on dire que le problème est tranché ? Pour notre part, nous rejoindrons Malatesta : « *Quant au droit des petites nationalités à conserver, si elles le veulent, leur langue et leurs coutumes, cela est simplement une question de liberté et n'obtiendra une solution réelle et définitive que lorsque, les Etats étant détruits, tout être humain, que dis-je ? tout individu aura le droit de s'associer avec tout groupe, et de s'en séparer* ».(16)



Doc. Itinéraire.

Malatesta

Pour conclure, nous citerons Planche et J. Delphy : « *Toutefois, pas un signataire du manifeste, bien que cette position leur eût ouvert toutes les portes, ne renia son passé. Le* Manifeste des Seize *fut, selon nous, une erreur psychologique, ce ne fut pas une trahison. Reconstitué, le mouvement anarchiste, bien que cette séparation fut au plus haut point douloureuse, ne réadmit pas ces camarades dans le sein de son organisation. Ce qui eût pu être un schisme redoutable, une division mortelle de la doctrine et du mouvement, s'éteignit comme une flamme légère qui n'a pas d'aliment et meurt aussitôt née* »(17). Que cet épisode « tourmenté » de la grande histoire du mouvement anarchiste nous serve d'avertissement et d'exemple !

Georges Host

(12) Lénine, « Les tâches de l'opposition en France », in *Marx, Engels, Lénine. Sur l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme*, Editions du Progrès, Moscou, 1982, p. 287.
(13) *Le prince anarchiste*, op. cit., pp. 288-289.
(14) Marx/Bakounine, *Socialisme autoritaire ou libertaire*, 10/18, tome I, pp. 156-157.
(15) *Le prince anarchiste*, op. cit., p. 290.
(16) *Kropotkine*, op. cit., p. 142.

« Anarchistes de gouvernement »

(...) La bonne foi et les bonnes intentions de ceux qui ont signé le manifeste sont au-delà de toute question. Mais si pénible qu'il soit d'être en désaccord avec de vieux amis qui ont rendu tant de services à ce qui, dans le passé, était notre cause commune, la sincérité et l'intérêt de notre mouvement d'émancipation nous font un devoir de nous dissocier de camarades qui se croient capables de réconcilier les idées anarchistes et la collaboration avec les gouvernements et les classes capitalistes de certaines nations dans leur lutte contre les capitalistes et les gouvernements de certaines autres nations.

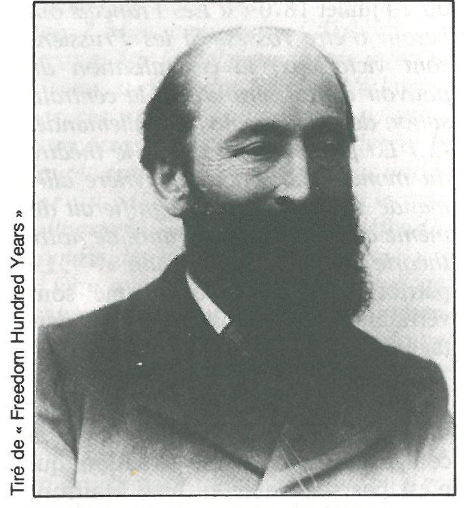
Durant la présente guerre, nous avons vu des républicains se mettre au service des rois, des socialistes faire cause commune avec la classe dirigeante, des travaillistes servir les intérêts des capitalistes ; mais en réalité tous ces hommes sont, à des degrés divers, des conservateurs croyant à la mission de l'Etat, et leur hésitation peut se comprendre quand le seul remède dont on dispose réside dans la destruction de toute chaîne gouvernementale et le déchaînement de la révo-

lution sociale. Mais une telle hésitation est incompréhensible de la part d'anarchistes. (...)

Même en supposant — ce qui est loin d'être la vérité — que l'Allemagne porte seule la responsabilité de la guerre présente, il est prouvé que, aussi longtemps qu'on s'en tient aux méthodes gouvernementales, on ne peut résister à l'Allemagne qu'en supprimant toute liberté et en revivifiant la puissance de toutes les forces de réaction. La révolution populaire exceptée, il n'y a pas d'autre façon de résister à la menace d'une armée disciplinée que d'essayer d'avoir une armée plus forte et plus disciplinée, de sorte que les antimilitaristes les plus résolus, s'ils ne sont pas anarchistes et craignent la destruction de l'Etat, sont inévitablement conduits à devenir d'ardents militaristes. En fait, dans l'espoir problématique de détruire le militarisme prussien, ils ont renoncé à toutes les traditions de liberté ; ils ont prussianisé l'Angleterre et la France ; ils se sont soumis au tsarisme ; ils ont restauré le prestige du trône branlant d'Italie.

Les anarchistes peuvent-ils accepter cet état de choses un seul instant sans renoncer à tout droit de s'appeler anarchistes ? Pour moi, même la domination étrangère subie de force et conduisant à la révolte est préférable à l'oppression intérieure volontairement acceptée — presque avec gratitude —, dans la croyance que, par ce moyen, nous serons préservés d'un plus grand mal. (...)

S'il est nécessaire aujourd'hui de travailler en harmonie avec le gouvernement et les capitalistes pour nous défendre nous-mêmes contre « la menace allemande », cela sera nécessaire après, aussi bien que durant la guerre. Si grande que puisse être la défaite de l'armée allemande — s'il est vrai qu'elle sera battue — il ne sera jamais possible d'empêcher les patriotes allemands de penser à une revanche et de la préparer ; et les patriotes des autres pays, très raisonnablement, de leur point de vue, voudront eux-mêmes se tenir prêts de façon à n'être pas surpris par une attaque. Cela signifie que le militarisme prussien deviendra une institution permanente et régulière dans tous les pays. Que diront alors ces anarchistes qui veulent aujourd'hui la victoire d'un des groupes de belligérants ? Recommenceront-ils à s'appeler antimilitaristes, à prêcher le désarmement, le refus du service militaire et le sabotage de la défense nationale, pour redevenir, à la première menace de guerre, les sergents recruteurs des gouvernements qu'ils auront tenté de désarmer et de paralyser ?


Tiré de « Freedom Hundred Years »

Tcherkesoff, signataire du Manifeste des Seize.

On dira que ces choses prendront fin quand les Allemands se seront débarrassés de leurs tyrans et auront cessé d'être une menace pour l'Europe en détruisant le militarisme chez eux. Mais s'il en est ainsi, les Allemands qui pensent avec raison que la domination anglaise et française (pour ne rien dire de la Russie tsariste), ne serait pas plus agréable aux Allemands que la domination allemande ne le serait aux Français et aux Anglais, voudront d'abord attendre que les Russes et les autres aient dérruit leur propre militarisme et, en attendant, ils contribueront à accroître l'armée de leur pays.

Et alors combien de temps la révolution sera-t-elle différée ? Combien de temps l'anarchie ? Devons-nous toujours attendre que les autres commencent ? La ligne de conduite des anarchistes est clairement tracée par la logique même de leurs aspirations. La guerre aurait dû être empêchée par la révolution, ou au moins en inspirant aux gouvernements la peur de la révolution. La force ou l'audace nécessaire a manqué. La paix doit être imposée par la révolution, ou, au moins, par la menace de la faire. Jusqu'à présent, la force ou la volonté fait défaut.

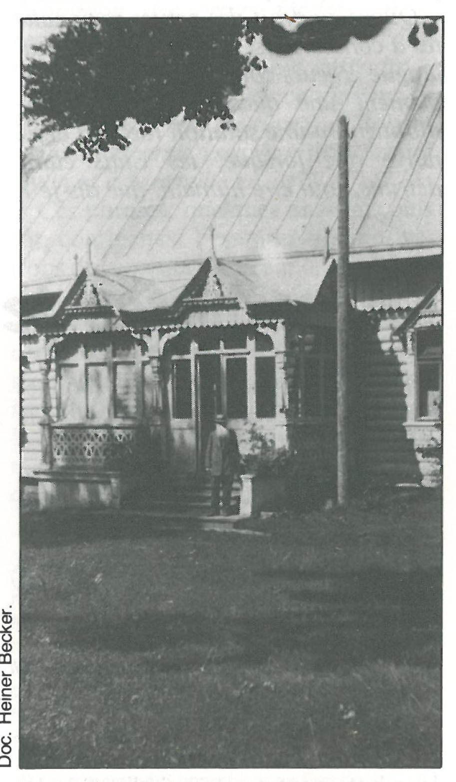
Eh bien ! il n'y a qu'un remède ; faire mieux à l'avenir. Plus que jamais nous devons éviter les compromis, creuser le fossé entre les capitalistes et les serfs du salariat, entre les gouvernants et les gouvernés ; prêcher l'expropriation de la propriété individuelle et la destruction des Etats, comme les seuls moyens de garantir la fraternité entre les peuples et la justice et la liberté pour tous ; et nous devons nous préparer à accomplir ces choses.

En attendant, il me semble qu'il est criminel de faire quoi que ce soit qui tende à prolonger la guerre, ce massacre d'hommes, qui détruit la richesse collective et paralyse toute reprise de la lutte pour l'émancipation. Il me semble que prêcher « la guerre jusqu'au bout » c'est faire réellement le jeu des dirigeants allemands qui trompent leur peuple et l'excitent au combat en le persuadant que leurs adversaires veulent écraser et asservir le peuple allemand.

Aujourd'hui, comme toujours, que ceci soit notre devise : « A bas les capitalistes et les gouvernements, tous les capitalistes et tous les gouvernements ».

Vivent les peuples, tous les peuples !

Errico Malatesta


Doc. Heiner Becker.

Pierre Kropotkine

IMPORTANT

Pour une meilleure qualité de la revue, nous recherchons tous documents photos ayant un rapport avec nos prochaines parutions

Ces documents seront rendus après utilisation.

De l'autocratie tsariste à la dictature bolchevique

Le 16 janvier 1905, les ouvriers des usines Poutilov cessent le travail pour protester contre le renvoi de quatre des leurs. La grève s'étend rapidement à toutes les usines de la région. Le pope Gapone qui dispose d'une grande influence suggère que la foule porte au tsar une pétition comportant une série de revendications politiques et sociales. Le dimanche 22 janvier, un cortège de 150 000 personnes, hommes, femmes et enfants arborant des icônes et chantant des cantiques, se dirige vers le palais d'Hiver. Nicolas II n'est même pas dans son palais. Il est resté dans sa résidence de Tsarkoïe Selo aux environs de Saint Pétersbourg. La foule est accueillie par la fusillade des cosaques. Un millier de personnes sont tuées, plusieurs milliers blessées. Les manifestants se dispersent tant bien que mal dans une gigantesque panique. A la suite de ces événements restés tristement célèbres sous le nom de « *dimanche rouge* » de Saint Pétersbourg, la vénération traditionnelle envers le tsar « *Père du Peuple* » est brisée. L'autocratie déconsidérée ne se remettra pas de ce choc. Le phénomène révolutionnaire ne cessera de s'étendre jusqu'au coup fatal de 1917.

Barricade à Moscou en 1905.



Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

Les forces en présence

Plusieurs courants ou groupes s'opposent au pouvoir absolu du tsar :

- Les occidentalistes, ou libéraux, veulent instaurer un régime de type allemand ou anglais. Ils sont également influencés par la démocratie française. Ils désirent un système constitutionnel. Ce sont essentiellement des bourgeois et des intellectuels. Ils fondent le parti constitutionnel démocrate (parti K.D. ou cadet).
- Les populistes respectent les communes rurales et sont hostiles à l'industrialisation. Il pensent que le capitalisme, tout comme le marxisme, ne sont pas des sytèmes qui peuvent convenir à la Russie. Ils souhaitent voir s'instaurer un socialisme de type coopératiste, plus conforme aux traditions russes. Ils forment le parti socialiste révolutionnaire (S.R.) qui comprend une aile modérée, les troudoviki (travaillistes).
- Les marxistes s'organisent en groupes de réflexion, à l'étranger, autour de Plékhanov. La Russie doit, pour eux, passer par le stade du capitalisme avant que le prolétariat ne prenne le pouvoir et instaure le socialisme. Ils essaient de mener une propagande dans les milieux ouvriers de Saint Pétersbourg, de Moscou, en Ukraine et dans les villes de la Volga. Ils fondent le Parti ouvrier social-démocrate de Russie qui comprend deux fractions : les bolcheviks et les mencheviks, plus modérés.
- Les anarchistes développent leurs idées principalement à l'étranger, à Genève et à Londres notamment. Des groupes réfléchissent sur les possibilités d'actions à partir des textes de Kropotkine et de Bakounine. Kropotkine participe à cet effort de propagande orienté vers la Russie (envois clandestins de brochures). Il existe un ou deux groupes à Saint Pétersbourg, autant à Moscou mais les groupements les plus actifs sont localisés dans le sud et dans la région ouest.

Les soviets

Au cours de l'année 1905, les ouvriers arrêtent le travail par milliers. Des conseils ouvriers (soviets) sont élus dans bon nombre d'usines. Les paysans s'attaquent aux grands domaines. Certains forment des soviets ruraux. La propagande bas son plein. Les troubles gagnent même l'armée, démoralisée par la guerre. Les révolutionnaires l'incite à fraterniser avec le peuple. Des soviets de soldats sont constitués. Les marins, particulièrement mal traités par les officiers, sont extrêmement sensibles à cette propagande. Le 27 juin 1905, l'équipage du cuirassé *Potemkine* se mutine. Quelque temps après, ce sont les marins de Kronstadt qui se révoltent, puis à nouveaux des marins en mer Noire. Le tsar est contraint de faire quelques concessions. Il accepte qu'une Douma (assemblée législative) soit élue au suffrage universel. Il rappelle Witte au gouvernement. Peu à peu, celui-ci devient maître de la situation mais le danger révolutionnaire n'est que momentanément écarté.

La Douma n'offre en effet aucune garantie à l'opposition. Les arrestations et les déportations montrent, s'il en était encore besoin, que le tsar n'est pas disposé à renoncer à son pouvoir absolu. Les militants rejoignent la clandestinité et l'émigration. L'agitation dans les usines, dans l'armée, dans la marine, ne tarde pas à réapparaître lentement au cours des années qui suivent.

La chute du tsar

D'importants mouvements de grève reprennent à partir de 1915. Ils trouvent leur origine dans la situation générale catastrophique du pays en guerre (pertes humaines considérables, paralysie économique). En mars 1917 (février, selon le calendrier russe), des manifestations éclatent à Petrograd[1]. Elles durent quelques jours au cours desquels le gouvernement perd peu à peu le contrôle de la situation. Une partie des militaires chargés de rétablir l'ordre fraternise avec les révolutionnaires, tuant les officiers et distribuant des armes à la foule. Les bâtiments officiels sont envahis. Les révolutionnaires décident de mettre sur pied un gouvernement provisoire. Le tsar est contraint d'abdiquer.



Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

Nicolas II

Face au gouvernement provisoire, les soviets, en particulier celui de Petrograd, constituent un second pouvoir dont les attributions ne sont pas définies. En quelques semaines, les principales villes du pays se dotent de soviets qui émanent directement du peuple. Ils en sont même les seuls éléments représentatifs, en l'absence de toute assemblée (Douma). Le gouvernement provisoire présidé par le prince Lvov se montre vite incapable de surmonter les difficultés qui s'accumulent. Il ne satisfait personne et les révolutionnaires n'ont aucun mal à dénoncer ses maladresses. Les bolcheviks, de plus en plus intransigeants, renforcent leur structure par peur de se laisser dépasser par d'autres révolutionnaires, notamment les anarchistes de Kronstadt.

Les gouvernements successifs ne parviennent pas à contrôler la situation. Le désordre se généralise dans les campagnes, dans les usines. L'inflation prend des proportions alarmantes. Kropotkine rentre en Russie en juin. Il a alors 75 ans : « *Que c'est triste d'être vieux lorsqu'une révolution si riche en conséquences mondiales se produit !* »[2]. Kerensky constitue un nouveau gouvernement en juillet. Il propose un ministère à Kropotkine, ainsi qu'une pension et un logement. Le vieil homme refuse : « *Comment ose-t-on me faire une semblable proposition, à moi, dont toute la vie, toutes les œuvres hurlent contre une pareille conception. Me croire assez sénile ou opportuniste pour me renier ainsi est une véritable insulte, ou dénote de la part de ceux qui me proposent cela une dose d'imbécilité peu commune* »[3]. Kropotkine veut malgré tout, dans la mesure de ses possibilités, contribuer à l'instauration d'une société nouvelle. En août, il est invité à une conférence des partis politiques à Moscou. Il est le seul à y prononcer un discours en faveur de la proclamation de la république en Russie. Au même moment, les bolcheviks s'activent pour conquérir la majorité dans les soviets et pour préparer un soulèvement contre le gouvernement de Kerensky.

(1) Anciennement Saint Petersbourg.

La mise en place du régime soviétique

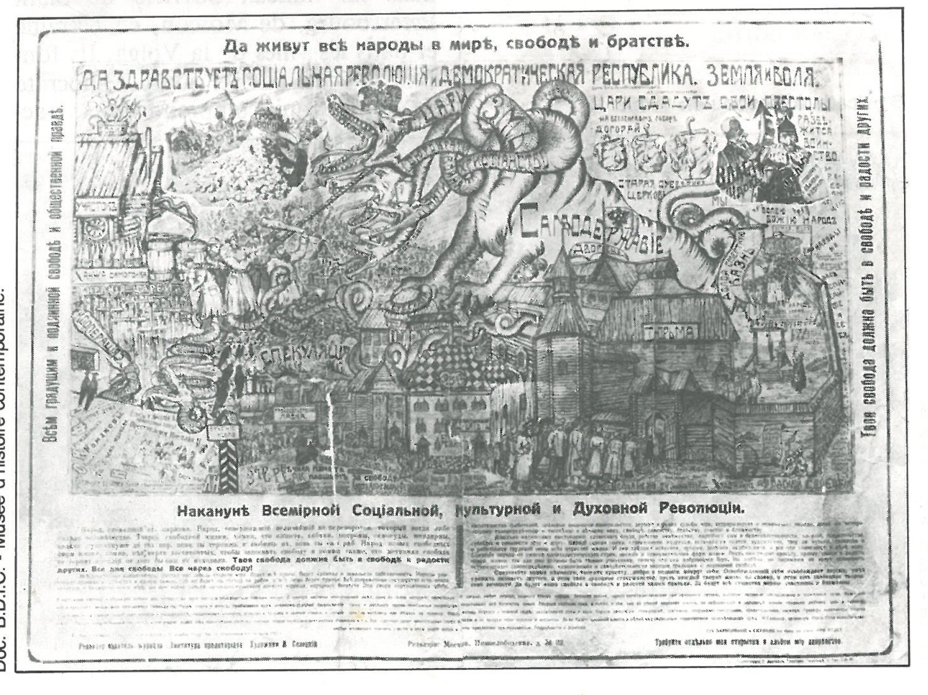
Puis les événements s'accélèrent. En septembre, le soviet de Petrograd élit un nouveau bureau dont Trotsky est le président. Les bolcheviks obtiennent également la majorité à Moscou grâce aux actions de Boukharine, ainsi que dans plusieurs grandes villes. Au début du mois d'octobre, Lénine pense que le moment est venu de passer à l'action bien que les bolcheviks soient loin d'être tous favorables à l'insurrection. Le 23 octobre, il réussit à obtenir un vote en faveur de l'insurrection par 10 voix contre 2 (celles de Kamenev et Zinoviev). Au même moment, le bruit court à Petrograd que le gouvernement et les généraux veulent livrer la capitale aux Allemands. Les bolcheviks s'organisent avec des S.R. de gauche pour parer à une telle éventualité.

Le 6 novembre, Kerensky envoie des troupes fermer l'imprimerie des bolcheviks qui continuent malgré tout à publier leurs journaux. Au cours de la journée, ils s'assurent qu'ils sont bien soutenus en différents points statégiques de la capitale. Le 7 novembre, les insurgés proclament la destitution du gouverment provisoire. Le palais d'Hiver est pris d'assaut. Le croiseur *Aurore*, des marins de Kronstadt, tire quelques coups de canon. Les ministres capitulent. Le IIe congrès des soviets ouvre sa séance à la tombée de la nuit du 7 au 8 novembre. Sur 670 représentants, les bolcheviks sont 390 et ont, en outre, l'appui de quelques S.R. et de quelques mencheviks. Lénine peut déclarer, avant de clore la séance : « *Nous passons maintenant à L'édification de l'ordre socialiste* »[4].

Le gouvernement est constitué dans l'après-midi du 8 novembre. Sur proposition de Trotsky, il se nomme « Conseil des commissaires du peuple ». Il est présidé par Lénine et ne comprend que des bolcheviks, 15 au total dont Rykov à l'Intérieur, Lounatcharski à l'Instruction publique, Trotsky aux Affaires étrangères. Pour

(2) Pierre Kropotkine, *Oeuvres*, Paris, Ed. Maspéro, 1976, p. 325.
(3) Ibid, note p. 331.

(4) Cité par Michel Laran, *Russie-URSS 1870-1970*, Editions Masson, 1973, p. 97.



Doc. B.D.I.C. - Musée d'histoire contemporaine.

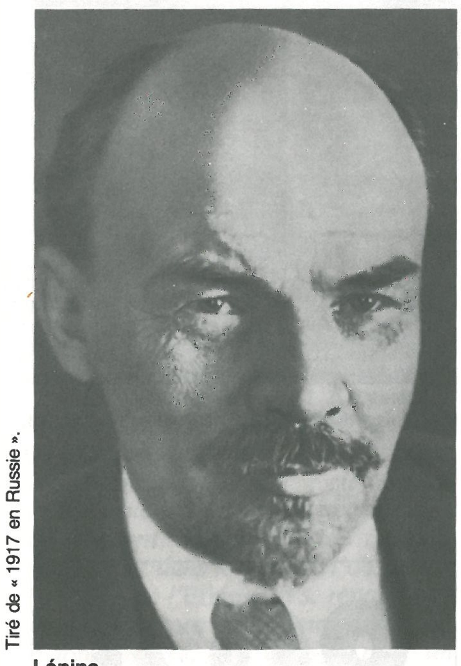
Affiche de 1917 : c'est un appel au peuple, fait par V. Seletsky qui organisait une colonnie anarchiste près de Sotchi.

la question des nationalités, une commission présidée par Staline est constituée. Les opposants (S.R. de droite, mencheviks) ont quitté le IIe congrès des soviets. Celui-ci approuve la composition du nouveau gouvernement en fin de soirée. Il ratifie, en outre, les deux décrets rédigés par Lénine : le décret sur la paix et le décret sur la terre.

Une série de réformes intervient dans les semaines qui suivent : abolition des distinctions honorifiques, droit à l'autodétermination des nationalités, élection des officiers, des juges, laïcisation de l'état civil, égalité des sexes, séparation de l'Eglise et de l'Etat, laïcisation de l'enseignement, instauration du calendrier occidental, simplification de l'alphabet cyrillique, etc.

Les résistances

Les bolcheviks se rendent maîtres de Moscou et progressent de ville en ville jusqu'à la Sibérie occidentale. Fin novembre, les élections de l'Assemblée constituante donnent la majorité absolue (58 % des voix) aux S.R. Les bolcheviks obtiennent 25 % des voix et décident de dissoudre cette assemblée. Les S.R. reprennent les armes (assassinats politiques, tentative d'assassinat contre Lénine).


Tiré de « 1917 en Russie ».

Lénine

La situation est délicate dans le sud du pays où les socialistes et les libéraux restent influents surtout dans les petites villes et les campagnes. Ils décident de s'organiser pour lutter contre le régime soviétique. En Ukraine, la situation est encore plus confuse. Les nationalistes ukrainiens proclament la République de Kiev, déclarent la guerre au régime et signent une paix séparée avec l'Allemagne et l'Autriche alors que Makhno commence à former une armée de volontaires. Parallèlement à cette constitution de l'armée « makhnoviste », un mouvement de collectivisation des terres commence. « *Pendant ce temps, dans les campagnes, en particulier dans la partie zaporogue de l'Ukraine, là où l'autocratie n'a jamais pu abolir entièrement l'esprit libre, la paysannerie laborieuse révolutionnaire considère comme de son devoir le plus impérieux et le plus fondamental l'emploi de l'action révolutionnaire directe pour se libérer au plus vite des pomechtchiks et des koulaks, estimant que cette émancipation faciliterait la victoire contre la coalition socialo-bourgeoise (...).*

Les paysans saisissent ensuite directement les propriétés et le bétail des pomechtchiks, des koulaks, des monastères et des terres d'Etat ; cela, en instituant constamment des comités locaux de gestion de ces biens, afin de les répartir entre les différents villages et communes.

Un anarchisme instinctif tranparaît clairement dans toutes ces intentions de la paysannerie laborieuse d'Ukraine, lesquels expriment une haine non dissimulée pour toute autorité étatique, sentiment accompagné d'une nette aspiration à s'en libérer »(5).

Les bolcheviks veulent en finir avec l'opposition. Le parti K.D. est déclaré hors-la-loi, les arrestations se multiplient. En décembre 1917, la Tcheka est créée. Lénine en confie la direction à Dzerjinski. Cet organe, qui ressemble étrangement à l'Okhrana tsariste, est chargé de combattre l'opposition sous toutes ses formes. De larges pouvoirs mal définis lui sont confiés.

L'opposition intérieure est encouragée par l'intervention étrangère (Etats-Unis, France, Angleterre, Japon). Une guerre civile qui durera plus de trois ans commence, ravageant les territoires et terrorisant les population. Les bolcheviks qui ne contrôlent que 25 % du territoire environ mettent en place une dictature impitoyable afin de conserver le pouvoir. L'Armée rouge est créée le 28 janvier 1918. En juin, le service militaire devient obligatoire pour tout homme de 18 à 40 ans. L'élection des officiers est abolie la même année.

En pleine guerre civile, Lénine décide de rencontrer Kropotkine. Lénine respecte Kropotkine principalement pour son œuvre sur la Révolution française. Il apprécie particulièrement la façon dont l'auteur a su mettre l'accent sur l'action du peuple. Il considère hautement cette étude et en souhaite une très large diffusion dans



toute la Russie. Mais ceci ne suffit certainement pas à le décider à rencontrer Kropotkine. Au-delà de son estime personnelle pour l'historien, il souhaite probablement obtenir le ralliement de Kropotkine au pouvoir bolchevique en espérant ainsi porter un coup décisif aux anarchistes ukrainiens, les makhnovistes, que le pouvoir bolchevique ne parvient pas à mater. Mais le vieil homme, fidèle à ses idées, ne peut se rallier à la dictature du parti communiste qu'il considère comme une erreur fondamentale dans la révolution : « *La Russie n'est une République soviétique que de nom* »(6). Toutefois, le 10 juin 1920, il adresse une lettre aux ouvriers occidentaux dans laquelle il condamne l'aide étrangère apportée à la rébellion contre la révolution : « *Tous, pas seulement les travailleurs, mais tous les éléments progressistes des nations civilisées, doivent mettre obstacle à l'aide donnée, jusqu'ici, aux adversaires de la révolution. Non qu'il n'y aurait rien à objecter aux méthodes du gouvernement bolcheviste. Loin de là ! Mais chaque intervention armée d'un pouvoir étranger renforce nécessairement les tendances dictatoriales du gouvernement et paralyse les efforts des Russes qui, indépendamment du gouvernement, sont prêts à aider la Russie et la reconstruction de la vie sur de nouvelles bases* »(7). Il ne se fait aucune illusion sur la nature du gouvernement bolchevique mais ne souhaite pas en voir renforcer le caractère autoritaire. Il est révolutionnaire et c'est à ce titre qu'il défend la révolution en Russie.

En 1921, les bolcheviks sortent victorieux de la guerre civile mais le pays est épuisé, la situation économique est catastrophique. On doit enregistrer, dans ce domaine, un recul de plusieurs décennies. La population est démorali-

(5) Nestor Makhno, article paru dans « Dielo Trouda » n° 29, oct. 1927, in *La lutte contre l'Etat et autres écrits*, Ed. J.-P. Ducret, 1984, p. 18.

(6) *Oeuvres*, Op. Cit.p. 339.
(7) Ibid, p. 343.

Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».



Mendiantes.

sée, les vivres manquent, la situation sanitaire est déplorable. La propagande des mencheviks, des anarchistes et des S.R. contre le monopole du pouvoir bolchevique a peu à peu des échos dans la population. Au sein même du parti communiste, « l'opposition ouvrière » demande une démocratisation.

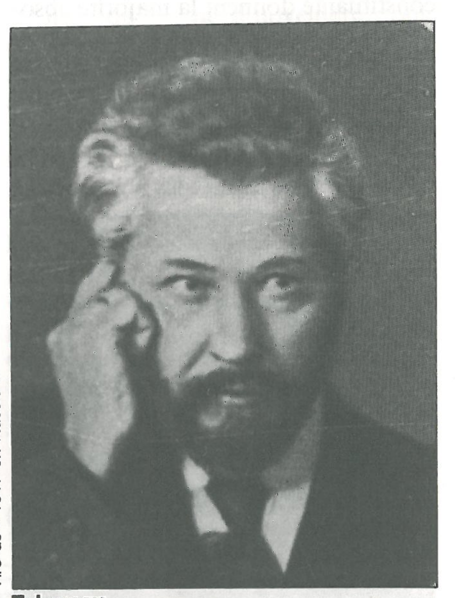
Kropotkine s'éteint le 8 février 1921. Le 13, son enterrement est l'occasion d'une grande manifestation. Des milliers de personnes assistent à la cérémonie. Ce sera la dernière manifestation anarchiste et antibolchevique. Les organisations anarchistes russes saisissent l'occasion pour exiger la libération de tous les anarchistes emprisonnés par les communistes. La Tcheka consent à en libérer sept alors que des centaines sont incarcérés. Ces sept personnes s'engagent à retourner en prison après les obsèques et elles tiendront parole. Le 28 février 1921, les marins de Kronstadt se rebellent. Lénine comprend très vite la gravité du slogan : « *Vivent les soviets ! A bas les communistes* » qui peut rapidement encourager la guérilla paysanne qui sévit encore en Ukraine. Un ultimatum est lancé aux « égarés » avant l'attaque, le 7 mars, selon un plan élaboré par Trotsky. Le 18 mars, pour le cinquantenaire de la Commune de Paris, la révolte des marins de Kronstadt est écrasée.

Les bolcheviks interdisent l'activité de tous les partis ou groupes d'opposition, emprisonnent les opposants ou les autorisent à quitter le pays. Le Xe congrès du parti (8-16 mars 1921) interdit même toute fraction en son sein. A partir de mars 1921, les bolcheviks sont les maîtres absolus en Russie. Le pays s'engage sur les voies du stalinisme. Kropotkine n'est plus là pour constater ce qu'il avait su, très tôt, analyser avec clairvoyance, ce qu'il avait tenté de faire comprendre à Lénine en 1919, ce qu'il a répété jusqu'à la fin de sa vie : « *La tentative de construire une République communiste sous la règle de fer de la dictature d'un parti finira en une faillite* »[8].

Aurore Kermadec

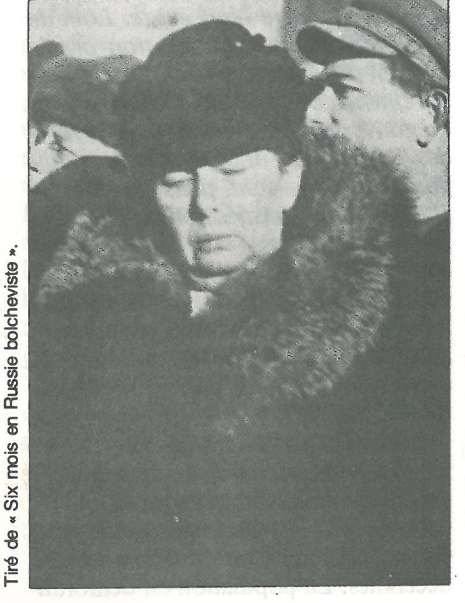
(8) Ibid, p. 345.

Tiré de « 1917 en Russie ».



Tchernov,
théoricien du Parti socialiste révolutionnaire.

Tiré de « Six mois en Russie bolcheviste ».



Sophie Kropotkine à côté du cercueil de son mari.

L'enterrement de Pierre Kropotkine :

Dernière manifestation de masse

Nous avons décidé de consacrer une place importante au récit de la mort de Pierre Kropotkine car son enterrement fut la dernière manifestation de masse publique du mouvement anarchiste russe. Se sont joints au cortège tous ceux (associations, partis, syndicats, etc.) qui, dans ce pays ployant sous la botte bolchevique, refusaient de se soumettre à la « *dictature des commissaires* ». Curieusement, et très symboliquement, ce fut aussi la dernière manifestation de masse oppositionnelle tout court dans la Russie soviétisée.

Le texte que vous lirez ci-après est pour l'essentiel tiré du livre, aujourd'hui épuisé, de G. Woodkock et I. Avakoumovitch : *Pierre Kropotkine, le prince anarchiste* (Calmann-Lévy, 1953). Pour mettre en évidence l'influence de Pierre Kropotkine sur la société russe de l'époque, nous avons inséré dans ce texte les lignes consacrées à son décès par deux hommes charnières, qui montrent involontairement dans leurs témoignages les ravages exercés par le bolchevisme dans les rangs révolutionnaires.

Il s'agit de Victor Serge et d'Alfred Rosmer. L'un et l'autre, issus de l'anarchisme et du syndicalisme révolutionnaire, seront fascinés par le léninisme et aideront puissamment son ascension, reniant pour ce faire leurs convictions antérieures et jouant le rôle de fossoyeurs, en Russie et dans le reste du monde, des courants socialistes non-bolcheviques. Leur prise de conscience tardive ne réparera pas le mal fait.

Le « montage » que nous avons ainsi réalisé a été possible grâce aux extraits de *Mémoires d'un révolutionnaires* (Ed. du Seuil, 1951) de Victor Serge et de *Moscou sous Lénine* (Ed. Pierre-Horay, 1953) d'Alfred Rosmer.

L'équipe de rédaction

Il mourut juste lorsque venaient de sonner trois heures du matin, le 8 février 1921, en silence et, au dernier moment, inconscient.

« *En février, le vieux Kropotkine mourut à Dimitrovo, près de Moscou. Je n'avais pas voulu le voir, crainte d'un entretien pénible ; il croyait encore que les bolcheviks avaient reçu de l'argent allemand, etc. Sachant qu'il vivait dans le froid et l'obscurité, travaillant à l'*Ethique *et se reposant en faisant un peu de piano, nous lui avions envoyé, mes amis et moi, un somptueux colis de bougies. Je connaissais le texte de ses lettres à Lénine sur l'étatisation de la librairie et l'intolérance. On verra, si elles sont un jour publiées, avec quelle lucidité Kropotkine dénonçait les périls de la pensée dirigée.* »

Victor Serge

Sa femme et sa fille, ainsi qu'Atabékian et Boris Lébédef étaient présents, Emma Goldman, retardée par le mauvais trafic des chemins de fer, arriva trop tard. Berkman, avec un groupe de dirigeants anarchistes, vint de Moscou le jour même.

Le gouvernement bolchevique offrit immédiatement de faire à Kropotkine des funérailles nationales ; mais sa famille et ses amis refusèrent, car ils savaient tous que le vieil anarchiste eût considéré cela comme une injure. Un comité funéraire fut donc formé par des représentants des groupements anarchistes russes en vue de prendre les dispositions pour la cérémonie.

Immédiatement, des difficultés se présentèrent. En raison de la nationalisation de tous les services publics et de la fermeture de toutes les imprimeries, ils durent s'adresser au soviet de Moscou pour demander son concours. L'organisation du service fut réglée facilement, mais la question de l'imprimerie était plus compliquée. Après quelques négociations, les autorités consentirent à autoriser l'impression de deux petits tracts d'un journal unique à la mémoire de Kropotkine ; mais lorsque les anarchistes demandèrent que ces publications ne fussent pas soumises à la censure, cela leur fut catégoriquement refusé. Ils prirent alors la chose en main, rouvrirent une imprimerie anarchiste que la Tcheka avait mise sous scellés et imprimèrent deux tracts non censurés portant des jugements sur Kropotkine.

Entre temps, à Dmitrov, le grand homme était étendu sur sa couche dans le cabinet où il avait travaillé et vécu les trois dernières années. Incessamment, des ouvriers, des paysans, des intellectuels et même des soldats et des officiers bolcheviques défilaient à tra-



Tiré de « 6 mois en Russie Bolcheviste »

vers sa petite maison. Puis le cercueil fut porté à la gare et mis dans un train spécial qui devait l'emmener à Moscou. Les écoles furent fermées ce jour-là, et les enfants répandirent des branches de pin sur la neige devant le convoi. Toute la population du village l'accompagna à la gare, y compris la garnison de l'Armée rouge qui, par déférence pour les opinions du défunt, vint sans armes.

A Moscou, une multitude attendait le train funèbre à une gare de faubourg et accompagna les restes de Kropotkine, au son de musiques révolutionnaires, jusqu'au Palais du Travail, où il devait reposer sur un lit de parade. Cet édifice avait été jadis le Palais de la Noblesse, et c'était dans la salle des Colonnes où Kropotkine gisait maintenant, qu'avait eu lieu, longtemps auparavant le bal au cours duquel, vêtu en petit prince persan, il avait été présenté au tsar Nicolas Ier. Pendant les trois jours suivants, des milliers de gens défilèrent devant le défunt pour lui rendre hommage. »

« Le corps de Kropotkine avait été exposé dans la grande salle de la Maison des syndicats — comme l'avait été celui de John Reed — et veillé par des anarchistes. L'inhumation était fixée au prochain dimanche. La veille, dans la soirée, un secrétaire de l'Internationale communiste vint me dire que j'avait été désigné pour parler au nom de l'Internationale communiste. La nouvelle me parut invraisemblable ; j'allais voir Kobiétsky ; il me confirma la décision et quand je lui fis remarquer qu'une discussion préalable, au moins un échange de vues me paraissait indispensable, il me répondit qu'on avait jugé cela inutile. " On vous fait confiance", se borna-t-il à me dire.

« J'étais perplexe : parler au nom de l'Internationale communiste d'un homme que les bolcheviks n'avaient cessé de combattre et qui, de son côté, avait été, jusqu'à la fin, l'adversaire irréductible de la Révolution d'Octobre[1], quelle mission délicate. Cependant deux considérations me firent entrevoir ma tâche comme moins difficile que je ne l'avais jugée tout d'abord. Je me rappelais la conversation avec Lénine — vraiment providentielle — le ton dont il avait parlé de Kropotkine ; son éloge de La Grande Révolution *; et aussi une chose qui m'avait surpris dans les premiers temps de mon séjour à Moscou. Sur un obélisque dressé à l'entrée des jardins du Kremlin, on pouvait lire les noms des précurseurs du communisme, des défenseurs de la classe ouvrière, et ce qui m'avait frappé, c'était "l'éclectisme" qui avait présidé au choix des noms ; les "utopistes" étaient tous là, et ce qui devait paraître plus étonnant, Plékhanov y était aussi ; la violence des polémiques et l'âpreté des controverses n'empêchaient donc nullement de reconnaître l'apport, la contribution d'adversaires de doctrine à la cause de l'émancipation humaine. Enfin, j'avais encore un autre exemple de cette "tolérance" imprévue des farouches bolcheviks. Au début de la Révolution d'Octobre, l'exubérance révolutionnaire se manifesta de toutes les façons et dans tous les domaines, notamment dans la peinture et la sculpture ; les peintres avaient pris possession de toute une partie de la Tverskaïa, et en 1920, on pouvait encore voir, gravés dans les murailles, des médaillons de grands révolutionnaires ; celui de Kropotkine se trouvait en bonne place, dans le voisinage du Grand-Théâtre. »*

Alfred Rosmer

(1) *Mais pas de la Révolution russe. (NDR)*

Tiré de « L'Anarchie » de Tarizzo.

Cependant, un autre conflit avait surgi entre la commission funèbre et les autorités, cette fois-ci à propos des anarchistes qui avaient été incarcérés dans les prisons de Moscou pour avoir exprimé trop librement leurs opinions. Quelques-uns étaient retenus au département spécial de la Tcheka, d'autres dans la terrible prison tsariste de Boutirky, que Tolstoï a immortalisée dans *Résurrection*. La commission des obsèques envoya immédiatement un télégramme à Lénine pour demander que les détenus fussent remis en liberté pour le jour des funérailles. La commission exécutive centrale des soviets recommanda à la Tcheka de relaxer ces détenus « *pour autant que cela serait possible* », afin qu'ils prissent part aux obsèques. La Tcheka refusa, à moins que l'on ne donnât l'assurance qu'ils retourneraient ; mais, quand cela fut fait, on répondit qu'il n'y avait pas de détenus anarchistes que l'on pût relacher. On savait que cela était faux, car Berkman avait eu accès à Boutirky aussi bien qu'au département spécial et avait parlé aux détenus qui s'y trouvaient.

Le matin des obsèques, les anarchistes décidèrent de passer à l'action directe et, sur invitation de la commission, Sacha Kropotkine téléphona à Kaménef, au soviet de Moscou, pour lui dire que, si les détenus n'étaient pas mis en liberté, on ferait connaître publiquement aux multitudes assemblée dans le Palais du Peuple et au dehors le manquement des bolcheviks à leur parole, et que les drapeaux bolcheviques seraient enlevés de la bière. Des correspondants de journaux américains et britanniques, parmi lesquels l'écrivain anglais Arthur Ransome, étaient là, et l'attitude de la foule dans la salle devenait menaçante.



Tiré de « L'Anarchie » de Tarizzo.

« Je me rendis à Moscou pour assister à ses obsèques et ce furent d'émouvantes journées, dans le grand froid au temps de la grande faim. Je fus le seul membre du parti admis parmi les anarchistes comme un camarade. Autour du corps du grand vieillard, exposé à la Maison des syndicats, dans la salle des Colonnes, les incidents se multipliaient en dépit du tact bienveillant de Kaménev. L'ombre de la Tcheka était partout, mais une foule dense et ardente affluait, ces funérailles devenaient une manifestation significative. Kaménev avait promis la libération pour un jour de tous les anarchistes emprisonnés ;

Aaron Baron et Yartchouk vinrent ainsi monter la garde autour de la dépouille mortelle. La tête glacée, le haut front dégagé, le nez fin, la barbe neigeuse, Kropotkine ressemblait à un mage endormi, tandis que des voix coléreuses chuchotaient autour de lui que la Tcheka violait la promesse de Kaménev, que la grève de la faim allait être décidée dans les prisons, que tels et tels venaient d'être arrêtés, que les fusillades d'Ukraine continuaient... Pour un drapeau noir, pour un discours, des négociations laborieuses répandaient une sorte de fureur dans cette foule »

Victor Serge



Tiré de « Six mois en Russie bolcheviste ».

Les X indiquent les anarchistes relachés par la Tchéka pour les obsèques.

« Kaménef demanda du temps et promit que les détenus arriveraient dans vingt minutes. Pendant une heure la multitude attendit dans un froid pénétrant, puis, sept hommes seulement, ceux de la prison spéciale, apparurent. La Tcheka assura à la commission que les hommes de la prison de Boutirky étaient en route, et les obsèques commencèrent, mais les détenus en question n'arrivèrent jamais.

L'orchestre de l'Opéra de Moscou joua la *1re Symphonie* et la *Symphonie pathétique* de Tchaïkovsky que Kropotkine avait toujours aimées, et, lorsque la bière eut été emportée hors de la salle, un chœur de deux cents chanteurs de l'Opéra exécuta le *Requiem, Eternel Souvenir*, qui avait été chanté également pour Tolstoï.

Dans les rues un immense convoi de cent mille personnes suivait le cercueil dans sa marche de cinq milles, jusqu'au cimetière du monastère de Novo-Dévichi, au bord du fleuve, en face de ces collines aux Moineaux où, dans leur jeunesse, Herzen et Ogaref avaient juré de consacrer leur vie au peuple russe. Les drapeaux des partis politiques, des syndicats, des sociétés scientifiques et littéraires et des associations d'étudiants, entremêlés aux drapeaux noirs des groupes anarchistes, flottaient au-dessus de la foule qui marchait aux sons de la musique révolutionnaire. Seule l'*Internationale* ne fut pas jouée par déférence pour Kropotkine, qui détestait ce chant, qu'il comparait au « *grognement de chiens affamés* ». Des soldats sans armes, des marins et des groupes d'enfants se mêlaient aux files ; il y avait là nombre de vieux amis de Kropotkine, tels que Véra Figner et Armand Ross qui, quarante-neuf ans plus tôt, avaient initié Kropotkine à la doctrine anarchiste. Les étudiants et les ouvriers formaient la haie, en se tenant la main, tout autour du convoi qui s'avançait dans un ordre qui s'imposait à lui-même.

C'était là néanmoins la dernière grande manifestation contre la tyrannie bolchevique, et bien des gens y prenaient part autant pour réclamer la liberté que pour rendre hommage au grand anarchiste. Les drapeaux portant en lettres de feu les paroles : « *Où il y a autorité, il n'y a pas de liberté* » et « *Les anarchistes demandent à être libérés de la prison du socialisme* » exprimaient l'état d'esprit de cette journée.

Sur le musée Tolstoï le drapeau noir anarchiste flottait en hommage à Kropotkine, et un buste drapé de crêpe du romancier était placé sur les marches, tandis qu'une musique de partisans de Tolstoï jouait la *Marche funèbre* de Chopin, lorsque le cortège fit halte. Devant la prison de Boutirky, il y eut un nouvel arrêt, et les détenus, à travers les barreaux des fenêtres, crièrent leur adieu.

Enfin, on arriva au cimetière, et le cercueil fut descendu dans une fosse au-dessous d'un bouleau argenté. Les orateurs s'avancèrent l'un après l'autre pour prononcer leurs discours : un étudiant, un tolstoïen, des représentants des sociaux-révolutionnaires et des mencheviks, Mostovenko au nom des bolcheviks, Emma Goldman au nom des anarchistes étrangers, et six anarchistes russes (...). »

« Le long cortège, entouré d'étudiants faisant la chaîne en se donnant la main, se mit en marche vers le cimetière de Novo-Diévitchii, au chant des chœurs derrière des drapeaux noirs dont les inscriptions dénonçaient la tyrannie. Au cimetière, dans le limpide soleil d'hiver, une fosse avait été ouverte sous un bouleau tout argenté. Le délégué du Comité central bolchevik, Mostovenko, et Alfred Rosmer, délégué de l'exécutif de l'Internationale, tinrent un langage conciliant. »

Victor Serge

« J'avais préparé mon bref discours sur mes souvenirs personnels, sur ce que Kropotkine avait été pour les hommes de ma génération, en Europe, en Amérique, partout dans le monde, sur sa contribution importante à la doctrine de l'évolution avec L'Entraide*, sur le personnage d'*Autour d'une vie *pour lequel on ne pouvait pas ne pas éprouver un sincère attachement. Mes paroles passèrent sans emcombre, bien que je sentais qu'il n'y avait pas autour de moi que de la sympathie. »*

Alfred Rosmer



Tiré de « Six mois en Russie bolcheviste ».


Tiré de « Six mois en Russie bolcheviste ».

Saudorirsky. Auxiliaire du Commissaire du peuple aux Affaires étrangères.

« *Aaron Baron, arrêté en Ukraine et qui rentrait le soir en prison — pour n'en plus jamais ressortir —, dressa sa silhouette émaciée, barbue, à lunettes d'or, pour clamer d'impitoyables protestations contre le nouveau despotisme, les bourreaux travaillant dans les caves, le déshonneur jeté sur le socialisme, la violence gouvernementale foulant aux pieds la révolution. Intrépide et véhément, il paraissait semer de nouvelles tempêtes.* »

Victor Serge

Le soleil disparaissait déjà sur le bref jour d'hiver lorsque le dernier orateur termina son discours devant la multitude silencieuse rassemblée dans le cimetière, et tandis qu'on rejetait la terre sur le révolutionnaire mort, le convoi commença à se remettre en marche vers la ville, au son des airs révolutionnaires. Les anarchistes retournèrent à leur prison d'où quelques-uns ne devaient plus ressortir ; leurs camarades restés libres devinrent l'objet de persécutions continues et toujours plus intenses de la part des autorités bolcheviques. Le gouvernement, qui avait voulu honorer Kropotkine, en lui faisant des obsèques nationales, se mit à éliminer systématiquement ceux qui prêchaient ou s'efforçaient d'appliquer ses théories.

Une ville des steppes(2) et une ou deux écoles reçurent le nom du philosophe anarchiste ; la rue où se dresse le musée Tolstoï fut rebaptisé rue Kropotkine, et la vieille demeure où il était né fut remise en don par le soviet moscovite à la commission funèbre pour en faire un musée. (Chose assez étrange, la rue où elle se trouve portait le nom de Tolstoï.) Nicolas Lébédef en fut nommé administrateur, et Sophie y vécut et conduisit souvent les visiteurs à travers ses collections. Deux fois, en 1923 et en 1929, elle revint dans l'Europe occidentale. Elle resta toujours l'adversaire du gouvernement bolchevique, mais vécut sans être molestée jusqu'en 1938. (Lébédef était mort dès 1936.) Après la mort de Sophie, ce musée fut supprimé par le gouvernement, ses collections furent dispersées dans d'autres musées ; et la maison fut attribuée à l'Académie des Sciences.

(2) Ainsi qu'une ville en Crimée, une montagne en Sibérie et une station de métro à Moscou.


Tiré de « 6 mois en Russie Bolcheviste »

Sophie et Sacha Kropotkine aux obsèques.


Tiré de « 6 mois en Russie Bolcheviste »

Comité organisateur des funérailles.

Le musée Kropotkine

Le musée a sept salles : la première dépeint le milieu social, les ancêtres, l'enfance et l'adolescence ; la deuxième, l'activité scientifique et révolutionnaire, la vie en Sibérie, l'arrestation, la détention à la forteresse Pierre-et-Paul et l'évasion (1867-1876) ; la troisième, la vie en Europe occidentale, le rôle joué au sein de la Première Internationale, le journal *Le Révolté*, l'emprisonnement à Clairvaux, la vie en France et en Angleterre, l'activité sociologique et scientifique (1876-1916).

La quatrième salle est consacrée à son retour en Russie (12 juin 1917), les réceptions en Norvège, en Suède, l'arrivée à Moscou, la bienvenue des journaux, le refus d'entrer au gouvernement Kérensky, le refus d'une pension de 10 000 roubles, la vie à Dmitroff, la constitution du Comité Kropotkine (Président : Véra Figner).

La cinquième salle est la reconstitution de son bureau avec ses outils et ses travaux de menuiserie et de reliure.

La sixième est la chambre de deuil (maladie, mort, obsèque, adieu des travailleurs et des anarchistes).

La septième et dernière montre l'influence des idées de Kropotkine sur le mouvement révolutionnaire dans les divers pays : Scandinavie, pays latins, anglo-saxons, germains, asiatiques, etc.

Un corridor menant à la septième salle contient le témoignage de la presse mondiale à l'occasion de sa mort.

Description du Musée Kropotkine par Fernand Planche, in Kropotkine, *Editions S.L.I.M., Paris, 1948.*

L'influence kropotkinienne en Asie orientale

Kropotkine est certainement le plus connu des théoriciens anarchistes à l'échelle du monde. Sa notoriété franchit les aires classiques de l'anarchisme (Europe, Amérique) et va jusqu'en Asie orientale : Chine, Japon, Corée. Son rayonnement est d'ordre théorique, il dépasse même les rangs spécifiquement anarchistes pour atteindre certaines franges de socialistes ou d'intellectuels. Il est également d'ordre pratique.

La pensée de Kropotkine en Chine

– Le groupe de Paris et « Le siècle nouveau ».

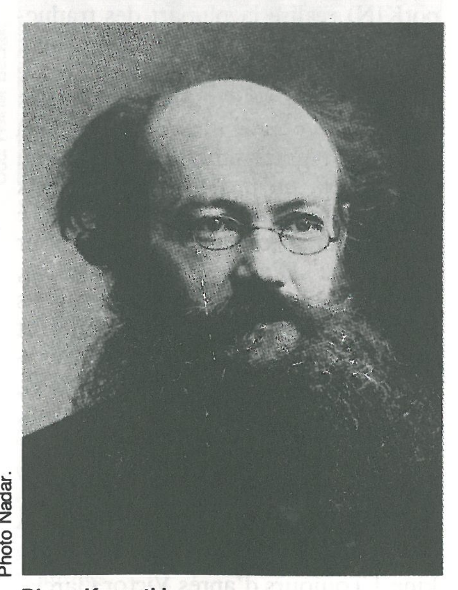
En fait de Chine, c'est de Paris qu'il faut partir. Là réside au début du siècle un groupe d'étudiants chinois d'origine bourgeoise qui sont influencés par le climat social et intellectuel d'une C.G.T. d'action directe et qui en viennent à s'intéresser aux idées progressistes puis anarchistes.

Li Shih-tseng (1881-?), Wu Chih-hui (1884-1954), Chang Ching-chiang (1877-1950) et Ch'u-Min-i (1884-1946) lancent en juin 1907 un hebdomadaire intitulé *Le siècle nouveau* (*Hsin Shih-chi*). Ils y présentent en particulier la pensée de Kropotkine qu'ils viennent de découvrir (Li a traduit L'appel *aux jeunes gens* l'année précédente). Le sous-titre espérantiste de la revue est plus précisément *La tempoj novaj* : c'est une référence directe à la revue *Les temps nouveaux* animé par les anarcho-communistes, dont Kropotkine. *L'aide mutuelle*, traduite par Li, est publiée en série.

Li est le ferment intellectuel du groupe tandis que Wu, l'aîné, assure en quelque sorte le leadership. C'est un biologiste. Il est enthousiasmé par la science moderne, alors étiquetée d'« occidentale », et il est animé d'un sens moral très strict, très rigoureux. Ces deux traits le rapprochent incontestablement du Kropotkine géographe et anarchiste, futur auteur de *L'Ethique*.

– Liu Shih-fu.

Le « groupe de Paris » et *Le siècle nouveau* ont en Chine un impact fondamental sur la jeunesse progressiste. C'est à la lecture de la revue que Liu Shih-fu (1884-1919) fait la connaisance de l'anarchisme, dont il sera considéré comme le père en Chine, et notamment de la pensée kropotkinienne. Il introduit celle-ci dans les deux revues qu'il anime successivement dans la région de Hong-Kong *Le cri du coq dans la nuit* (*Hui-ming hu*) puis *La voix du peuple* (*Min-sheng*). En 1915, il publit *La conquête du pain* en espéranto. Le manifeste *Qu'est-ce que l'anarcho-communisme* qu'il lance en 1914 évoque Kropotkine en citant sa définition de l'anarchisme :


Photo Nadar.
Pierre Kropotkine

« *l'absence d'autorité* ». Selon plusieurs historiens, Liu-shih fu est le premier à avoir défini l'anarchisme et le communisme en Chine (donnant ainsi leur équivalent dans la langue et l'écriture chinoises). Il s'est pour cela appuyé sur les explications de Kropotkine.

Selon l'historien japonais Nohara Shirô, « *on peut considérer qu'après la révolution de 1911 et, surtout, après 1915, l'année où mourut Liu Shih-fu et où débuta le Mouvement culturel du 4 mai, l'anarchisme avait abandonné les groupes de terroristes individualistes pour la théorie "d'aide mutuelle" de Kropotkine, considérée comme un corpus théorique systématique, rejetant toute forme d'autorité comme non-scientifique, réclamant la liberté absolue et aspirant à la construction d'une société utopique idéale* ».

– Le groupe de Tôkyô.

Simultanément, des étudiants chinois partis au Japon font la connaissance de l'anarchisme par l'intermédiaire des compagnons japonais Kôtoku Shûsui puis Osugi Sakae (cf. infra) : c'est le « groupe de Tôkyô », également en contact avec le « groupe de Paris ».

L'un d'entre eux, Liu Shih-p'ei (1884-1919), qui a reçu une solide éducation classique, s'intéresse dès son arrivée au Japon en 1907 aux idées de Kropotkine par l'intermédiaire de la question du darwinisme. Dans la revue spécifiquement anarchiste qu'il anime, *Le journal de la justice naturelle* (*Tien-i Pao*), qui reprend d'ailleurs bon nombre d'articles du *Siècle nouveau*, il pose le débat et tente un rapprochement entre le concept confucéen de « jen » et celui, kropotkinien de « *l'aide mutuelle* ».

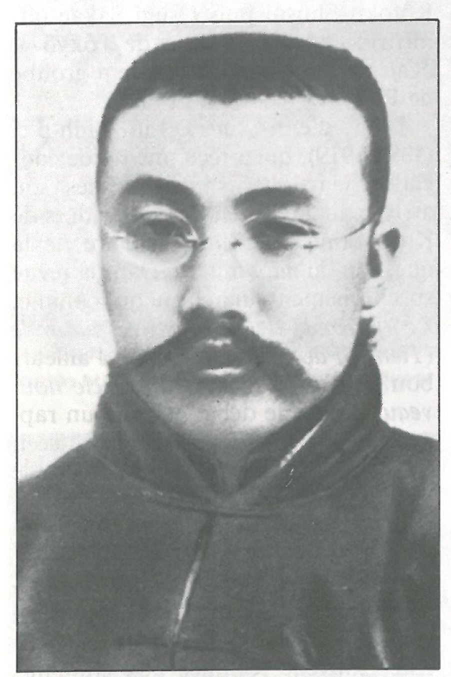
– L'anarcho-syndicalisme kropotkinien.

Avec l'éveil progressif du mouvement ouvrier, la pensée de Kropotkine sort de sa gangue plus ou moins élitiste, souvent confinée aux étudiants d'outre-mer. Elle dépasse également les groupes néo-ruralistes influencés par Tolstoï ou par certaines idées de Kropotkine et imités de leurs épigones japonais du *Mouvement néo-villageois* (cf. infra).

A dire vrai, les étudiants tiennent toujours un rôle important. Mais cette fois-ci le combat idéologique et militant a lieu en Chine et en contact avec la masse. Liu Shih-fu, mort prématu-

rément, avait ouvert le chemin. Ch'ü Sheng-pai (1893-1973) est anarcho-syndicaliste. Membre de la *Société de la réalité* (Shih she) formée autour d'étudiants de l'université de Pékin, c'est lui qui « convertit » en 1919 un certain Mao-ze Dong à l'anarchisme alors qu'ils sont tous les deux étudiants dans la capitale.

La polémique que Ch'ü engage avec Ch'en Tu-hsiu (1879-1942), le secrétaire du tout nouveau Parti communiste chinois fondé en juillet 1921, est traversée par les références à Kropotkine. Pour Ch'en, l'adoption d'un système kropotkinien de communes libres et fédérées après la révolution victorieuse à la place d'une dictature du prolétariat léniniste ne peut que conduire à un retour des capitalistes. Ch'ü Sheng-pai réplique en prônant une combinaison tactique, stratégique et idéologique de la grève générale et des principes kropotkiniens d'aide mutuelle et de fédéralisme. Notons incidemment que Ch'en qui n'eut de cesse de combattre l'influence anarchiste, ceux qui refusaient d'obéir au parti ou qui ne voulaient pas croire que « la coercition pouvait être utilisée pour le bien si elle était placée en de bonnes mains », et qui avait — ironie du sort — ses deux fils anarchistes, fut purgé du parti et exécuté par le gouvernement en 1942.


Li Ta Chao

– Kropotkine et Li Ta-chao.

D'une manière générale, tout le combat idéologique entre marxistes et anarchistes en Chine passe inévitablement par Kropotkine.

C'est encore le cas avec Li Ta-chao (Li Dazhao) (1889-1927). Idéologue marxiste, l'un des futurs fondateurs du P.C.C., il confond tout d'abord l'anarchisme avec le terrorisme puis découvre la pensée de Kropotkine. Cela provoque un infléchissement dans ses écrits. Il joint la théorie de l'entraide à celle de la lutte des classes (en particulier l'article paru dans le numéro 29 de la *Semaine critique* du 6 juillet 1919) et saupoudre le tout de références à l'évolutionnisme kropotkinien. C'est assez pour parler d'« influences libertaires » selon Wat Tyler et de (l'impossible) « marxisme libertaire » selon Gandini. Maurice Meismer, spécialiste de Li Ta-chao, contredit ces interprétations en mettant l'accent sur les fondements marxistes de celui-ci.

En fait, Li Ta-chao réalise plutôt un mélange entre marxisme et nationalisme, sorte de précurseur des tiers-mondistes d'aujourd'hui. C'est tout naturellement que, partant du pan-asianisme, il en arrivera au nationalisme chinois et, concrètement, à l'alliance avec le Guomintang.

– Kropotkine et Ba-Kin.

Nouvelle boucle de l'histoire, c'est — dit-on — par le magazine kropotkinien de la Société de la réalité, intitulé *Notes sur la liberté* (*Tzu-yu lu*), que le futur écrivain Li Fei-Kan (né en 1904), et plus connu sous son pseudonyme de Ba-Kin, fait la connaissance de l'anarchisme.

Ba-Kin (dont le nom provient, rappelons-le, de BAkounin et de KropotKIN) réalise la plupart des traductions de Kropotkine en chinois : *L'Ethique* lors de son séjour en France (1927-1928) et songe, après 1937, lors de son retour en Chine, de son séjour à Shanghai puis à Kunming (province du Yunnan), à un projet plus ambitieux d'œuvre intégrale. Lui et son frère apprennent spécialement le russe pour l'occasion. D'après Victor Garcia, seuls une dizaine de volumes sur les vingt prévus purent être traduits et publiés : *Mémoires d'un révolutionnaire*, *Paroles d'un révolté* (en 1948), *La conquête du pain* (en 1940), *Champs, usines et ateliers*, *L'aide mutuelle*, *La littérature russe*, *La grande révolution*, *La science moderne et l'anarchie*... ce qui est tout de même considérable, et l'essentiel de Kropotkine ! Toujours d'après Victor Garcia, Lu Chien Bo, un temps professeur d'histoire à l'université de Cheng Tu dans la province du Szechuan, a également traduit Kropotkine.

La chappe de plomb du maoïsme recouvre aujourd'hui l'œuvre comme le reste, mais il en demeure toujours des traces, en particulier à Hong-Kong. D'après des informateurs japonais, on trouverait même à nouveau Kropotkine dans certaines librairies de Chine populaire.


Doc. Heiner Becker.
Pa Kin

La pensée de Kropotkine au Japon

D'après l'historien allemand Herbert Worm, le nom de Kropotkine apparaît publiquement pour la première fois au Japon en 1882, dans une série d'articles de journal consacrés au nihilisme russe. L'écrivain Miyazaki Muryû lui accorde en 1884 une petite place dans un ouvrage portant sur le même thème. La presse l'évoque en 1883 à l'occasion du procès de Lyon et du soutien apporté par Victor Hugo. Kemuriyama Sentarô (1877-1954) le cite en 1902 dans son livre intitulé *L'anarchie moderne*, titre trompeur car recouvrant en fait une étude sur le nihilisme et le terrorisme, ce qui entretiendra longtemps la confusion.

Approches plus importantes — et plus rigoureuses —, Nishikawa Kôjirô (1876-1940), pionnier du mouvement socialiste au Japon, lui consacre une biographie la même année et la première revue véritablement socialiste, le *Populaire* (*Heimin Shimbun*, 1re version du 15.11.1903 au 21.1.1905) publie désormais des textes de Kropotkine, ou à son sujet. En 1904, Murata Sei (très probablement) traduit des extraits de *L'aide mutuelle*. Kutsumi Kesson sort une étude sur Kropotkine en 1906.

– Kropotkine et Kôtoko Shûsui.

Le déclic qui assure à Kropotkine la notoriété révolutionnaire et intellectuelle au Japon vient avec Kôtoku Shûsui (1871-1911).

Kôtoku est le principal — et brillant — animateur du mouvement socialiste naissant. En prison au début de 1905, il lit *Champs, usines et ateliers* (envoyé des Etats-Unis par l'activiste Albert

Johnson), livre qui accélère sa prise de conscience. Comme il le dit lui-même : « *Je suis entré en prison comme socialiste marxiste et j'en suis sorti comme radical anarchiste.* » (lettre à A. Johnson du 10.9.1905). Fait essentiel qui conditionnera l'évolution ultérieure du socialisme et qui donnera sa chance à l'anarchisme.

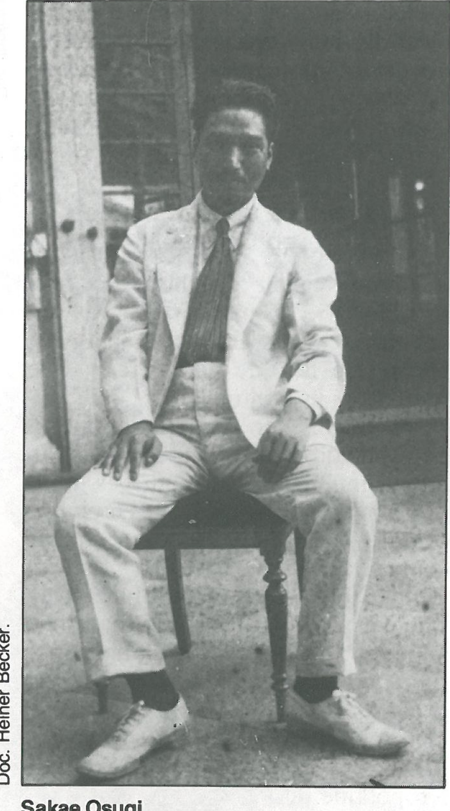
Sur le navire qui l'emmène pour près d'un an en Californie (novembre 1905-juin 1906) Kôtuku lit *Les mémoires d'un révolutionnaire*, dont il racontera plus tard que le passage sur le conflit entre Marx et Bakounine au sein de la Première Internationale lui procura une « profonde émotion ». Il lit également en Californie *L'Etat, son rôle historique*, plus tard traduit en japonais par des émigrés aux Etats-Unis. Bien que notamment aidé par Yamakawa Hitoshi (1880-1958), qui traduit le chapitre sur le système salarial, Kôtoku met du temps à terminer la traduction de *La conquête du pain*, qui paraît finalement en 1909. Entretemps, Shirayanagi Shûko traduit *L'anarchie, sa philosophie, son idéal*, édité le 25.4.1906 par le Groupe d'études sur le socialisme.

– Kropotkine et Osugi Sakae.

La prison joue de nouveau son rôle paradoxal d'université révolutionnaire. C'est là également (du 25.4.1907 à mai 1908) qu'Ishikawa Sanshirô (1876-1956), futur théoricien controversé et militant du mouvement anarchiste des années 30 et 40, exilé en Europe de 1913 à 1920 (où il se lie avec Paul Reclus), lit *Mémoires d'un révolutionnaire* et *La conquête du pain*. A sa sortie, il se proclame dorénavant anarchiste. C'est là encore (du 29.6.1907 à novembre 1910) qu'Osugi Sakae (1885-1923), futur animateur des mouvements anarchistes, socialistes et syndicalistes dans les années 20 après la machination étatique qui assassina Kôtoku en 1911, découvre les textes de Kropotkine. Il lit *La conquête du pain*, dont il traduira une partie pour Kôtoku, et *L'aide mutuelle* dans leur version étrangère.

Osugi est attiré par la dimension scientifique de Kropotkine. Il tente d'en faire un lien théorique entre Bergson et Sorel. Certes, il avouera plus tard être davantage attiré par la personnalité de Bakounine, mais il n'aura de cesse, parfois avec sa compagne Itô Noe (1895-1923) également anarchiste, d'écrire de nombreux articles sur Kropotkine (lesquels seront regroupés plus tard en volume) ou de les traduire : *L'appel aux jeunes* en mars 1907, *L'aide mutuelle* en 1917, *Mémoires d'un révolutionnaire* en 1920.

Osugi pose les fondements théoriques et pratiques de l'anarcho-syndicalisme au Japon. Il s'appuie sur l'exemple européen où « *les théories abstraites de Kropotkine sont devenues une réalité concrète dans les syndicats* » (déclaration en 1914). Dans les années 20, le mouvement syndicaliste et socialiste japonais est traversé par une virulente polémique entre anarchistes et bolchevistes. En juillet 1922, Osugi écrit : « *La "politique" des bolcheviks vis-à-vis des paysans sonne le glas de la révolution. C'est d'ailleurs ce que Kropotkine n'a cessé de répéter dans ses lettres où à ses amis venus le voir : les bolcheviks ont montré au monde entier comment il fallait ne pas faire la révolution* ».


Doc. Heiner Becker.

Sakae Osugi

Le rayonnement multiforme de la pensée kropotkinienne.

Kropotkine devient au Japon le théoricien anarchiste le plus traduit et le plus lu. En 1929, Ishikawa Sanshirô et d'autres anarchistes comme Nii Itaru (1888-1951) éditent les *Oeuvres complètes de Kropotkine* en douze volumes.

La pensée kropotkinienne a de fait une grande influence. Ses interprétations sont néanmoins variées. Elles sont parfois paradoxalement contraires, y compris à l'intérieur du mouvement anarchiste.

La féministe Matsumoto Masae attaque ainsi l'esprit patriarcal de Kropotkine (et de Proudhon) alors qu'Ishikawa Sanshirô avait publié en juin 1908, dans la revue *Femmes dans le monde* (*Sekai fujin*), des extraits de Kropotkine critiquant la condition féminine et la famille (qu'Ishikawa appelle « *l'ennemi numéro un* »).

Plus ambigu, Arahata Kanson (1887-1981), futur fondateur du Parti communiste japonais et alors proche des anarchistes, lance l'idée (sans suite) d'assassiner le Premier ministre Katsura Tarô (1847-1913) : dans un articles de *Pensée moderne* (*Kindai shisô*) de juillet 1913, il s'appuie en termes voilés sur une référence à *La morale anarchiste*, une brochure de Kropotkine.

Plus confus et plus grave de conséquences, la pensée de Kropotkine est utilisée par les anarchistes pour soutenir des positions antagonistes. C'est l'époque des années 30 où s'opposent âprement les tenants de « l'anarchisme pure » (junsei anâkizumu) et ceux de l'anarcho-syndicalisme. Dans son pamphlet de 1927 intitulé *Erreurs dans la théorie de la lutte des classes*, Hatta Shuzô (1886-1634), traducteur de *L'Ethique* en 1928, écrit : « *L'anarchisme a été remis sur pied grâce à Kropotkine qui a démontré la théorie de la valeur-travail prônée par Proudhon et Bakounine. Kropotkine a proposé un système de production fédéraliste qui nie le diktat du travail et qui est basé sur la consommation. C'est là le véritable anarchisme. Le syndicalisme, lui, a régressé en revenant à Proudhon. Son destin, c'est de se transformer inévitablement en marxisme. On le voit bien : la plupart des marxistes et des réformistes ne proviennent-ils pas du syndicalisme ?* ».

Kobû Yuzuru (1903-1961), non moins kropotkinien que Hatta et engagé dans l'édition des œuvres complètes, réplique en 1928 dans le journal *Drapeau noir* en se référant lui aussi à Kropotkine : « *Lutter sur le terrain économique, c'est lutter pour que le travail ait du pain. Le désir de conquérir plus de pain est en fait la source du socialisme moderne. Si le travailleur ne le ressentait pas, il n'y aurait pas besoin de lutte pour son émancipation. L'anarchisme est né de la lutte des travailleurs. Il n'y a pas d'autre anarchisme en dehors de cela* ».

Lorsque les deux parties réussiront à se mettre d'accord en mars 1934, il sera trop tard : les marxistes auront accompli leur hégémonie sur le mouvement populaire et le fascisme ne cessera de progresser avec la répression.

De son côté, Miyazaki Akira (1889-1977), pionnier du mouvement communaliste, anarchiste et insurrectionnaliste des *Jeunesses rurales* (Nônon seinen-sha) de 1931-1932, critique Kropotkine pour sa tactique syndicaliste mais affirme dans une tonalité très kropotkinienne la prépondérance des trois besoins économiques suivants :

autosuffisance, égalité dans la production et la consommation, aide mutuelle.

Osawa Masamichi, traducteur contemporain de Bakounine, membre de la délégation japonaise au congrès anarchiste de Carrare en 1968, résume ainsi la place de la pensée kropotkinienne : elle constitue, avec l'anarcho-syndicalisme et le « terrorisme », l'un des trois piliers de l'anarchisme au Japon.

Kropotkine au-delà des anarchistes.

Avant-guerre, l'influence kropotkinienne dépasse largement la sphère anarchiste. Elle s'étend à l'ensemble du mouvement socialiste. Elle gagne les intellectuels ou les artistes.

Nishikawa Kôjirô (1876-1940), socialiste de la première heure, chrétien, exprime son admiration pour Kropotkine (déclaration à la Bonjinsha du 20.11.1905), tout comme Yamaguchi Kôken (1883-1920), autre pionnier. Sakai Toshihiko (1871-1933), figure emblématique du socialisme japonais s'il en est se réfère à Kropotkine dans sa tentative de concilier théoriquement les différents courants socialistes.

D'après l'essayiste contemporain Kato Shûichi, l'écrivain Ishikawa Takuboku (1886-1912) « *se montre sensible aux idées de Kôtoku et fait de nombreuses citations, en anglais, des* Mémoires d'un révolutionnaire *de Kropotkine. S'il avait vécu plus longtemps, il est probable qu'il serait parvenu à l'anarchisme* ».

L'écrivain philosophe tolstoïen Arishima Takeo (1878-1923), qui influence le mouvement littéraire « humanitariste » et le mouvement néo-communaliste des « Nouveaux villages », rencontre Kropotkine en février 1907 dans la banlieue de Londres.

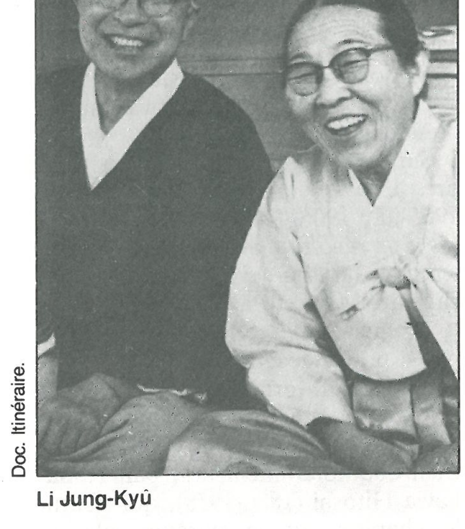
Dans sa *Bonne nouvelle annoncée aux paysans* (*Nômin no fukuin*) publié en 1909, le socialiste Akabane Hajime (1875-1912) est clairement imprégné d'une approche kropotkinienne.

La revue d'art prolétarien intitulé *Les semeurs* (*Tanemaku hito*, 1920-1924) aborde plusieurs fois la pensée de Kropotkine.

Alors sous influence anarchiste, Takamure Itsue (1894-1964), qui deviendra une historienne célèbre, évoque en 1930 *L'aide mutuelle* dans la revue *Front féminin* (*Fujin Sensen*).

L'exemple le plus significatif du rayonnement pris par la pensée de Kropotkine au Japon en dehors des anarchistes est certainement celui de « l'affaire Morito » en 1920.

Morito Tatsuo (né en 1888), professeur assistant en économie à l'Université de Tôkyô, publie en janvier 1920 dans la revue académique *Etudes économiques* (*Keizaigaku kenkyû*) un article intitulé « Etude sur la pensée sociale de Kropotkine ». Bien que critiquant certaines idées de Kropotkine ou l'utilisation de la violence, il reconnaît dans le communisme libertaire le prototype d'une société idéale et accepte l'idée d'y parvenir par des moyens pacifiques. Pour le pouvoir en place, et singulièrement pour le Premier ministre Hara Takashi (1856-1921), c'est déjà trop. En application de la (répressive) loi sur la presse de 1909, un procès condamne Morito à la prison plus une amende et son éditeur à une amende. L'historien américain Richard Mitchell considère cet événement comme « *précurseur, en un sens, des procès politiques de la décennie suivante* », c'est-à-dire du fascisme triomphant.


Doc. Itinéraire.

Li Jung-Kyû

La pensée de Kropotkine en Corée

Le mouvement anarchiste en Corée se situe objectivement à la charnière des mouvements chinois et japonais. Hormis le lieu de naissance et une revendication culturelle qui débouchera parfois sur du nationalisme, il est même difficile de l'en distinguer au niveau militant. Au Japon, des groupes nippo-coréens évoluent ensemble, comme le groupe « Futei-sha » ou le couple Park Yol (1902-1974) / Kaneko Fumiko (1905-1926). En Chine et en Mandchourie se forment dans les années 30 des fédérations sino-coréennes au territoire imprécis. Les courants idéologiques sont donc sensiblement les mêmes et c'est sans surprise que l'on retrouve l'influence de Kropotkine.

L'historien et essayiste coréen Shin Chae-ho (1880-1936), considéré comme l'un des pionniers de l'anarchisme en Corée même, est influencé par Kôtoku et, donc, par Kropotkine. La référence à *L'aide mutuelle* figure dans les principes de base de la Fédération anarchiste coréenne (transformée en Fédération anarchiste orientale en 1928) à laquelle il adhère lors de sa fondation en 1924, en Mandchourie.

Autre membre de la fédération, l'économiste Li Eul Kyû (1894-1972) recevra plus tard le surnom de « Kropotkine coréen ». Avec son frère Li Jung-Kyû (1897-1983), qui fait la connaissance des anarchistes japonais Iwasa Sakutarô et chinois Wu Chihhui, il est le tenant d'un système de coopératives autogestionnaires. Après la guerre et le célèbre congrès anarchiste coréen d'Anwui (20-23.4.1946), les frères Li incarneront la tendance

Congrès de 1946.



Doc. Itinéraire.

communaliste, ruraliste et coopérativiste en opposition au courant nationaliste et électoraliste de Yu Lim.

L'interprétation micro-communautaire et fortement anti-citadine de la pensée kropotkinienne en Corée gèlera par contre l'émergence d'un véritable mouvement anarcho-syndicaliste, hypothéquant les chances d'une percée anarchiste dans le mouvement ouvrier renaissant aujourd'hui du côté sud.

D'après Victor Garcia, *La conquête du pain* est l'un des ouvrages anarchistes les plus lus avant-guerre au sein du mouvement coréen. Dans les rééditions actuelles, Kropotkine figure en tête (*La science moderne et l'anarchie*, 1973, traduction Lee Eul-kyû ; *Aide mutuelle*, 1982 et *Champs, usines et ateliers*, 1983, traduction Ha Ki-rak).

soit contemporain de l'apparition des mouvements anarchistes dans ces régions et qu'il soit relativement célèbre (plus que Malatesta par exemple) est indiscutablement un facteur important. Certains anarchistes orientaux peuvent correspondre directement avec lui (comme Kôtoku Shûsui) ou même le rencontrer. Connu, productif, il est parmi les premiers traduits.

Au Japon, il bénéficie même de la réputation que le mouvement nihiliste russe rencontre logiquement dans un pays dominé par un absolutisme à maints égards comparable au tsarisme. La proximité de la Sibérie, le prestige de la culture russe et sa sensibilité proche (cf. l'exemple actuel du cinéaste Kurosawa Akira) facilitent également les choses.

Mais l'anarchisme n'est pas que cela, sans quoi il n'existerait pas.

La pensée de Kropotkine coïncide en effet avec des caractères structurels propres à l'Asie orientale. Ajouté au caractère conjoncturel — un savant anarchiste contemporain et relativement connu —, ce facteur explique son succès. A tel point que la prise de position de Kropotkine sur la Première guerre mondiale n'engendre pas en Asie le même traumatisme qu'en Occident. C'est même un militant autrefois sympathisant anarchiste et devenu marxiste, Arahata Kanson (né en 1887, l'un des fondateurs du P.C.J.), qui porte au Japon le fer sur la question ! Certes la distance peut expliquer une perte d'intérêt dans cette affaire, mais pas seulement.



Doc. Itinéraire.

Ha Ki Rak au congrès de la Fédération anarchiste coréenne, août 1987.

Les raisons du rayonnement de la pensée kropotkinienne en Asie orientale

On peut se demander pourquoi la pensée kropotkinienne rencontra un tel succès auprès des anarchistes orientaux (et même au-delà : on a vu le cas des intellectuels et des socialistes au Japon), alors que des textes comme ceux de Bakounine ou même de Malatesta étaient tout autant accessibles et qu'ils eurent beaucoup moins d'impact.

On peut esquisser deux types de raisons, d'ordre conjoncturel et structurel.

• Kropotkine, contemporain connu.

Pour aussi mineur qu'il puisse paraître, le fait que Kropotkine lui-même

Enfin, son aura de savant fait parler de Kropotkine jusque dans la presse bourgeoise. Surtout, elle crédite sa pensée auprès des pionniers de l'anarchisme en Asie qui sont souvent issus de couches intellectualisées et relativement aisées. Contrairement au mouvement espagnol qui a conjugué l'apprentissage pratique et théorique dès la Première Internationale, l'anarchisme en Asie est dès son origine un produit d'importation en quelque sorte, fatalement lié aux intellectuels marginalisés capables de le décrypter. Cela explique en partie le décalage dans le temps des mouvements sociaux d'obédience libertaire (pour le kropotkinisme : l'insurrection des Jeunesses rurales au Japon en 1930-1932 ou l'épopée de Kim Shwa-Jin en Mandchourie dans les années 30).

• La théorie de l'aide mutuelle kropotkinienne et l'harmonie orientale.

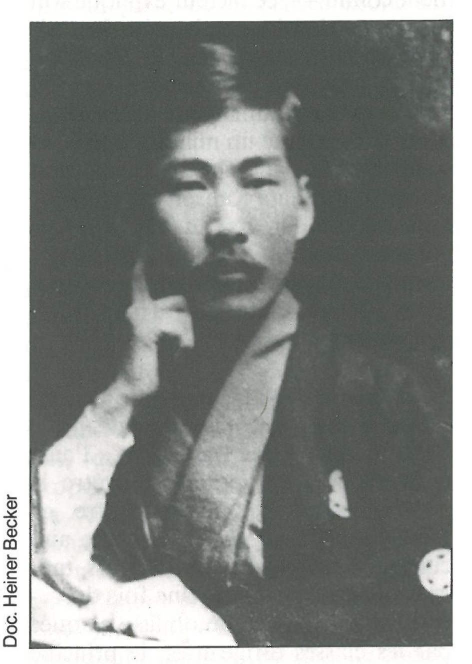
La théorie scientifique de « l'aide mutuelle » et les positions contre le « darwinisme social » rencontre en effet un profond écho dans une aire culturelle imprégnée des valeurs taoïstes ou confucéennes. Une fois débarrassé de sa gangue immobiliste plaquée par les classes dirigeantes, le principe confucéen d'harmonie sociale naturelle est comparable à la vision socioculturelle de Kropotkine, à « l'ordre moins l'autorité » suivant l'expression d'Elisée Reclus.

Au Japon, tout un courant de pensée dans les sciences sociales, symbolisé par le biologiste et anthropologue Imanashi Kenji (né en 1902), rejette encore aujourd'hui le darwinisme au nom de la prédominance naturelle et sociale du groupe et de son harmonie. Bien que revendiquée par une élite recherchant la légitimation d'une idéologie consensuelle, cette position est au niveau scientifique assez proche de celle de Kropotkine. Paradoxalement, ce sont des scientifiques marxistes comme le paléontologue Shoji Ijiri qui défendent le néo-darwinisme.

Il ne faut pas oublier que des anarchistes comme Kôtoku Shûsui ou les Chinois du « groupe de Paris » ont reçu une éducation classique : ils en ont conservé les idéaux. Ils ont cherché à les appliquer, avec d'autant plus de ferveur que le système les bafouait. D'autres anarchistes encore, et à leur suite certains historiens occidentaux comme Scalapino et Yu, font remonter l'esprit libertaire à l'essence taoïste, ferment anti-autoritaire et antitotalitaire avant qu'il ne soit capté par la religion.

L'esprit religieux lui-même tient une position différente en Asie. Bouddhiste, shintoïste, ou même confucéen dans la mesure où l'on peut y assimiler cette philosophie sociale, il est beaucoup plus souple et beaucoup plus dif-

fus que dans les civilisations chrétiennes ou islamiques. Le Dieu n'est pas vraiment le seigneur suprême et autoritaire. Le pragmatisme est prégnant. Ce n'est donc pas un hasard si au Japon Kôtoku Shûsui a finalement consacré ses efforts à ruiner l'influence du christianisme au sein du mouvement socialiste. C'est le seul à l'avoir fait de manière conséquente à son époque, c'est un anarchiste. La pensée de Kropotkine, athée mais fondée sur le respect de l'individu, ne pouvait que l'aider dans sa démarche éthico-politique.


Doc. Heiner Becker

Kotoku Shusui

• Le communalisme ruraliste.

Autre convergence structurelle : l'approche communaliste de Kropotkine. Elle est confortée en Asie de plusieurs façons. Sur le plan historique, les recherches de Kropotkine en Europe rappellent qu'en Asie un mouvement de communes libres existait également malgré les dénégations de l'histoire officielle ou la répression du pouvoir central. Sur le plan politique, elles stimulent la renaissance de ce mouvement au moment de la révolution industrielle.

La différence essentielle, c'est que dans l'histoire de l'Asie le communalisme est plus rural qu'urbain. L'accent que met Kropotkine sur la nécessité d'une relation égalitaire entre villes et campagnes vient à point pour la pallier, d'autant que l'opposition entre les unes et les autres est beaucoup moins marquée qu'en Europe.

La pensée kropotkinienne est vis-à-vis de la commune en Asie au carrefour d'évolutions géographico-historiques et de phénomènes plus proprement politiques. Les campagnes qui ne sont pas encore gagnées par l'individualisme propriétaire bougent, les villes aussi.

Au niveau militant, le kropotkinisme servira aussi de support à diverses tentatives de retour à la terre et de création de micro-communautés : la commune de Shih-fu en Chine, le mouvement des « Nouveaux villageois » (Atarashiki mura) de Mushanokôji Saneatsu (1885-1976) entre 1918 et 1926, toutes sans grands succès. Au niveau social, il aura néanmoins à souffrir des déviations apportées par des courants agrarianistes nettement anti-citadins et typiquement réactionnaires (l'impossible retour en arrière) qui trouveront leur débouché dans l'idéologie fasciste (trajectoire typique du Japonais Kita Ikki ([1883-1937]) passé du socialisme à l'ultra-nationalisme).

Le rayonnement de Kropotkine en Asie renvoit en dernière instance au problème posé par les apports entre sphères culturelles et démarche scientifique.

On sait les tensions qu'ont provoqué en Asie, et que provoquent encore parfois, une approche cartésienne considérée comme occidentale et des valeurs considérées comme orientales. Au demeurant, sans remettre en cause ses fondements rationalistes, la science moderne ne peut éviter l'économie de certains présupposés philosophiques concernant la « nature », la « vie » ou même la « matière ». Partant, le cheminement de l'évolution et le progrès peuvent s'en trouver modifiés, leur appréhension et leur conception également.

La pensée de Kropotkine apporte une réponse concrète en prouvant son universalité. Ainsi, l'anarchisme, pratique libertaire fondamentale des hommes opprimés et révoltés, détient aussi au niveau théorique une réalité transnationale.

Philippe Pelletier

Eléments bibliographiques
(en langues indo-européennes)

– Bianco Louis et Chevrier Yves, 1985, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international, la Chine*, Paris, Les Editions Ouvrières.

– Crump John, 1983, *The origins of socialist thought in Japan*, Kent/N.Y.C., Croom Helm/St-Martin's, 380 pp.

– Gandini Jean-Jacques, 1986, *Aux sources de la révolution chinoise, les anarchistes, 1902-1927*, Lyon, A.C.L., 242 pp.

– Garcia Victor, 1976, *Museifushugi, breve storia del movimiento anarchico giapponese*, Collana "V. Vallera" Iglesias, 146 pp.

– Ha Ki-Rak, 1986, *A history of Korean Anarchist movement*, Taegu, Anarchist Publishing Committee, 188 pp.

– Hashimoto Yoshiharu et « Le groupe du Libertaire (Tôkyô) », 1979, *A short history of the anarchist movement in Japan*, Tôkyô, Idea Publishing House, 256 pp.

– Kato Shûichi, 1986, *Histoire de la littérature japonaise, tome 3 : l'époque moderne*, Paris, Fayard, 378 pp.

– Notehelfer F.G., 1971, *Kôtoku Shûsui, Portrait of a Japanese Radical*, Cambridge U.P., 230 pp.

– Pelletier Philippe, 1985, *Kôtoku Shûsui, socialiste anarchiste*, Paris, Subversion/Groupe Bertho-Lepetti, 48 pp.

– Scalapino Robert A. et Yu George T., 1982, *L'anarchismo in Cina*, introd. Victor Garcia, Salerno, Galzerano, 192 pp.

– Shiota Shôbei, 1978, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international, le Japon*, vol. I et II, Paris, les Editions Ouvrières, 384 pp. et 432 pp.

– Stanley Thomas A., 1982, *Osugi Sakae, anarchist in Taishô Japan — The creativity of the Ego*, Harvard U.P., 234 pp.

– Tyler Wat, *Anarchism and the May 4th Movement*, trad. de Nohara Shirô et autres articles, Kôbe, Libero International, n° 1-5, 1975-1978.

– Worm Herbert, 1981, *Studien über den jungen Osugi Sakae und die Meiji-Sozialisten zwischen Sozialdemokratie und Anarchismus unter besonderer Berücksichtigung der Anarchismusrezeption*, Hamburg, Gesellschaft für Natur un Völkerkunde Ostasiens e.V., 542 pp.

A l'épreuve du temps

Pierre Kropotkine est né avec l'anarchisme, deux ans après la publication de *Qu'est-ce que la propriété ?* de Proudhon. En cela, il est bien un homme de son siècle, le XIXe. Un siècle où toutes les idées économiques et sociales majeures sont apparues. Nous, nous n'avons fait qu'affiner les constructions de Proudhon et de Bakounine. Kropotkine aussi, d'une certaine manière, puisqu'il entra en contact avec l'Internationale en Suisse, en 1872, à un moment décisif du mouvement ouvrier. La Commune de Paris, écrasée dans le sang, venait de démontrer que le mouvement ouvrier était désormais majeur et que la prochaine révolution, imminente, allait voir la victoire définitive de la fédération des communes sur les Etats.

Cette vision optimiste de la fin du siècle dernier, Kropotkine la partageait ; d'aucuns lui reprocheront de la nourrir et d'avoir laissé sa ferveur militante prendre le pas sur sa rigueur historique. Mais on ne reproche pas à un militant de la carrure de Kropotkine des traits essentiels de sa personnalité : bonté, chaleur humaine et enthousiasme, notamment lorsque ces qualités donnent une résonnance toute particulière à son œuvre : *L'Entraide* et *L'Ethique* par exemple.

Si le Kropotkine enfant, prince et page à la Cour de Russie est connu, on sait moins l'immense culture scientifique et les importantes découvertes de celui qui fut membre de la Société russe de géographie. Pourtant, le Kropotkine militant de l'Internationale et théoricien de l'anarchisme est une filiation directe du prince géographe.

Kropotkine ne pouvait pas être insensible à la misère du paysan finlandais ou sibérien, devant lequel ses connaissances étaient inadaptées à l'amélioration de la vie — à la survie, souvent — de ce paysan tant qu'il n'aurait pas les moyens de manger à sa faim. Kropotkine, en renonçant à sa carrière de géographe, mettait toute sa culture et son savoir au service d'une action militante qui ne faiblira pas.

Aujourd'hui, les apports de Kropotkine sont toujours à considérer selon ces deux angles : ses écrits scientifiques fondés qui font date et les autres, ceux plus circonstanciels, qui datent. Il est dont utile de relire Kropotkine, soixante-sept ans après sa mort, à la lumière des changements sociaux intervenus et de considérer son œuvre dans toute son actualité.

Le communisme anarchiste

Théoricien de l'anarchisme, Kropotkine est aussi l'un des propagandistes du communisme anarchiste. Replaçons-nous dans son époque pour trouver le sens de ce concept. Communisme, parce que l'économie doit être organisée selon le précepte de « *A chacun selon ses besoins* ». Seul principe valable, en dehors de toute ambiguïté, pour instaurer une véritable égalité économique. C'est à l'individu, et à lui seul, de déterminer ses besoins, d'agir pour les satisfaire. Les besoins d'un individu sont couverts lorsqu'il en a décidé ainsi. Cette logique n'est pas compatible avec un régime de propriété privée des moyens de production de biens ou de services. Le communisme, théorie économique bien antérieure au marxisme, suppose la mise en commun et la propriété collective de tous les moyens de produire les richesses.



Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

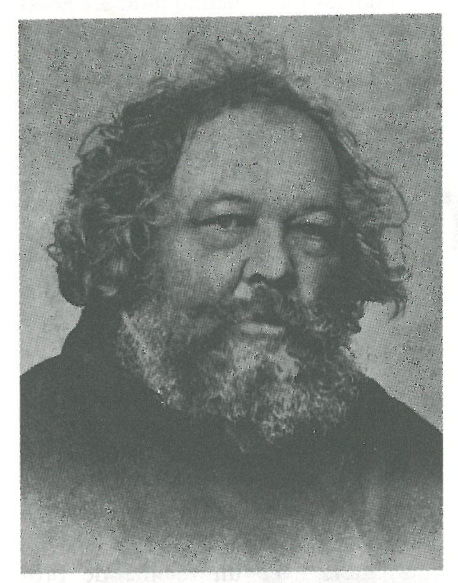
Berger et bergère.

Le communisme de Kropotkine s'appuie sur deux principes : au-delà même de ses besoins vitaux, chaque individu a le droit de voir tous ses besoins de consommation satisfaits par le travail collectif et la propriété commune. Ensuite, ce travail collectif libéré, dont la plus-value ne retombe plus dans quelques poches privées, produit une somme de richesses considérable, excédentaire par rapport aux besoins de la population. Le communisme est dès lors une idée, « *une grande idée (qui) vient prendre la place des préoccupations mesquines de notre vie quotidienne. Comment donc douter que, le jour où tous les instruments de production seraient remis à tous, où l'on ferait la besogne en commun, et le travail (...) produirait bien plus qu'il n'en faut pour tous. Comment douter qu'alors, cette tendance (déjà si puissante) n'élargisse sa sphère d'action jusqu'à devenir le principe même de la vie sociale ?* ».(1)

Le communisme certes mais le « *communisme anarchiste, le communisme sans gouvernement, celui des hommes libres. C'est la synthèse des deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges : la liberté économique et la liberté politique* »(2). Asseoir la liberté politique sur la liberté économique (ou plus exactement l'égalité éco-

(1) Pierre Kropotkine, *La conquête du pain*, Paris, Editions du Monde libertaire, 1975, pp. 35-36.
(2) *La conquête du pain*, op. cit.

nomique), voilà la société que Kropotkine nous propose à la suite de Proudhon et de Bakounine.



Michel Bakounine

Circonstanciellement, Kropotkine, en prônant le communisme anarchiste, se démarque des collectivistes de l'Association internationale des travailleurs. Les collectivistes proposaient bien la propriété collective des moyens de production mais voulaient maintenir un salaire basé sur l'effort fourni. La distinction est d'importance dès lors qu'il s'agit d'assurer une consommation libre jusqu'à la satisfaction des besoins ou de maintenir un salariat forcément inégalitaire, dans son principe même, et limitatif d'une consommation individuelle ou familiale.

Parmi les questions qui agitent le Landerneau politique et social de la fin des années 80, celle d'un revenu minimum pour les pauvres (sans doute pas nouveaux, mais plus voyants) est à L'ordre du jour. Parle-t-on de couvrir leurs besoins même indispensables pour une vie décente ? Envisage-t-on de les faire accéder, eux et l'ensemble de la population, à une consommation qui ne serait plus liée à un salaire mais à une juste satisfaction des besoins ? Les enchères évoluent de 2 000 F à 6 000 F par mois sans bien sûr que la propriété privée ne soit remise en cause et sans que le salariat ne soit abandonné. Dans ces conditions, il ne s'agit que d'aumône et le propre d'une aumône reste bien de faire perdurer un système où les généreux bienfaiteurs continuent de dormir la conscience en paix et les poches pleines.

Sans égalité économique, pas d'égalité politique possible, disions-nous. De fait, où se trouve notre pouvoir de décider sur nos vies, dans nos quartiers, nos entreprises, nos associations ? L'égalité politique se réduit à un simulacre de consultation électorale où beaucoup parmi les plus démunis iront voter pour l'Ordre et des valeurs qui leur maintiennent la tête enfoncée. A un changement de régime de la propriété doit bien correspondre un nouvel ordre social : l'anarchisme. En cela, Kropotkine, théoricien du communisme anarchiste, nous met en garde contre toute réforme qui, ne touchant pas à la propriété privée, ne peut résoudre la question économique et, partant, l'instauration d'une liberté politique totale. « *A chaque phase économique répond sa phase politique, et il sera impossible de toucher à la propriété sans trouver du même coup un nouveau mode de politique* »(3).

L'entraide

« *La tendance à l'entraide chez l'homme a une origine si lointaine et elle est si profondément liée à toute l'évolution de la race humaine qu'elle a été conservée par l'humanité jusqu'à l'époque actuelle, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire*»(4). Voilà un discours bien différent des outrances de « *la lutte pour la vie* » où la sélection impitoyable élimine le faible au bénéfice du fort, du plus intelligent ou du mieux adapté.

En l'occurrence, Darwin a été trahi par ses continuateurs qui n'ont pas retenu ses propositions théoriques mettant en valeur également, comme Kropotkine, l'entraide et la solidarité comme moteurs des sociétés animales et humaines. Cette trahison était sans doute inéluctable à une époque où la bourgeoisie triomphante trouvait dans la lutte pour la vie la justification théorique la plus éclatante de ses propres exactions. La nature volait au secours de l'exploitation de l'homme par l'homme et Darwin voyait son œuvre cautionner l'ordre social bourgeois.

Le mérite de Kropotkine est d'autant plus grand d'affirmer, à contre-courant, que l'entraide est une tendance aussi puissante et aussi « naturelle » que la lutte pour la survie. A quoi peut donc nous servir cette lecture des sociétés sur le mode de l'entraide ? Nous vivons pourtant dans une société marquée par la lutte ouverte ou voilée ; contre les patrons pour ne pas perdre trop en pouvoir d'achat ou tout simplement son emploi, contre l'Etat qui en l'absence de tout rapport de force réduit sans cesse notre liberté de penser et de s'organiser contre l'Eglise et les ayatollahs de tous bords qui n'en peuvent plus de leur morale de culs-bénits.

Il ne s'agit pas, en prônant l'entraide et la solidarité, de s'immerger dans l'idéologie du consensus. L'entraide est plutôt conçue comme le ciment naturel nécessaire à tout projet de reconstruction de la société sur une base autre que la division en classes antagonistes. Puisque cette tendance existe, il faut la favoriser et simplement considérer combien la solidarité est un fait patent dans notre vie quotidienne. Les 500 000 associations en France qui agissent en marge de l'Etat, ou en comblant ses carences notamment dans le secteur social, sur la base de la mise en commun des moyens matériels et humains considérables, dans l'optique d'un but qui leur est propre, ces associations témoignent aujourd'hui de la persistance d'une solidarité indispensable hos de laquelle aucune vie sociale ne pourrait exister.

Mais s'intérresser aux associations, c'est aussi évoquer d'autres organisations d'appui mutuel : les syndicats, mais aussi les coopératives, les mutuelles. Autant de composantes de l'économie sociale qui rassemble 5 000 entreprises pour un million deux cent mille salariés et 6 % du produit national brut. Cette économie sociale, coincée entre l'économie libérale et le dirigisme économique de l'Etat, obéit à une charte rédigée en 1980. Cette charte définit l'égalité des droits et la solidarité entre les sociétaires, incite à des « *liens nouveaux* » dans l'entreprise (rien à voir avec la culture d'entreprise et ses cercles de qualité, producteurs eux aussi de liens nouveaux un peu particuliers !) et insiste sur l'égalité des chances pour chaque entreprise de l'économie sociale.

Mendiant

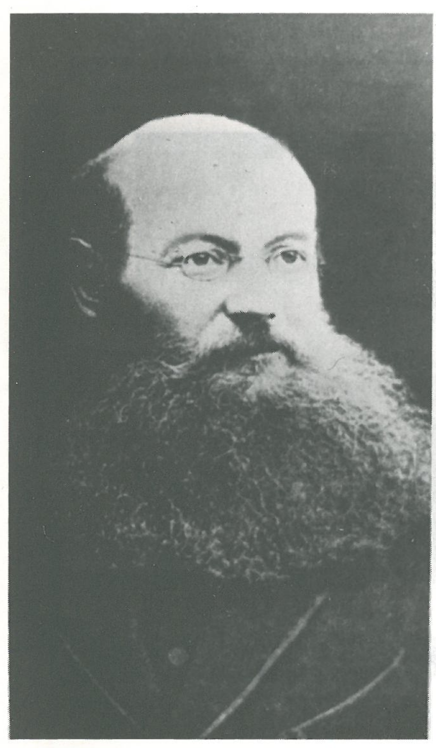


Tiré de « L'Empire du dernier tsar ».

(3) Op. cit., p. 42.
(4) Pierre Kropotkine, *L'entraide, un facteur de l'évolution*, Paris, les Editions de l'Entraide, 1979, p. 241.

Quant aux excédents financiers dégagés, ils ne peuvent servir qu'à la croissance de l'entreprise ou à assurer un meilleur service aux sociétaires.

Bien sûr, de cette charte à la réalité, il y a un pas, un fossé parfois pour certains responsables d'associations ou de coopératives atteintes de gigantisme où la rigueur de la gestion impose des choix bien étrangers à la philosophie de l'économie sociale (voir la Coopérative de Landerneau, la F.N.A.C., la M.A.I.F., etc.). Il n'en reste pas moins vrai que cette activité économique importante est bien fondée sur la communauté d'intérêts, le regroupement libre de moyens et la gestion sans but lucratif. Cette application de l'entraide et de la solidarité est en lien direct avec le principe d'aide mutuelle avancée par Kropotkine. Il en est de même sur le



Pierre Kropotkine

plan de nos rapports inter-individuels, de voisinage, familiaux, de travail, de loisirs où, « spontanément, on se donne un coup de main ». Du menu service à la solidarité organisée à grande échelle, l'entraide est solidement enracinée dans notre vie quotidienne. Ce facteur de progrès n'a pas disparu malgré l'action acharnée de propagandistes de la « lutte de classe, seul moteur de l'histoire » ou de la loi (et de la liberté) du plus fort sans autre justification que l'impitoyable combat pour survivre.

Kropotkine le rappelle, les sociétés animales les moins sociales ont disparu. Quant à l'espèce humaine, elle a failli s'exterminer totalement, rendant plus urgent un mode d'organisation réglé sur la solidarité et la disparition de l'Etat, source d'autorité et de régression.

Kropotkine aujourd'hui

Nous retiendrons de lui l'image du militant, propagandiste de l'anarchisme dans la Première Internationale, militant qui développa de solides conceptions avec l'acharnement de celui qui sait avoir raison. Aujourd'hui, alors que nous vivons dans une société où le recours à l'autotarisme forcené devient séduisant, il importe de traduire en actes le principe d'aide mutuelle de Kropotkine. Nous avons à nous organiser, à gérer notre vie en dehors de l'Etat, contre lui, sur une base de solidarité et d'entraide. Ce ciment indispensable à toute action de reconstruction sera aussi un bien précieux alors même que nous travaillerons à satisfaire une consommation libre, dégagée de tout salariat injuste et inégalitaire.

Marc Derhenne

L'abolition du salariat

Si les collectivistes de l'époque de Kropotkine veulent abolir la propriété privée et proclamer la possession en commun des instruments de travail, pourquoi alors conserver le salariat ?

Au-delà des modalités de rétribution en « bons de travail » plutôt qu'en argent (ce qui ne change rien), conserver le salariat c'est surtout péréniser une hiérarchie des travailleurs selon la qualification du travail. Le travail d'un O.S. continuerait à être aussi peu rémunéré. Puisque les salaires d'un médecin et d'un O.S. ne seraient pas identiques, l'accès à la consommation et la nécessité de couvrir ses besoins seraient également faussés.

D'autre part, établir la distinction que l'heure de travail de l'ingénieur doit être payée deux ou trois heures de l'ouvrier, comme cela se fait dans notre société bourgeoise, c'est toujours entériner la division de la société en classes : celle qui sait et doit être payée en conséquence et celle qui ne sait rien, dont la jeunesse s'est passée à l'usine plutôt qu'à l'université, cette classe donc n'aurait pas à être rétribuée à l'égal. « *Si nous voyons deux individus, travaillant l'un et l'autre pendant des années, cinq heures par jour, pour la communauté, à deux travaux différents qui leur plaisent également, nous pouvons dire que, somme toute, leurs travaux sont équivalents. Mais on ne peut pas fractionner leur travail, et dire que le produit de chaque journée, de chaque heure ou de chaque minute de travail de l'un vaut le produit de chaque minute et de chaque heure de l'autre.* »(1)

Ainsi ce vieux débat entre les partisans du « *à chacun selon son travail* » et les tenants du « *à chacun selon ses besoins* » se pose toujours avec acuité. De moins en moins de Français ont la possibilité de travailler et de produire. Dans le même temps, la pauvreté et la précarité augmentent avec les conséquences dramatiques qui s'ensuivent pour couvrir des besoins même minimaux.

M. D.

(1) Pierre Kropotkine, *La conquête du pain*, p. 208.

ITINERAIRE

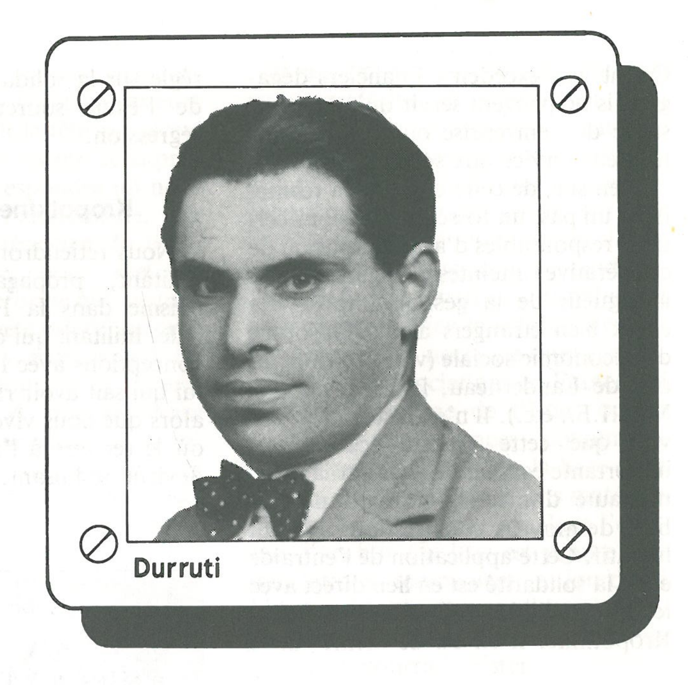
Une vie, une pensée

Durruti paru

Sacco et Vanzetti paru

Kropotkine paru

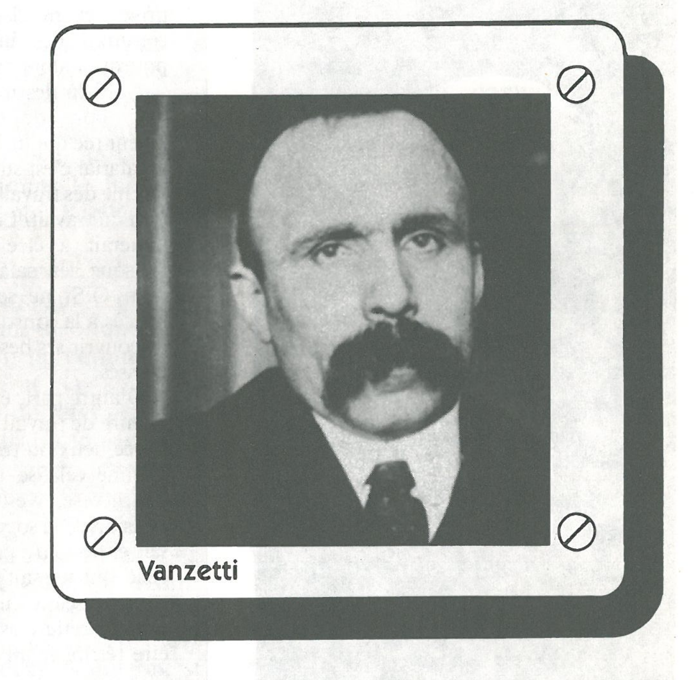
Rocker à paraître



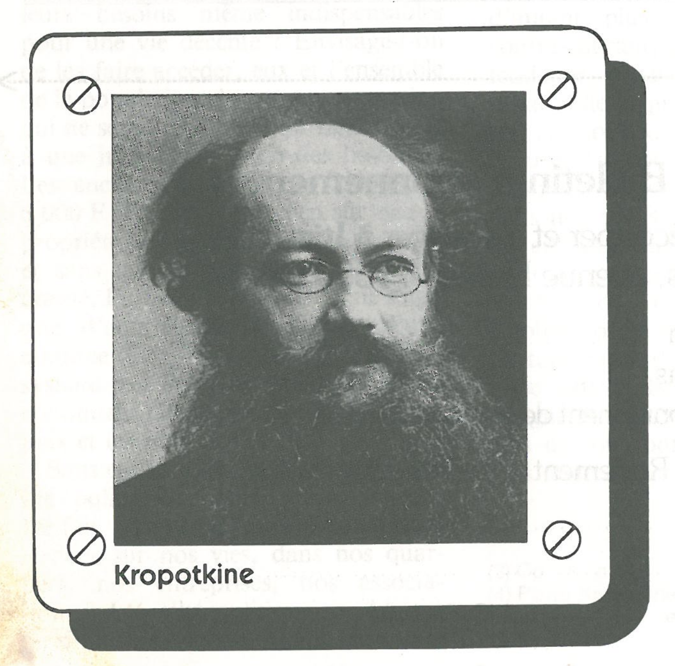
Durruti



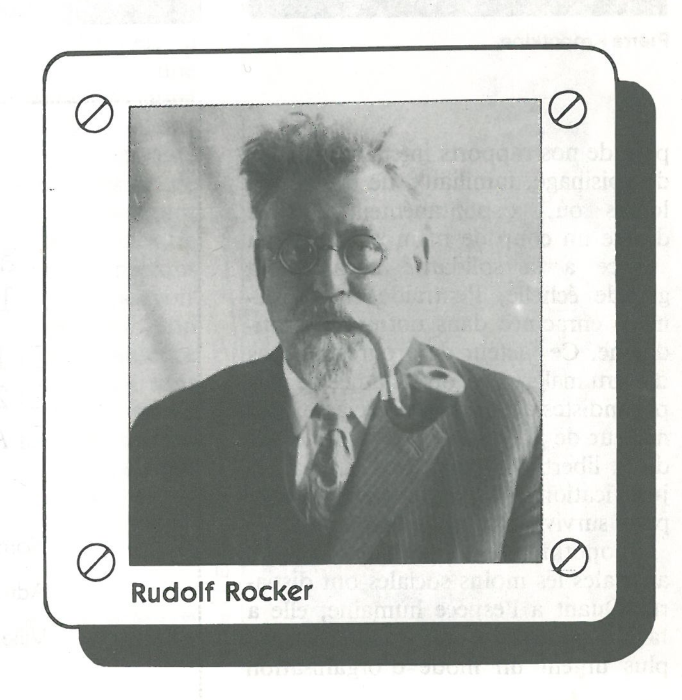
Sacco



Vanzetti



Kropotkine



Rudolf Rocker


ESPAGNE
36-39
9 CARTES
POSTALES
COULEURS
DE COUVERTURES DE REVUES
ET JOURNAUX ANARCHISTES
4,50 F L'UNITÉ
tiempos nuevos
Estudios
mujeres libres
¡¡TRABAJADORES!!
SOLIDARIDAD OBRERA
tierra y libertad
PROCLAMA
GASTRONOMIA
Pour toutes commandes : ITINÉRAIRE 1 bis, avenue Emilie, 77500 CHELLES